

VOYAGE

EN ISLANDE.

A VERSAILLES,
De l'Imprimerie de J. P. Jacob, place d'Armes, n°. 8.

VOYAGE
EN ISLANDE,
FAIT PAR ORDRE DE S. M. DANOISE;

CONTENANT des observations sur les mœurs et les usages des Habitans; une description des Lacs, Rivières, Glaciers, Sources chaudes et Volcans; des diverses espèces de Terres, Pierres, Fossiles et Pétrifications; des Animaux, Poissons et Insectes, etc., etc.;

AVEC UN ATLAS;

TRADUIT du danois par GAUTHIER-DE-LAPEYRONIE, *traducteur des Voyages de PALLAS.*

TOME TROISIÈME.

PRIX : 42 francs.

A PARIS,
Chez les Frères LEVRAULT, Libraires, quai Malaquai;
Et à *Strasbourg*, chez les mêmes.

(1802.)

VOYAGE
EN ISLANDE.

SUITE D'OBSERVATIONS ET DE DÉTAILS SUR LE QUARTIER OCCIDENTAL DU PAYS.

Plantes de la partie occidentale de l'Islande.

§ 587.

NOUS comptons parmi les plantes rares que produit le territoire de Dale, le beau chamœneriou à larges feuilles (1), qui croît dans la vallée de Sokkolf, près d'une rivière qui y a son cours, ainsi que dans la petite île située dans la Laxaa; la pensée (2), qui vient près du presbytère d'Ovennebrekkēs; une campanule à feuilles rondes (3), que

(1) *Epilobium* (*epilobium latifolium* § 256).

(2) *Viola tricolor. Fl. sv.* 721.

(3) *Campanula* (*rotundifolia*) *foliis radicalibus rotundis*, *reniformis* (*Fl. succ.* 176). En Isl. *Stor. blakluka*.

l'on rencontre sur les rives unies de la rivière, dans le Middalene près de Felsenda. Il existe aussi dans le territoire de Bardestrand quelques plantes que l'on ne voit pas communément dans le reste de l'Islande ; il y en a même qui sont entièrement inconnues ailleurs. On trouve quantité de cochléaria à feuilles rondes (1) dans les îles. Ses feuilles deviennent très-grandes, épaisses et juteuses. La plante panelle même, a une saveur douce ; on en mange ici, préparée comme des épinards. Les moutons l'aiment beaucoup ; elle est très-propre à les engraisser, mais elle donne à leur chair un goût désagréable.

La petite ortie (2) ne croît qu'à Flattoeé ; l'angélique (3) vient dans les îles désertes qui dépendent de Reykholt et de Flatoeé. On voit par-tout ici, l'angélique de la grande espèce. Les habitans de ces contrées

---

(1) *Cochlearia rotundifolia.*

(2) *Urtica minor.* En Isl. *Netta.*

(3) *Angelica (archangelica).* En Ísl. *Hvoem.* (Voyez la *Flora Lappon.* 101).

la mangent en salade, avec du beurre frais; sur leurs poissons, ce qui est pour eux un mets très-salubre. Il y en a qui mangent aussi au printemps, les racines de cette plante avec du beurre.

On trouve dans ces mêmes îles, l'impératoire (1). La pensée, dont nous avons parlé plus haut, croît aussi à Midhamse-Gaard, situé dans la paroisse de Reykholt, et dans d'autres endroits du voisinage. On voit le plantain à large feuilles (2), près des bains chauds de Reykholt : on se sert de son suc pour guérir les plaies et la gale. Le trèfle des prés, à fleurs blanches (3), croît dans la paroisse de Reykholt, vers le 65.ème degré, 41 minutes de latitude; on ne le voit point ailleurs dans le nord. Il vient sous la même latitude, un caille-lait, dont les feuilles sont quatre à

---

(1) *Imperatoria (ostruthium)*. En Isl. *Saehvoern.*

(2) *Plantago latifolia.* En Isl. *Groede-Sura.*

(3) *Trifolium pratense fl. albo.* En Islandais *Smaare.*

quatre, et les fleurs blanches (1). Il retrouve aussi cette plante, plus avant au sud, et particulièrement dans le territoire de Dale. Sur les montagnes situées entre les landes de Torskefiord et de Thingman, on recueille un saxifrage (2), et trois variétés d'immortelles (3). Les Islandais appèlent la première Graa.; ils l'employaient autrefois à la magie, et pour écarter les sorciers. La siblaldie à tiges couchées (4), croît sur les montagnes, mais simplement vers leur cime, où les rochers sont à nu. Les chevaux ont cette plante en aversion.

§ 588. Thingmana-Kiodur et la forêt de Skalmardal située au sud de la lande de Thingman, sont regardés comme très-fertiles en plantes; il y croît beaucoup

---

(1) *Galium foliis quaternis*, *flor. albo*. En Isl. *Kross-Magra*.

(2) *Saxifraga automnalis*.

(3) *Gnaphalia*, *divicum*, *alpinum*, *sylvaticum*; *Fl. sve.* 572, 673 et 675.

(4) *Sibbaldia procumbens*.

d'angélique de la grande espèce ; et de laegopade (1) appelé vulgairement l'herbe à Gérard. Ces plantes sont aussi très-communes dans cette forêt, près de Smidia (§ 574). La spirée, ormaire, vulgairement reine des près (2), vient sur les montagnes près de Bardestrand, à la proximité du rivage, et dans la forêt de Botn, enclavée dans le Patrixfiord. On voit sur le Roedesand, dans l'intérieur de la montagne aux oiseaux, sur des points entièrement exposés au soleil, quelques belles plantes: entr'autres, le plantain dont nous avons parlé ci-dessus; la viperine commune (3), le cresson des près (4), la vesce cracea (5). On trouve sur tous les rochers, le Melasol (§ 255); et

(1) *Aegopodium (podagraria)*. En Isl. *Geita-Niole.*

(2) *Spiræa ulmaria.* En Isl. *Miadurt.*

(3) *Echium vulgare.* En Isl. *Kisugras.*

(4) *Nasturtium pratense.* En Isl. *Hrafna-Kluka.*

(5) *Vicia cracea.* En Isl. *Umsedmings-Gras.*

l'orpin rose (1) s'élance des roches les plus dures ; par-tout où sa graine rencontre la moindre petite cavité, elle s'y glisse et y germe. La montagne dès oiseaux est également assez fertile en plantes, parce que toutes les crevasses et fentes sont remplies d'une terre grasse et humide dans laquelle elles végétent très-bien ; aussi parviennent-elles à une très-grande hauteur, d'autant plus qu'elles sont fécondées par les rayons du soleil qui y donne en plein. L'angélique y croît abondamment, et ses tiges deviennent si fortes, qu'il est facile de passer le bras dans leur tuyau intérieur, quand on les a coupés. On la récolte tous les ans, parce que les habitans des environs s'en servent beaucoup : les anciennes annales du pays prouvent que l'on en a fait usage de tous temps.

Le canton le plus fertile en plantes, est néanmoins Soedloegsthal, près de Patrixfiord. On n'y trouve pas seulement la plûpart de celles que nous venons de nommer,

---

(1) *Rhodiola.*

mais encore d'autres, que l'on peut regarder comme très-rare, et de celles même qui n'existent point en Islande. Telles sont la véronique des boutiques (1), que l'on prend ici en guise de thé. La véronique à fleur sessile (2), vient vers la cime des montagnes. On se sert ici et ailleurs, du sorgo odorant (3), pour parfumer les appartemens; on en met aussi parmi les habits auxquels il communique une bonne odeur. Le roseau des sables (4) est une plante dont les habitans de la partie orientale, tirent du grain. On ne la cultive ici, que pour fixer les sables mouvans, et empêcher la ruine de la maison curiale. On fait venir ce roseau, partie en semant sa graine, partie en repiquant ses longues racines remplies d'œilletons.

---

(1) *Veronica officinalis.* En Isl. *Aernpriis.*

(2) *Veronica spicata.*

(3) *Holcus odoratus* (*aira odorifera flor. sv.* 70). En Isl. *Reyrgrese.*

(4) *Arundo arenaria fl. sv.* 102. En Isl. *Melur.*

Il y a ici deux espèces de galion, appelé vulgairement caille-lait, savoir : le caille-lait commun (1), et celui à qui nos botanistes français donnent le nom de philantrope (2), le coronope, ou plantain à feuilles étroites, se mange en salade, ou préparé comme le cochléaria, en forme d'épinards. Les gens du pays l'appèlent *Selgrese*. On y rencontre aussi le trèfle des marais (3) : Il croît quatre espèces de Gentiane (4) ; la dernière a de longues fleurs d'un bleu-clair. Elles viennent toutes dans un terrain sableux et aride. On y voit la sibbaldia, dont nous avons parlé plus haut. La parnassie des marais (5) y est

---

(1) *Galium verum foliis denis undenis et duodenis*. En Isl. *Madra*.

(2) *Galium Aperine. Fl. sv.* 120. Les Islandais lui donnent le même nom qu'à l'autre.

(3) *Trifolium fibrinum* (*Meniauthes trifolia*). En Isl. *Horbladka*.

(4) *Gentiana autumnalis*, *gentiana nivalis*, *gentiana verna et gentiana pneamonanthe*. En Isl. *Maria vaendur* ou *Mariæ riis*.

(5) *Parnassia triglochia* (*palustre*). *Flor. sv.* 298. En Isl. *Lifrarut*.

très-commune. Il est assez singulier que par-tout où les moutons en rencontrent, ils l'arrachent avec la racine, et la laissent ensuite se dessécher. Le chamœnerion tétragone (1), sert de nourriture, tant que ses feuilles sont tendres, et avant sa floraison. Cette plante se prépare comme le cochléaria. Le chamœnerion des marais (2), qui est une très-petite plante, croît un peu plus haut dans le pays, près des sources et des ruisseaux : ses feuilles sont étroites, point du tout dentelées, et ses fleurs sont communément blanches. Enfin on trouve le polygonon de *Linné*, appelé vulgairement renouée (3). Ils font du pain et du gruau de son grain (4). On le cueille lorsqu'il est mûr et prêt à tomber ; on le fait sécher à

(1) *Epilobium foliis ovato acuminatis serratis* (*fetragonum*). En Isl. *Purpura blomskur.*

(2) *Epilobium palustre.*

(3) *Linnæi Poligonum bistorta foliis lanceolatis alternis.* En Isl. *Korn-Sura.*

(4) *Bulbi scapi.*

l'air, et de cette manière on peut le conserver toute une année. Il faut observer de le bien moudre, ce qui s'opère plus facilement après qu'il est sèché. Il y en a qui au lieu de le moudre, le font bouillir dans de l'eau, à laquelle il communique une saveur douce, et le broyent ensuite dans un mortier. Le pain et le gruau faits avec cette plante, ont le même goût. Quoique ce grain rouge soit un peu stiptique, il n'en est pas moins salutaire et nourrissant. Pour en faire du pain, il est bon d'y ajouter un peu d'autre farine, afin de donner plus de liaison à la pâte; mais ce pain devient un peu bis.

Il croît sur les côtés des montagnes, la plante connue sous le nom de petite pyrole (1) Ce canton produit aussi le saxifrage à feuilles opposées (2), qui est très-rare dans les parties de l'île, ainsi que sur

---

(1) *Pyrola minor racemosa.*

(2) *Saxifraga oppositi folia.* En Isl. *Vetrarblom.* (*Fl. sv. pag.* 359).

les glaciers et montagnes chargées de neiges (§ 437) ; le saxifrage Cotiledon (1), il vient sur la cime des montagnes; le cucubale , il se plaît dans les endroits très-humides et stériles (2) : sa fleur est d'un très-beau rouge, et son odeur très-agréable , elle a dix étamines ; le lédum annuel (3) ; le dryas à huit pétales (4) : on en fait sécher les feuilles : on l'employe en guise de thé; la benoîte aquatique (5) ; la renoncule pygmée (6) : on remarque une tache couleur de safran dans l'intérieur de chaque stigma de ses pétioles ; la renoncule aquatique (7); l'eufraise des boutiques , que les

---

(1) *Saxifraga cotyledon foliis radicœlibus subrotundis , serraturis cartilagineis*, *Fl. lapp.* 177.

(2) *Cucubalus acaulis* (*Silenc. Fl. lappon.* 185.

(3) *Ledum annuum aere. Fl. sv.* 391. En Isl. *Hellanodre.*

(4) *Dryas octopetala.* En Isl. *Holta-Soleng.*

(5) *Geum rivalo.* En Isl. *Solsequia.*

(6) *Ranunculus (nivalis) pygmœus.* En Isl. *Dverga-Soleng.*

(7) *Ranunculus aquaticus foliis omnibus capillaceis.* En Isl. *Lana-Soleyg.*

Islandais appèlent Augufroc : ils se servent de son suc pour les maladies d'yeux et pour fortifier la vue; la bartsic des Alpes (1) : elle croît dans le bas des montagnes ; le cresson aquatique, que nous appelons cresson de fontaine (2) : ils l'employent comme un remède pour le scorbut, et ils en mangent en salade ; trois espèces d'hiéracions, savoir : la pulmonaire, l'épervière des Alpes (3) et la chicoracée ombellée à feuilles linéaires; la cotule puante (4) : ses feuilles et toute la plante en général ont une très-forte odeur jusqu'à ce qu'elle fleurisse ; la violette des marais (5); le satyrion blanc (6) ; enfin

---

(1) *Bartsia Alpina*. En Isl. *Lokasiods-Broder*.

(2) *Nasturtium aquaticum* , Linn. *sisymbrium*. En Isl. *Kattarbalsa m.*

(3) *Hieracium murorum*. *Fl. sv.* 637. — *Hieracium Alpinum*. *ibid.* 632 et *hieracium* (*umbellatum*) *fol. linearibus* 639.

(4) *Cotula fœtida*. En Isl. *Balburs-Braa*.

(5) *Viola* (*palustris*) *acaulis foliis reniformibus*. *Fl. sv.* 717.

(6) *Satyrium* (*albidum*) *bulbis fasciculatis* 733. En Isl. *Hvitbraunu graus*.

quelques espèces et variétés des cryptogamites, c'est-à-dire, de ces plantes dont les fleurs sont renfermées dans le fruit, ou presqu'invisibles. Celles-ci sont en partie très-rares dans les autres cantons de l'île; elles y sont même totalement inconnues pour la plûpart. L'osmonde lunaire (1) vient dans tous les endroits secs et sabloneux, près des habitations. La presle à feuilles octogônes (2), dont les longues racines s'étendent sous terre à quelques toises autour de la plante : elle a une saveur douce, et produit une espèce de petites pommes grosses comme une cerise, blanches au dehors, un peu verdâtre dans l'intérieur, et couvertes d'une coquille noire qui ressemble à de la corne. Ils appèlent les racines *Saetutaag*, et les petites pommes (3) qu'elle fournit *Sutar-Eyle*. Cette plante se plaît dans un terrain

---

(1) *Osmunda lunaria*. En Isl. *Tunglurt*.

(2) *Equisetum foliis ortogonis*. En Isl. *Hris-Elting*.

(3) *Tubera an bulbi*.

sabloneux, sec et léger, ce qui fait qu'elle était de mauvaise augure pour les petits champs de pommes de terre que l'on avait planté dans le voisinage de la cure, parce qu'il est impossible d'en détruire la racine, qui se reproduit à mesure qu'on l'arrache. Il croît dans le territoire de Strande, près du Reykefiord, à la proximité du port, deux Lycopodes (1) : on appèle le premier *Skalla-Singur*, qui signifie doigt du diable. Ce canton produit toutes les mousses d'Islande, bonnes à manger (2), dont nous avons parlé (§ 247 et 253) : on en voit outre cela une qui est inconnue ailleurs, et que l'on nomme *Munda-Graus*, tandis que les autres sont comprises sous la dénomination de Fiallagraus. Cette dernière croît très-bas : elle est très-déliée, blanche et toute frisée : elle n'est point rempante, ni couchée, la plante se tient au contraire bien droite.

---

(1) *Lycopodium selago et lycopodium clavatum, cum semine sulphuris vegetabilis.* (*Fl. sv.* 859).

(2) *Lichenes Islandici esculenti.*

On assure qu'elle a un meilleur goût que les autres ; mais on la prépare de la même manière (§ 247), si ce n'est qu'on la fait tremper plus long-temps et qu'on la hache plus menue. Le gruau que l'on en tire, est d'un violet sombre, tirant sur le brun : il est doux, conservant néanmoins avec cette douceur une petite amertume assez agréable.

La tremelle nostok (1) croît avec une facilité étonnante, dans les terrains sabloneux ; mais l'on ne s'en sert ici que pour brûler.

Le Soedloegsdal produit non-seulement la majeure partie des herbages et plantes connues, mais on y en trouve aussi dont on n'a aucune description de nos botanistes, et qui ne sont pas encore classées. La plûpart des plantes qui croissent dans la partie septentrionale de l'île, viennent aussi dans les jurisdictions d'Isefiord et de Strand ; mais la grande ortie (2) ne pousse que dans le voisinage de l'habitation de Kalvenaes,

---

(1) *Tremella nostoch.* En Isl. *Tuunkrepia.*

(2) *Urtica maxima.* (*Fl. lappon.* 374).

et l'on ne sache pas qu'elle vienne ailleurs. Celle que le prévôt Haldarsen a semée dans le Soedloegsdal, a assez bien prospéré près de la maison curiale. Lorsqu'on la coupe à temps, qu'on la met tremper dans l'eau, comme on en use avec le chanvre, pour le rouir; et qu'on le manipule en tout, de la même manière, on en obtient une excellente filasse. J'en ai fait moi-même l'essai. Le peuple dit qu'avec cette filasse, on peut se débarasser de quiconque voudrait nuire par quelque sortilège : ceci n'est qu'une opinion superstitieuse; mais je crois bien que l'on parviendrait à ôter l'idée de nuire à celui que l'on fustigerait avec cette plante, quand elle est verte.

§ 589. Les forêts consistent principalement en bouleaux et ses variétés (§ 257 et 258). C'est dans le Westefiord qu'ils sont le plus communs. On en rencontre pour ainsi dire, près de tous les golfes, et principalement dans les vallons qui les avoisinent. Les arbres ont peu de hauteur et de grosseur, et sont tortus; la plûpart n'ont guères que dix

dix à douze pieds d'élévation. Il y a néanmoins des endroits où ces forêts ont plus d'apparence, et où les arbres sont plus beaux. On les emploie à la construction des étables pour les bêtes à cornes et les moutons, principalement pour soutenir la toîture. On s'en sert aussi pour faire les mannes dans lesquelles on transporte les foins, ainsi que pour les courbatons de petits canots; et enfin pour divers objets de ménage. Les petits bouleaux, et en particulier ceux qui rampent, sont employés à faire du charbon; le menu branchage et les feuilles, pour les toîtures et couchettes de lits. Ce que l'on rencontre de mieux en forêts, sont celles qui existent dans le Skalmerthal (vallon de Skalmer), et des deux côtés de la lande de Thingman, ainsi que près d'Arnarfiord, et de quelques petits golfes situés au sud d'Isefiord. Il y vient aussi de ces saules, dont nous avons parlé (§ 266); et on les emploie ici au même usage que dans le Borgarfiord. Le cormier sauvage, ou des oiseleurs (1)

(1) *Sorbus accaparia.*

(§ 258), y croît pareillement. Il donne du fruit dans le territoire de Bardestrand ; mais il n'en produit point ici, non plus que dans la plûpart des contrées d'Islande. Il en est de même du genévrier, de la myrtille et du groseiller épineux, qui ne donnent de fruits que dans certains cantons. Le cormier des oiseleurs devient beaucoup plus fort près d'Hestfiord, golfe situé au sud d'Isefiord, que par-tout ailleurs; il y pousse à vingt-huit pieds de hauteur, au lieu que son élévation commune, n'excède pas dix à quatorze pieds. Il n'existe point de forêts dans la partie septentrionale du cap-nord; on n'en rencontre pas avant d'arriver à Steingrimsfiord.

Le Selardal, situé dans l'intérieur de ce golfe, a huit milles de longueur : on y trouve quelques habitations. Il y croît aussi quelques bouquets de bouleaux, entre lesquels vient l'angélique de la grande espèce ; et plusieurs cantons de la partie occidentale, produisent deux espèces de myrtilles, et le groseiller sauvage. Quelques curés de la jurisdiction de Bardestrand ont fait un essai

déjà connu en Norwège et en Allemagne; avec la graine de geniévre, qu'ils ont préparé comme du café, après l'avoir rotie. On assure que ceux qui ont un sang épais et la poitrine délicate, ressentent d'excellens effets de cette boisson, en en faisant usage pendant quelques temps. La graine qui a deux ans, est la plus forte et celle qui a le plus de goût de fruit; mais celle qui en a trois, est plus douce et plus agréable. L'effet qu'elle produit est plus ou moins sensible, en raison du plus ou moins de vieillesse de cette graine.

Plantes potagères et Agriculture.

§ 590. Nous n'avons parlé que très-superficiellement jusqu'ici des plantes potagères et de l'agriculture des Islandais; mais nous allons nous étendre davantage sur cet objet important. Il y a plusieurs habitans de la jurisdiction de Strand et d'autres districts, qui ont à présent des jardins où ils cultivent des plantes potagères : on voit même qu'ils y prennent goût. C'est à Mr. *Haldorsen* que

l'on a l'obligation de ces établissemens, puisque c'est lui qui a commencé, il y a une soixantaine d'années, à faire des jardins et des clôs à ses frais. Il y fit transporter différentes espèces de terres dont il composa divers mélanges pour les rendre propres à la végétation des plantes et légumes qu'il desirerait cultiver.

Les plantes potagères que l'on a pu porter jusqu'à présent à leur perfection, sont les choux frisés verts, les choux blancs, les rouges, le broçoli, le chou-rave, en terre et hors de terre; le chou de la Savoye et le chou-fleur. Le chou blanc et autres ne pomment point dans ce pays, leurs feuilles deviennent en revanche plus épaisses, plus grandes et plus juteuses. Le chou rouge y réussit admirablement, et résiste très-bien au froid, aussi y est-il très-commun. Il n'est arrivé qu'une seule fois que le chou-fleur ait grainé, encore la tête ne parvint-elle qu'à la grosseur du poing; la graine parut être néanmoins de très-bonne qualité. Le brocoli et le chou-rave sous terre, croissent plus promptement que d'autres espèces, aussi

peut-on en jouir en été, au lieu qu'on conserve le chou frisé pour l'hiver. On a pour cet effet des petites cabanes construites exprès pour l'abriter après qu'il est cueilli. L'épinard y pousse très-bien, mais la tige en étant très-fragile, les grands vents lui font beaucoup de tort. Le navet de Freneuse et le navet printanier ou de mai, réussissent parfaitement. Mr. *Haldorsen* les sème dans un terrain noir, composé de deux tiers de tourbe et d'un tiers de fumier de vaches, brûlé en cendres. On les a vu devenir encore plus gros chez un paysan qui en soigne la culture. La moutarde ou sénevé y pousse depuis huit jusqu'à dix pieds de haut : la noire y acquiert principalement une racine et une tige dures et boiseuses. On la cultive en Islande, pour l'ornement des jardins : celle que j'eus occasion de voir, entourait un berceau qu'elle ornait assez joliment. Il y croît beaucoup de raiforts qui supportent très-bien le froid. Tout ce qui est oignon, l'ail entr'autre, y vient aussi très-bien, lorsqu'on le repique, ou qu'on le plante ; mais il ne produit pas beaucoup quand on le sème. La graine de cerfeuil

reste long-temps en terre, mais il vient ensuite en profusion. Le persil, quoiqu'on fasse infuser la graine, et que l'on choisisse un terrain qui lui soit propre, ne pousse que six à sept semaines après qu'il a été semé; l'expérience a démontré cependant que toutes les graines qui sont tardives à germer, acquièrent une nouvelle force de végétation en les faisant tremper, principalement dans du crottin de moutons que l'on délaye. Toutes les plantes à salade viennent assez bien et assez abondamment, de même que les petits radix, le gros radix rougeâtre et autres plantes, telles que la marjolaine, le thym, le cresson, la sauge et autres semblables. Cette dernière est cependant moins commune et exige beaucoup de soins avant qu'on puisse l'employer à faire du thé, qui forme une boisson médicinale très-salutaire dans ce pays. La menthe s'étale beaucoup en terre. La carotte n'y réussit pas merveilleusement, et quant aux pois, ils périssent presque tous les ans.

§ 591. On n'a encore fait aucun essai avec les grains; mais en revanche Mr.

Haldorsen a donné beaucoup de soins à la culture de la pomme de terre rouge. Il en vient parmi celles-ci une espèce qui est blanche et plus petite. Il y a au moins cinquante ans que l'on a commencé à cultiver ce légume bienfaisant dans ces contrées. Le terrain dans lequel on le fait venir, est un mélange de sable, de coquillages brisés, sur un tiers ou une moitié de bonne terre noire des jardins et un peu de fumier de moutons. Chaque plante produit de six à dix pommes de terre, dont six deviennent assez fortes pour être mangées : les plus grosses sont comme des œufs de poules, et les plus petites comme des cerises. Ce sont ces dernières que l'on prend pour replanter. Malgré ce que nous venons de dire, il arrive assez fréquemment qu'une plante donne vingt, trente et quarante fruits, et même au-delà. On dit même que dans certains cantons, on en a vu qui rapportaient jusqu'à cent fruits. Une pareille fertilité n'est nullement profitable, puisqu'il n'en résulte que des fruits très-chétifs et très-petits, qui sont tout au plus de la grosseur d'un grain de poivre, et

conséquemment nullement propres à manger, ni même à replanter, à moins qu'on n'en eut pas d'autres pour reproduire l'espèce. L'expérience a prouvé que plus le fruit dont on se sert pour semence est petit, plus la plante est tardive à pousser, et plus elle est maigre et chétive.

Outre la composition de terre dont nous avons parlé, qui est celle qu'on emploie à Soedloegsdal, où on a commencé à cultiver ce légume, dans la partie occidentale de l'île, Mr. *Haldorsen* a fait d'autres essais dans la préparation de sa terre, et a suivi d'autres proportions. Il a pris, au lieu de la terre noire des jardins, moitié sable et moitié terre morte de débris d'anciens murs de maisons, parmi lesquels il se trouvait jadis beaucoup de gazons. Ce mélange a produit de bien meilleures pommes de terre que l'autre. Cette composition gagne néanmoins beaucoup en y ajoutant de la terre des champs et de celle qui se forme dans les marais dont nous avons parlé ci-dessus, et que les Islandais appèlent *Aur*. Pour fixer la quantité ou portion de chaque espèce qu'il faudrait

employer dans ce mélange, nous pensons que l'on y parviendrait efficacement en prenant un tiers de chaume, c'est-à-dire, un tiers d'aur, un tiers de débris de murailles et un tiers de sable de coquillages brisés. L'essentiel néanmoins est de mélanger ce sable avec de bonne terre noire des jardins et de cette cendre rouge que fournit la tourbe brûlée (§ 18), ce qui est facile, puisqu'il en existe dans ce pays. Il suffit de prendre la même quantité de cendres que de terre noire; il faut pourtant que cette cendre soit lessivée avant que de l'employer, ou bien qu'elle ait été exposée pendant un an au grand air. On a fait nombre d'essais avec cette terre ainsi préparée; et tous ont réussi à souhait. Ce procédé utiliserait les cendres que les habitans de la partie méridionale de l'île retirent des tourbes qu'ils consument, au lieu qu'ils n'en tirent aucun parti, et les jètent près de leurs habitations, où on en voit d'énormes tas. L'année où les pommes de terre produisent beaucoup, est toujours suivie d'une année très-peu abondante, ce qui prouve que la terre est épuisée, et qu'elle a besoin de se

reposer, ou qu'on n'y mette que des plantes qui ne l'appauvrissent pas, ou enfin qu'il faut la renouveller et lui donner de l'engrais.

Il convient d'observer en même temps, que si le terrain est trop gras, la pousse se fait avec trop de vigueur, la plante acquiert de trop grosses tiges, et trop de feuilles; de manière que le fruit, au lieu de grossir, ne fournit que des pommes de terre qui sont comme des grains de poivre, quelquefois même comme des têtes d'épingles.

Les pommes de terre d'Islande supportent d'ailleurs assez bien le froid, principalement lorsqu'on les plante dans un fond où elles puissent être à l'abri des frimats du printemps et d'automne; le terrain gélerait-il même, à deux où trois pouces, elles n'en souffrent nullement. Les Islandais trouvent ce légume fort à leur goût, de manière qu'ils n'en font aucune différence des mets qu'ils en préparent, d'avec ceux qu'ils sont habitués de préparer avec les farines de grains : il y en a même qui préfèrent les premiers. Sa majesté danoise a honoré Mr. *Haldorsen*, d'une médaille de mérite, voulant

le récompenser des soins qu'il s'est donnés pour le bien être du pays, en s'occupant aussi avantageusement de la culture de différentes plantes potagères.

Plantes marines.

§ 592. Nous avons déjà dit ailleurs (§ 32), que le roseau, ou herbe de mer, sert non-seulement au chauffage, mais encore pour les bestiaux. On n'emploie cependant pas indifféremment toutes les espèces. On en brûle aussi près du glacier occidental (§ 501); mais ce sont les habitans du Westefiord, qui en consument le plus; on y trouve, quand la marée est basse, de vastes espaces couverts de ce roseau, et de plusieurs autres plantes marines qui sont très-peu connues ailleurs. A la vérité plusieurs de ces plantes sont citées dans nos dictionnaires d'histoire naturelle, mais elles y sont si mal décrites, et classées d'une manière si inexacte, que le lecteur a de la peine à reconnaître l'espèce dont l'auteur fait mention. Je suivrai donc dans la description

que je vais donner, autant qu'il me sera possible, le systême de *Linné*, comme celui qui est le plus connu et le plus suivi. J'y ajouterai néanmoins, les caractères essentiels qui servent à distinguer une espèce d'une autre. Je vais commencer par la conserve des marais (1), dont la meilleure se trouve dans quelques-unes des îles situées à l'est, dans le golfe de Breedefiord. On l'emploie à faire des mèches pour les lampes, ou en guise d'étoupes pour le calfeutrage. La seconde est la zostère, dont on trouve le dessin dans les voyages en Westgothie, de Mr. *Linné* (2). Cette plante croît dans les fonds marécageux de la mer. Elle est excellente pour nourrir les bestiaux, principalement les vaches, parce qu'elle est très-douce, et qu'elle a beaucoup de suc. Lorsque la marée est basse, elles s'avancent très-avant en mer,

(1) *Conseiva palustris* (*Fl. sv.* 1024). En Isl. *Oveiksly*.

(2) *Zostera*. Celle-ci est comme ailleurs, sous le nom d'*Alga vitriariorum*. En Isl. *Marhalenur*. *Linnæi Westg. Resa*. En Isl. *Marhalenur*.

pour en manger. On fait ausi sécher sa paille pour en mettre dans les lits. Les noms de *Tang* et *Thare*, qui signifient roseaux et herbes de mer, sont ceux qu'on lui donne dans la langue du nord; mais on ne comprend en Islande, sous ces dénominations, que les plantes marines, brunes, tendres, et qui ont l'élasticité du cuir. Quoiqu'elles se ressemblent dans leurs feuilles, on en fait deux classes. Le nom de thare est spécialement appliqué à toutes les grandes plantes marines, qui ont une tige ronde et boiseuse, ayant communément à sa sommité, des feuilles minces et alongées. La tige s'appèle thaungull. On donne le même nom de thare, aux plantes étroites et menues comme un fil (1). Célui de thang au contraire, appartient aux plantes marines qui ont de petits rameaux fendus, garnis communément de vessicules (2). Il y en a une troisième

---

(1) *Strongylia.*

(2) Mr. *de Linné* les nomme *fucos dichotomos vesiculares*.

espèce (1), dénommée thyeakthang ou aetethang. On en a découvert une, en 1761, qui est d'un brun-clair et jaune; les pauvres gens en mangent dans les années de disette. Après qu'on l'a mis tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau fraîche, on la hache et on la fait cuire avec du petit lait, en forme de gruau, en y ajoutant un peu de farine, si on en a, afin de lui donner plus de liaison. Il existe une autre espèce qui prend le nom de thunnatang (2), ou klothang. Le belgiathang (3) est une variété de cette dernière plante, qui a de grosses vessicules. Il y en a une autre dont les vessies ne sont pas creuses, mais solides comme des verrues; on les emploie toutes deux au chauffage. La dernière est cependant meilleure que l'autre, parce qu'elle

---

(1) *Fucus dichotomus caule et vesiculis coriaceis crassissimis.*

(2) *Fucus foliis dichotomis tenuibus planis, vesiculis glabris*

(3) *Fl. sv.* 1002.

s'allume facilement, et ne donne point de mauvaise odeur en brûlant; ce en quoi elle est préférable à toutes les autres espèces de plantes marines. Celle appelèe beltisthare, ou autrement tharabelte (1), approche beaucoup de la plante dont il est parlé dans la *Flora Lapponica* 460; quoiqu'il n'y soit pas dit que la mer la rejète de son sein sur le rivage, comme il arrive communément dans cette contrée. Elle a douze à dix-huit pieds de long, sur un à deux pieds de large. C'est elle qui forme en plus grande partie ces amoncellemens de débris marins dans les baies, qui tombe promptement en pourriture, et peuvent servir d'engrais, après avoir subi une espèce de lessivage.

Le Reimathare est une autre plante (2) dont les tiges jètent beaucoup de feuilles unies et très-larges, semblables à des bandes de cuir. Les gens du pays en ont mangé dans

---

(1) *Fucus* (*baltheiformis et maximus*) *caule minimo*, *folio maximo.*

(2) *Fucus caule tereti longiore folio ensiformi.*

des temps de disette. Il en est de même du kerlinger-eyra (1), qui a une longue tige épaisse. Ceux qui habitent les côtes, mangent en tout temps la partie charnue de ses feuilles, c'est-à-dire, celle qui est le plus près de la tige. Cette plante est, sans contredit, une des meilleures de toutes les plantes marines, et celle qui a le goût le plus agréable. C'est peut-être le même *Fucus* (2), dont parlent *Ray* et *Sibbaldus*, puisque ses marques distinctives ont beaucoup de rapports avec celui-ci, et non avec l'espèce que Mr. de *Linné* décrit (3). Le marenkiarne (4), est le fucus que les Islandais regardent comme le plus propre à être mangé : sa tige est très-douce, et les côtes de ses feuilles, sont très-tendres et faciles

(1) *Fucus folio magno latissimo crassissimoque.*

(2) *Fucus (scoticus) latissimus edulis duliis raji et sibbaldi.*

(3) *Linnæi. Fl. sv.* 1010, *et fl. lapp.* 460.

(4) *Fucus (penni formis) folio longissimo costa intermedia cauleque eduli.*

à digérer (1). Le thaungull (2), dont les tiges poussent à dix pieds de hauteur, et la plante s'élève de quatorze à dix-huit pieds, y compris les feuilles, parce qu'elles sont longues et étroites comme celles du reimathare. Le tronc ou la souche de ces espèces d'arbres marins, a deux jusqu'à trois pouces de grosseur. Il est intérieurement blanc; ses racines, qui s'attachent aux rochers, sont digitées. La matière ligneuse qui les constitue est souple et élastique, aussi long-temps qu'elle est dans sa fraîcheur; mais en séchant, elle durcit et devient cassante; elle se rétrécit en même temps et se fane en formant des rides, ou pour mieux dire, des racines dans sa longueur. On s'en sert au chauffage, et on n'a pas tort, parce qu'elle donne un bon feu. Le saul ou soel (3),

---

(1) Voyez *B. Pauli dissertat. de alga saccharina.*

(2) *Fucus caule maximo lignescente.* Je lui ai donné ailleurs le nom de *Phycodendron*, et aussi celui de *Fucusarbor.*

(3) *Fucus saccharinus, an alga saccharina Islandica Borrichii.*

dont *Borrichius* nous a donné le dessin et une excellente description. Il est le premier qui nous ait fait connaître ce fucus sous le nom d'alga saccharina d'Islande. Si on considère que les feuilles n'ont que trois à quatre pouces de longueur, qu'elles sont aussi minces que du papier, communément dichotomes, c'est-à-dire, que les feuilles sont toujours divisées en deux parties, que les tiges sont très-basses et menues, que la couleur en est jaune et rouge, foncée quand elles sont fraîches, et pourpre lorsqu'elles sont sèches; on verra facilement que cette espèce n'est pas celle dont parle Mr. de *Linné* (1).

Le soel est une plante des rivages, que l'on recueille en plus grande partie dans les îles de Breedefiord, et dans la paroisse de Soerboé, dépendante du district de Dale, à

---

(1) *Fucus saccharinus Syst. nat.* 1068, 21. (Voyez aussi son *Spec. plant.*, où il donna ce fucus pour le même qui est décrit dans la *Flor. sv.* 1010).

la proximité et le long de la partie méridionale de Gilsfiord. On a soin dans les îles, de le laver dans l'eau douce avant que de le mettre sécher, parce qu'il acquiert plus de douceur et en devient meilleur pour l'usage : précaution inutile à Sorboé, qui se trouve baignée naturellement par des eaux douces, dans les endroits où croît cette plante. Lorsqu'elle est sèche, on la foule dans des tonnes, d'où l'on voit suinter ce sucre connu par ceux qui ont voyagé en Islande, lequel provient des feuilles de la plante, et qu'ils appèlent dans le pays *Hueita*, de manière que ces tonnes en deviennent toutes glacées à l'extérieur. Cette plante a un parfum plus fort que le thé le plus fin, et de la meilleure qualité. On en mange journellement dans ces contrées, avec du poisson sec, et jusqu'à present on l'a trouvée très-saine. *B. Pauli* s'étend beaucoup sur sa nature et ses effets, dans une dissertation que nous avons de lui. Il paraît que cette plante croissait autrefois très-abondamment en Norwège, et qu'on l'y mangeait ; que c'est par les Norwégiens que les Islandais ont

3 .

appris à la connaître, et à en faire usage. Les antiques annales du pays, entr'autres leur Gaagraasen qui est le plus ancien code de lois, connu sous le nom de *Cod. Reform. Landabr.*, *c.* 15, en font beaucoup mention. Il y en a qui assurent que les habitans des contrées lointaines se portaient ici en foule pour en acheter.

Le fiaurngraus (1), dont le nom signifie herbe de rivage, est un fœcus qui ressemble moins à une herbe qu'au lichen ou mousse d'Islande, que l'on mange dans le pays, et à qui le nom d'herbe est aussi donné communément. Ce fœcus approche sur-tout beaucoup de ce lichen d'Islande, appelé kraeda (§ 244). Dans sa fraîcheur, il est d'un brun foncé et rougeâtre, au lieu qu'il devient noir en séchant. Cette plante monte à un pouce de haut, et croît sur les rochers qui bordent la mer, où elle est si entassée, qu'elle y forme presque gazon. On la récolte lorsque la marée est au plus bas, presqu'en même

---

(1) *Fucus lichnoides.*

temps que le soele. Elle n'est pas néanmoins aussi abondante ici que dans la partie méridionale de l'île où on en fait commerce et où le prix en est fixé.

Le marthradar que l'on voit dans ces cantons, est celui que quelques-uns appèlent snuruthare. Je ne ferai mention ici que de deux strongyles (1), savoir : de ce *fucus fili formis*, dont parle Mr. *de Linné* dans sa *Flor. succ.* 1009, et que d'autres auteurs nomment *strougylium simplex cavum* (2). Il est composé de rainures brunes, rondes et longues de trois à quatre toises. On le trouve dans de petits détroits où le courant de l'eau a le plus de force, lorsque la marée hausse ou baisse. Il devient noir après qu'on l'a fait sécher, et si coriace, que les jeunes filles de la jurisdiction de Breedefiord en font une étoffe. L'autre strongyle est le

---

(1) *Strongylia.*

(2) *Hill.* (*Histor. Plant.*) C'est peut-être aussi le *linum maris* dont il est question dans les *Acta Havn*

thursa-skegg ou jaette-skiœg. (1), que l'on recueille par-tout dans la partie occidentale, où il a au-delà d'un pied de long. Il y est entassé sur le rivage : ces amoncèlemens ressemblent à une barbe. Il y en a qui s'en servent pour récurer leurs marmites. On y voit aussi le niardarvettur de la classe des éponges (2). Il y en a plusieurs variétés ; on l'employe pour couper les métaux.

Zoophytes.

§ 595. On sait que l'on a classé parmi les vers, les zoophytes (3), à qui Mr. *de Linné* a donné ce nom, ainsi que ceux qui en ont parlé après lui. Je ne m'occuperai ici que de ceux que les Islandais et autres mettent au nombre des plantes marines, savoir : l'algue

---

(1) *Fucus fili formis ramosus folio tereti seracco nigro.*

(2) *Spongia (manus) ramosa ranis compressa teretibus, foraminibus cylindricis perforata.*

(3) *Zoophyta.*

aromatique (1), qu'ils nomment Kryd-Soel. Cette singulière espèce que l'on tira il y a quelques années, de la mer à une distance assez grande dans le Breedefiord, est l'eschare (2) d'*Hill* et de *Linné*: elle appartient à la classe de retipores des auteurs (3). Les pêcheurs d'Oddbioern-Sker (§ 557), s'en servent en guise de tabac, pour chiquer, parce qu'ils lui trouvent une amertume aromatique, qui tient du goût du gingembre. Je l'ai goûtée étant sèche, et je ne lui ai pas trouvé beaucoup de saveur. Il est étonnant que ceux qui en font usage, n'en tombent pas malades, puisque l'expérience a prouvé malheureusement que l'amertume qui s'amasse sur le corail et autres plantes marines, ainsi que sur les poissons, est un venin.

On distingue aussi le hvitt-thursa-skegg, que nous nommons caroline des boutiques;

---

(1) *Alga aromatica.*

(2) *Eschara.*

(3) *Retipora auctorum* (*syst. natur. reform.* 306. *B.*)

c'est le sertulaire des auteurs (1). Elle se trouve aussi en abondance dans la partie occidentale, où elle est d'un rouge pourpre; mais ce n'est qu'une variété. On l'a employée en Islande contre les vers communs, comme la caroline de Corse(2). Le kroka-marc est la sertulaire sapin (3), que je n'ai vu nulle part que dans le Patrixfiord. Le marmenils-smide ou l'isis (4) s'y rencontre également sous différentes formes.

HABITANS.

Détails sur les Habitans de cette contrée.

§ 593. Il n'y a pas une grande distinction à faire entre les habitans du district de Dale

---

(1) *Corallina officinarum et auctorum sertularia* (*Fl. sv.* 1134).

(2) *Dales pharmacol.*

(3) *Sertularia abietina* (Linn. *syst. nat.* 308. 5), qui est la même chose que l'*abies marina auctorum*, et la *Corallina peunata denticulata* de *Hill.*

(4) *Isis globosa* (*Fl. lapp.* 53 , *syst. nat.* 302) l'*ormus* de *Hill* et l'*opantioides auctorum.*

et ceux de la jurisdiction de Borgarfiord, pour ce qui concerne leurs maladies et leur façon de penser (§ 272, 274), sinon qu'il y en a, comme on l'assure, qui sont adonnés à la boisson, tapageurs et fanfarons. Ils ont conservé le souvenir de la bravoure qui régnait parmi les anciens habitans de cette contrée, principalement du temps des *Sturlunger*, dans le treizième siècle, et sous *Dade Bonde*, lors de la réformation de leur culte: ils s'occupent beaucoup à en raconter des traits. On ne peut pas dire la même chose des habitans de la partie occidentale, qui ne communiquent que bien rarement avec les premiers, s'en trouvant séparés par d'énormes montagnes. Ceux de la partie septentrionale qui habitent les jurisdictions de Strand et d'Isefiord, n'ont également aucune communication avec eux.

Les habitans de l'Oeé-Reppen, et princicipalement les *Eyamaen*, ou habitans des îles (§ 548), mènent de leur côté une vie tout à fait singulière; c'est pourquoi je me propose de donner des détails sur ce que chacune de ces contrées a de particulier. Les

habitans des golfes situés à l'ouest, sont communément de taille médiocre et trapus, principalement ceux qui demeurent entre le Bardestrand et l'Arnarfiord, où il est bien rare de trouver un homme de grande taille.

Leur Caractère.

§ 594. Les hommes dans le voisinage de Breedefiord et des îles, sont très-actifs et laborieux, notamment pour ce qui concerne la partie d'agriculture relative à leur subsistance; ils s'occupent aussi davantage de l'éducation des bestiaux que de la pêche; nous comprenons parmi ceux-ci les habitans des jurisdictions de Dale et de Bardestrand. Ceux qui demeurent vers le nord jusqu'au cap de Horn, s'occupent au contraire davantage de la pêche; ils y employent le printemps, l'été et l'automne, et se reposent l'hiver. Ils ne sont communément pas aussi gais ni aussi agiles que les autres, et rien ne fixent plus leurs idées que la pêche. Ceux d'entr'eux qui sont à leur aise, entretiennent néanmoins quelques moutons. Ils en travaillent

les laines en hiver pour se faire des vêtemens. Ils en fabriquent aussi des étoffes et des bas dont ils font commerce. Les pauvres qui n'ont ni laine, ni huile de poisson, ni suif pour se procurer de la lumière, se voyent obligés pendant l'hiver de rester couchés une partie du temps. Ceux qui demeurent dans la partie occidentale du golfe, sont très-doux, et l'on entend parler rarement de disputes, ou de voies de faits parmi eux. Ils ont aussi beaucoup de bon sens naturel, sont très-instruits dans leur religion, et saisissent facilement ce qu'on leur dit.

Les habitans de la partie septentrionale d'Arnarfiord, sont grands et ont beaucoup de fraîcheur; ils sont forts et courageux; mais en même temps toujours prêts à se battre, lorsqu'ils se croyent offensés, où lorsqu'on les irritent : ils ont conservé dans leur costume, l'ancienne mode du pays, c'est-à-dire, des habits blancs faits à l'antique. Ceux d'Onundfiord, situé au nord du port de Dyrefiord, portent encore la barbe, et ont aussi conservé l'ancien costume. Ceux du golfe occidental, principalement dans

le voisinage de Breedefiord et d'Arnarfiord, aiment beaucoup l'histoire naturelle, et tout ce qui y a rapport. Ils s'occupent de la botanique, de la minéralogie, et entr'autres de l'éducation des bestiaux (1).

Leurs Maladies.

§ 596. Les Islandais de ces cantons, sont attaqués de plusieurs maladies auxquelles sont sujets ceux des autres parties de l'île, telle que le Landfortsot et autres dont nous avons fait mention ailleurs. Parvenus à un certain âge, ils ont particulièrement à craindre les maladies de poitrine, qui se terminent communément par la consomption. C'est

(1) Il y a plus d'un siècle qu'un ecclésiastique de la jurisdiction d'Isefiord fit paraître un ouvrage latin intitulé *Theathum viventium*. Il a été traduit et imprimé à Amsterdam, en 1762. Quelques habitans de Breedefiord copièrent cette traduction et en même temps les figures. On peut dire que c'est à cet ouvrage que ces insulaires doivent en majeure partie les connaissances qu'ils ont acquises dans l'histoire naturelle.

dans la partie occidentale de l'île, principalement entre la montagne des oiseaux et l'Isefiord, que le scorbut fait le plus de ravages. Ses nombreux symptômes, et les voies cachées par lesquelles il prend racine, font que souvent l'on ne se doute pas d'en être atteint; la plûpart des maladies ont leur principale cause dans le scorbut.

Nous avons parlé plus haut (§ 493). de la lèpre, qui se manifeste lorsque le scorbut est à son plus haut degré, et qu'il est parvenu au plus grand point de malignité. D'après cela il y aurait lieu de croire que c'est dans le Westfiord qu'il y a le plus de lépreux ; on y voit cependant très-peu d'individus dans qui cette maladie se manifeste sérieusement ; au lieu que le scorbut se jète sur les jambes à ceux qui ont acquis une quarantaine d'années, elle leur attaque la tête et la figure, qui se charge de boutons, leur cause un gonflement dans les gencives, sans néanmoins que les dents deviennent branlantes; il est même rare qu'ils y ressentent des douleurs. Ce qui est encore très-commun dans cette maladie, c'est une

insensibilité dans tous les membres, principalement chez ceux que l'on ne traite que comme s'ils fussent simplement attaqués de maux extérieurs. Si on les interroge, ils répondent qu'ils ne souffrent presque point, et se plaignent seulement d'une pesanteur dans le corps, tout exercice violent leur déplait. Les causes de cette maladie ne sont que trop nombreuses pour ceux qui demeurent près des golfes situés à l'ouest. En premier lieu, les villages sont trop voisins de la mer, où l'air est toujours chargé de vapeurs salines. En second lieu le fond du terrain n'est que le roc pur, et les pêcheurs ne font presque jamais d'exercice à cheval. Leur vie sédentaire, l'habitude qu'ils ont d'être longtemps couchés pendant l'hiver, nuisent nécessairement à leur santé; ainsi que celle de ne manger presque que du poisson frais en été, et du poisson séché pendant la saison rigoureuse; entr'autres la chair rance de l'anarrhica d'artedi (espèce de loup marin), et celle des oiseaux de mer. Il serait facile de remédier à ces maux, si l'habitant de la

campagne faisait usage, comme le plûpart de ceux qui habitent la jurisdiction de Bardestrand, et sur-tout ceux qui demeurent près de Patrixfiord, de diverses plantes indigènes dans le pays, où elle croissent sans aucune culture, et qui sont anti-scorbutiques, et très-propres à purifier la masse du sang; par exemple : le trèfle des marais (1); le petit sedon acre (2); ils pouraient également employer à leur subsistance, l'oseille, la patience, le cochléaria et le cresson de fontaine, ainsi que celui des prés (3).

Durée de la Vie.

§ 597. On verra facilement par ce que nous venons de dire au sujet des maladies communes dans cette contrée, ainsi que par la conformation physique et morale des

---

(1) *Trifolium fibrinum.*

(2) *Sedum (minus) acre.*

(3) *Autosa, patientia, cochlearia, nasturtium aquaticum et pratense.*

habitans, qu'il y en a très-peu dans le Westfiord, qui puissent parvenir à un âge avancé. Les hommes, principalement ceux qui font leur état de la pêche, ne passent guères 50 à 60 ans, et beaucoup meurent avant d'y être parvenus. Les femmes au contraire, atteignent la plûpart, un grand âge, notamment celles qui ont eu beaucoup d'enfans; ceci n'est pas étonnant, puisqu'elles ne vont point en mer, et font plus d'exercice dans la campagne, que les hommes : elles y trouvent toujours de l'occupation, sur-tout au printemps.

Population ; Maladies des Enfans

§ 598. Les Westfiords sont peu peuplés en comparaison de leur étendue. On comptait, en 1749, onze cents mâles dans le territoire de Strand; dans celui d'Isefiord, quatre mille et au-delà; mais on ne portait le nombre des hommes du Bardestrand, qu'à trois mille. La population a diminuée successivement, puisqu'en 1762, il n'y avait dans cette dernière jurisdiction, que 2175 âmes

âmes : il n'y a guères eu de variations depuis cette époque. Cette faible population paraîtrait bien plus étonnante, si l'on n'observait pas qu'il périt deux tiers des nouveaux nés; il ne faut pas l'attribuer au peu de fécondité des femmes, puisqu'il y en a qui ont douze et quinze enfans; mais il est rare qu'il en reste la moitié; et sur douze ou quinze, il ne s'en éleve très-fréquemment que deux ou trois. On ignore encore la manière dont on les soigne, la quantité d'aliment qu'on leur donne, les espèces de maladies dont ils périssent. Un objet de cette importance mériterait cependant qu'on s'en occupe avec intérêt. Tout ce que j'ai pu apprendre de mon côté, par les différentes questions que je fis à ces bonnes gens, c'est qu'en premier lieu, la plûpart des enfans meurent la première ou seconde année de leur naissance, s'ils passent la troisième ou la quatrième, ils parviennent communément jusqu'à leur parfaite croissance. En second lieu, les mères n'alaitent point leurs enfans; mais elles les nourrissent purement de lait de vaches, auxquelles elles font manger les

arrêtes et nageoires de cette espèce de loup de mer dont nous avons parlé (§ 586). En troisième lieu, on a des exemples que des mères ayant nourri leurs enfans avec de pareil lait, les ont tous perdu; qu'elles n'ont conservé que celui qu'elles ont nourri au sein, ne pouvant pas se procurer du lait de vaches; que ce même enfant s'est très-bien élevé, qu'il a joui d'une bonne santé, et qu'il est parvenu à un très-grand âge sans éprouver de maladies. En quatrième lieu, ceux qui ont de l'aisance, ont la manie de donner à leurs enfans, dans l'âge le plus tendre, la crême la plus épaisse et la plus grasse qu'ils retirent du lait, sans être bouillie, croyant leur faire beaucoup de bien, ce qui est au contraire le moyen de les tuer. En cinquième lieu, ils leur font manger, dans le plus bas âge, du poisson et de la viande, en leur mâchant. C'est ce que font en général toutes les nourrices, dès que les enfans ont trois à quatre mois; comme ils n'ont pas encore de dents, elles leur mâchent cet aliment dur et coriace, avec du lait, de la crême et du beurre. D'ailleurs, ces insulaires

ne se départiraient pas de l'opinion qu'il est bon, que les enfans prennent toutes sortes de nourritures, et autant qu'ils en desirent, croyant cela nécessaire pour leur former un bon tempéramment, et que plus ils mangent, et mieux ils profitent en forces et en taille; mais ils ne font pas attention qu'il y a bien peu d'enfans qui s'accomodent d'un pareil régime, et s'imaginent que s'ils périssent c'est à toutes autres causes qu'on doit l'attribuer.

On voit ici quelques enfans qui, peu après leur naissance, sont attaqués de vomissemens et de convulsions subites, que l'on appèle tak, quoique ce mal diffère de la maladie à laquelle on donne ailleurs le même nom (§ 34); ces convulsions proviennent sans doute de ce laitage qu'ils prennent pour ainsi dire en naissant; ceux qui en sont attaqués, périssent sous peu de jours. Il y en a d'autres qui supportent mieux cette mauvaise nourriture, et qui poussent leur existence à plusieurs mois, même à une année, après quoi ils sont attaqués de vomissemens et de diarrhées accompagnées de défaillances auxquelles ils

succombent. Dans le premier cas, les causes principales du mal proviennent sans doute d'un amas de lait caillé et aigri qui se fait dans l'estomac; et dans le second, il paraît, d'après les exemples que l'on a dans d'autres pays, que cet aliment donne beaucoup de vers à ces nourrissons. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que ces insulaires ne connaissent point de remèdes pour obvier à cette maladie, et qu'ils ne s'occupent pas d'en trouver, parce qu'ils ont perdu par la suite des temps la connaissance et l'usage des plantes médicinales. Combien ne serait-il donc pas à desirer qu'on employât des moyens pour sauver tant de petits innocens, et remédier à ce fléau de la population. Ce que nous venons de dire de la mortalité des enfans, peut principalement s'appliquer à ceux de la partie septentrionale du territoire de Bardestrand, ainsi qu'à ceux de la partie méridionale de celui d'Isefiord. Il en périt cependant moins dans le premier, ce qui fait que diverses paroisses de ces contrées sont regardées comme très-populeuses par ceux qui demeurent dans le voisinage, quoiqu'il n'y

naisse pas plus d'enfans que chez eux; ils n'observent en ceci que la quantité d'habitans et des enfans qu'ils y voyent prospérer.

Leurs Maisons et Habitations.

§ 599. Les maisons qui avoisinent la mer, sont en général meilleures que celles que l'on voit dans les pêcheries du sud et près du Westerjoekkel. La construction et la distribution en sont à peu près les mêmes que de celles dont il a été déjà question (§ 36 et 49); mais elles sont plus vastes et plus propres dans l'intérieur, ce que l'on remarque principalement dans celles qui ne sont pas habitées par des pêcheurs, comme dans le district de Dale et dans la partie méridionale de celui de Bardestrand. Pendant la pêche on ne trouve point de sècheries; mais quelques cabanes à louer, qui restent vacantes pendant l'hiver. On peut se procurer dans différens endroits de la partie occidentale de l'île, de longs os et des côtes de baleines dont on se sert pour la construction des habitations et sur-tout pour les bâtimens

qui n'ont pas une grande *élévation*: on les a même à assez bon compte, quoiqu'on les paye toujours plus cher que les bois de charpente; mais en revanche ces os et ces côtes peuvent durer un siècle (1).

Quand les villages sont à la proximité de la mer, on place les bergeries ou étables où on tient les moutons, à la proximité du rivage pour la plus grande commodité. Les bergers ont soin de les tenir propres, et d'y mettre de temps en temps du sable; mais lorsque cet amas devient considérable, les étables deviennent trop basses. Ils enlèvent pour lors ce sable, mais en même temps le crottin des moutons, qu'ils déposent sur le bord de la mer où les eaux les lavent. De cette manière le paysan perd un engrais qui lui serait bien utile dans une contrée où il est si difficile de s'en procurer. Il prétend, il est vrai, que ce fumier se trouvant mêlé avec autant de sable, ne vaut rien pour engrais; mais ce mélange est au contraire très-bon, quand

---

(1) *Ol. magni hist.*, *lib.* 21, *cap.* 15.

même il ne servirait qu'à fertiliser des terrains incultes, et à faire pousser l'herbe dans des endroits bas et arides. Ce sable est composé presque par-tout de poussière et de coquillages brisés, mêlés de terre noire ou terreau; il serait conséquemment très-propre à accélérer la végétation des plantes, si le sable et ses effets ne dominaient point. Il suffirait donc d'en ajouter de ces plantes marines pourries dont j'ai parlé plus haut sous le nom de Strougyles, et appelé dans la langue du pays *Thang* et *Thare*. Encore mieux vaudrait-il, au lieu du sable que l'on met dans les étables, y substituer une litière de leurs différentes espèces de mousses; ils se procureraient par-là un excellent engrais, et auraient moins de peine à tenir leurs bergeries propres.

Leur Nourriture et leurs Mêts.

§ 600. Leur nourriture et leurs mêts ont beaucoup d'analogie avec ceux des habitans des jurisdictions de Kiosar et de Borgarfiord (§ 37, 40, 277 et 278): ils sont aussi les mêmes qu'à Sneefiaelds-Naes (§ 499). Les

4...

habitans du district de Dale et de la partie méridionale de celui de Bardestrand, se nourrissent des mêmes mêts que ceux du Borgarfiord. Ceux qui occupent le voisinage des golfes situés à l'ouest, ne vivent pour ainsi dire que de poissons, et principalement du loup de mer, parce qu'ils vendent la merluche aux navigateurs étrangers. Les habitans opulens mangent des poissons plus délicats, tels que des carelets et des soles dans leur fraîcheur, ou d'autres poissons de même espèce lorsqu'ils sont salés. Le paysan tue ses moutons en octobre, et les met saler. Les bergers reçoivent un agneau pour récompense. A Noël, ils tuent le mouton le plus gras qu'il y ait dans leur troupeau, dont ils se régalent. Ils ont ici, comme ailleurs, leur jour de bombance, ce qui est aussi en usage dans la partie septentrionale de la jurisdiction de Bardestrand. Le jour de Noël, ils font cuire pour le dîner, de fortes pièces de viande fumée, que le maître de la maison distribue copieusement à table, tant à sa femme qu'aux domestiques de la maison.

On consomme ici moins de beurre que

dans les autres contrées de l'île, parce que les paysans n'en donnent que les dimanches à leurs valets. Dans le courant de la semaine ils mangent du loup de mer séché à l'air, qui est communément plus doux que la merluche, et en même temps si gras et si succulent, que l'on peut très-bien se passer de beurre. On joint à ce poisson des laitages, du petit lait aigri, du lait frais et du lait caillé (1); et dans les maisons opulentes, on y ajoute de temps à autre de la bouillie faite avec de la farine de seigle. Pour varier, on mange aussi de la bouillie composée avec de la mousse d'Islande, dont nous avons parlé. Les riches donnent outre cela, chaque jour, à leurs gens de journée, une portion de beurre. Tous ceux qui vont à la pêche sont nourris tout le temps qu'ils y restent, par les paysans qui les employent; parce que ces pêcheurs ne peuvent pas se procurer de laitages, à l'exception de ceux qui ont

---

(1) *Lac coagulatum vi aeris gelidi in spumam actum.*

des vaches à eux, et qui s'en fournissent par eux-mêmes. Il y a d'ailleurs des paysans trop pauvres pour pouvoir se procurer ni beurre, ni lait, ni autre chose qui leur en tienne lieu; aussi sont-ils obligés d'aller eux-mêmes à la pêche, et de se nourrir uniquement de poissons frais. Les pêcheurs de ces parages, comme par-tout ailleurs, ne font généralement que deux repas dans le jour, un le matin, l'autre le soir. Ils ne prennent avec eux, aucun autre rafraîchissement que du lait aigri, coupé avec de l'eau. On dit que ceux qui habitent les pêcheries de la montagne des oiseaux et de celles situées au nord, mangent prodigieusement. On a observé qu'en général ceux qui demeurent avant dans le pays, et principalement ceux qui ne s'occupent point de la pêche, mangent beaucoup moins que les autres qui habitent les côtes, et sont une partie de l'année sur l'eau. Il en est de même des volatilles et des oiseaux de mer, ayant de nature, une chair plus spongieuse, et de plus amples gésiers; il pondent aussi de plus gros œufs.

Leurs Travaux et Occupations.

§ 601. Nous avons parlé plus haut de leur pêche, et de leurs travaux en laine, pendant l'hiver. Ceux qui demeurent dans les vallons, se livrent aux mêmes occupations que les habitans du Borgarfiord. Au nord de la montagne aux oiseaux, la campagne occupe moins de bras; le temps d'hiver est employé à toutes sortes d'ouvrages en laine; ils tricotent des bas et autres objets semblables, qu'ils vendent. C'est dans les soirées qu'ils s'en occupent; passant à travailler, six ou huit heures de la nuit; les pauvres n'ayant pas le moyen de s'éclairer, se trouvent frustrés du bénéfice que cette main d'œuvre procure. Pour reconnaître l'heure à laquelle ils doivent cesser ces travaux, ils ont des sabliers, ou des lampes de nuit, qui leur indiquent la durée de la veillée, par la diminution de la mêche et de l'huile de poisson qu'ils y mettent. Quoique les gens que l'on employe ici aux travaux, ne valent pas à beaucoup près,

les ouvriers de la partie méridionale (§ 54); ni ceux du Borgarfiord, on leur paye cependant les journées au même taux. Ils font la loi au propriétaire : si l'on veut par hasard les contraindre à des travaux qui ne leur conviennent pas, ils quittent le pays, et se portent ailleurs, où ils savent qu'ils ne manqueront pas d'occupations, vu qu'il y a par-tout disette de travailleurs. Il en est de même lorqu'un propriétaire cherche à s'en faire respecter; pour peu que cela déplaise à l'un d'eux, il excite ses camarades à le quitter tous à la fois. Cet esprit d'insubordination règne généralement dans toute l'Islande ; moins, pourtant dans certains cantons, que dans d'autres, et s'il y manque des bras pour les travaux, la principale cause en est dans l'insouciance des autorités civiles du pays; les uns ayant laissé enraciner le mal, et les autres ne cherchant point à y remédier.

Il existe un autre inconvénient, au moins tout aussi pernicieux, à l'égard des gens de maisons. On ne fait ici aucune distinction entre ceux qui sont fidèles, et ceux qui ne

le sont pas ; entre ceux qui sont actifs et laborieux, et ceux qui sont lâches et fainéans. Le paysan est obligé de prendre aussi bien à ses gages, un domestique qui aura été repris de justice, tout comme un sujet honnête : ils gagnent indifféremment autant les uns que les autres, sont soignés de même, et se fréquentent mutuellement. Les travaux ne sont pas plus pénibles dans cette contrée occidentale, qu'ailleurs ; ils le sont même moins, en ce qui concerne l'économie rurale. C'est la pêche qui est le principal objet dont on s'occupe, et les hommes de journée demandent tous à y être employés, ainsi qu'à la récolte des foins, tant qu'elle dure.

Les habitans des Westfiord sont obligés de faire presque tous leurs voyages à pied, principalement en hiver, faute d'avoir suffisamment de chevaux. Il est d'ailleurs très-difficile de pénétrer par-tout avec des chevaux, à cause de la quantité de rochers qui entrecoupent de toutes parts les routes ; c'est ce qui fait qu'ils sont meilleurs piétons dans cette contrée, que par-tout ailleurs : ils font

communément dix milles dans leur journée, chargés de fardeaux considérables : ils sont en outre rompus à la fatigue. J'en ai vu qui faisaient un assez long trajet avec une charge de cinquante livres sur le dos : il y a même des exemples qu'un homme a fait quatre milles pendant les chaleurs de l'été, et à travers des vallons et des montagnes hérissées de rochers, avec une charge de soixante livres pesant.

Pêche en usage dans cette contrée.

§ 602. Nous avons nommé plus haut quelques-uns des principaux endroits où se fait la pêche dans ce pays. On prend ici très-avant dans le Breedefiord et entre les îles, de grosses soles et des rayes; mais on pêche le plus communément à Oddbioerns-Skiaer et Biarnoé; il y en a qui vont même jusqu'au Westerjoekkel, pour y pêcher pendant l'hiver. Les habitans de Flatoeé ne s'en occupent que dans le printemps et l'automne; il existe cependant près d'Oddbioerns-Skiaer trente à quarante fortes barques de pêcheurs,

de cinq, six à huit rames chacune. La pêche commence dans d'autres parages de l'île (§ 281), dans les premiers jours d'été, et se termine à la Saint-Jean. Les cabanes des pêcheurs ne sont point habitées pendant l'hiver; elles ne se louent que pour le temps de la pêche, à raison de dix poissons que chaque pêcheur donne au propriétaire, et tout autant à celui qui loue sa barque, ce qui équivaut à huit marks danoises. Chaque jour ils partagent entr'eux le poisson qu'ils ont pris, mais sans faire des doubles lots pour les voiles et le pilote, comme cela se pratique dans la partie méridionale. La pêche d'une barque à six rames ne se divise donc qu'en sept lots.

Il est étonnant qu'il n'ait pas encore péri de barques de pêcheurs dans les anses d'Oddbioerns, au moins on n'en a aucune connaissance. Nous ferons remarquer que les cabanes de pêcheurs et leurs sècheries ne répandent point ici cette mauvaise odeur que l'on ressent ailleurs, parce qu'ils ont soin de mettre les dépouilles et boyeaux des poissons dans des fosses qu'ils recouvrent de sable, et l'air de la mer a bien vîte dissipé les exhalaisons qui

peuvent rester. On observe la même époque pour pêcher dans le Bardestrand et vers sa partie septentrionale jusqu'au Arnarfiord. Les habitans de ces parages, à l'exception de ceux du Bardestrand, y prennent aussi en été jusqu'en septembre, de petites merluches qu'ils vendent en plus grande partie aux navigateurs étrangers, dans leur fraîcheur. Il vient ici beaucoup de monde de la partie méridionale de cette jurisdiction, parce qu'on y pêche communément beaucoup plus de loups que dans l'Oddbioerns-Skiaer, ce qui leur procure une certaine aisance. Cette pêche a principalement lieu dans les paroisses de Patrixfiord ou de Soedloegsdal et de Talkenfiord. La grandeur des barques est la même ici qu'ailleurs. On rencontre vers le sud d'Arnarfiord une pêcherie assez considérable appelée Kopervig : cet endroit dépend de la cure de Selardal. Il en coûte aux pêcheurs de ces parages une rétribution plus forte qu'aux autres dont nous venons de parler, c'est-à-dire, un tiers en sus, puisque chaque homme donne quinze poissons au lieu de dix, et qu'il en donnait autrefois jusqu'à

vingt

vingt. On suit dans la partie septentrionale du district de Bardestrand un autre mode dans la distribution du poisson qui provient de la pêche, laquelle n'a lieu que lorsque celle-ci est terminée. En attendant on fait sécher le poisson à fur et à mesure qu'on le prend.

Les principales pêcheries de la jurisdiction d'Isefiord, sont Dyrefiord et Skagen; cette dernière est située entre Dyrefiord et Omundfiord. Au nord on compte celles d'Isefiord, de Belungevig et d'Adelvig, qui sont l'une et l'autre l'embouchure du Joekkelfiord : Belungevig est situé au sud d'Isefiord. On pêche ici hiver comme été; on n'employe néanmoins pendant la dure saison que la traînière ou corde à hameçons. C'est principalement dans l'Isefiord et dans la baye de Traekyllis que l'on pêche le chien de mer. Il existe près de cette baye une pêcherie dépendante du territoire de Strand. Il y a soixante-dix ans environ que cette pêche y était très-abondante; mais elle avait beaucoup diminué, parce que ce poisson avait abandonné ces côtes: elle a repris depuis, principalement près de la montagne aux

oiseaux, et il faut espérer qu'elle redeviendra ce qu'elle a été jadis.

Préparation de leurs mêts.

§ 603. Les paysans pêcheurs de cette contrée se nourrissent de même que ceux du Westerjoekkel (§ 499 et 500). Cependant ceux de la paroisse de Soedloegsdale ont pris l'habitude de manger des légumes potagers, des plantes sauvages reconnues comme très-salutaires, des choux et de l'oseille dont ils font une farce. Ils font aussi usage de l'angélique dans sa fraîcheur, qu'ils mangent après leurs poissons. Il y en a qui employent l'angélique à feuilles de cochléaria (1), qu'ils apprêtent comme les choux, ou bien ils en mettent dans leur soupe, dans laquelle ils font cuire en même temps leurs poissons.

Leur chauffage.

§ 604. On se sert ici, comme dans d'autres

(1) *Acetosa folio cochlearia.*

endroits, du thang ou herbe marine, et d'arrêtes de poissons pour le chauffage, mais non pas en aussi grande quantité que près du Westerjoekkel (1). On employe aussi vers la partie occidentale des mottes de gazons séchés, que les gens du pays appèlent Svoedr: ils les coupent par bandes assez étroites. Elles brûlent bien sans donner la moindre mauvaise odeur: elles procurent une cendre fine et blanche; mais il faut mettre beaucoup de ces mottes dans le foyer, parce qu'elles produisent peu de chaleur; on ne s'en sert aussi que pour un feu de réjouissance, puisque ce chauffage deviendrait trop dispendieux si on voulait en faire un usage habituel. On y supplée donc par une autre matière communément nommée *Tad*; ce n'est autre chose que la fiente des bestiaux que l'on fait sécher. Les habitans du Westfiord en font particulièrement usage; mais quoiqu'ils en ayent

(2) *Olaus Magnus* dans son *Hist. sept.*, *lib.* 1. *cap.* 4, dit que de son temps les Norwégiens qui habitaient la partie occidentale du pays, employaient les mêmes matières.

abondamment, ce chauffage leur revient plus cher que dans ce canton. Il y a bien des voyageurs qui ne conçoivent pas comment les Islandais peuvent faire cuire leurs alimens à un feu pareil. Ils ignorent sans doute, ou ils n'observent pas que beaucoup d'autres peuples plus policés que nos insulaires, en font pareillement usage. Voyez ce que dit *Tite-Live* à ce sujet, des habitans de la Grèce et de l'Asie mineure (*hist.*, *p.* 3). Nos historiens modernes nous citent beaucoup d'exemples pareils qui ont encore lieu à présent. En Perse, on se chauffe avec le fumier des chameaux et d'autres animaux. On employe à Trunquebar, la bouse de vache dont on forme des mottes rondes que l'on fait sécher, qu'on appèle *Praten*. Il y a des contrées en Danemarck où on brûle du crottin de brebis. Voici comment les Islandais préparent leurs mottes. Ils prennent la bouse de vaches pendant qu'elle est encore fraîche; ils la charient dans la campagne dans un tombereau ou sur un traîneau, et en forment là des mottes rondes au moyen d'une pèle faite d'un os de baleine. Ces mottes se sèchent

au printemps, et lorsque l'herbe commence à pousser, elle soulève ces mottes et les détachent de la terre. On les retourne alors pour qu'elles sèchent de l'autre côté, et parvenues à cet état, on les transporte dans les habitations, où on les entasse les unes sur les autres. Lorsqu'elles ont acquis leur degré de sécheresse, elles deviennent blanches et légères: les Islandais les appèlent *Klininingur*.

On employe à Sandatad une autre matière pour se chauffer: celle-ci consiste dans une croûte ou couche que le crottin de brebis forme dans les étables, laquelle étant continuellement foulée par le trépignement de ces animaux et par la chaleur de leurs corps lorsqu'ils sont couchés pendant la nuit, devient très-compacte. Lorsque les brebis restent longtemps renfermées, cette croûte acquiert alors un pied et au-delà d'épaisseur: elle est composée de plusieurs couches d'à peu près un pouce. Au printemps, après qu'on a mis les brebis dans la campagne pour y rester jusqu'à l'hiver, on coupe cette couche par morceaux carrés, de la grandeur de neuf pouces à un pied. On sépare ensuite ces morceaux pour

les rendre plus minces, et on les fait sécher en pleine campagne, en les dressant l'un contre l'autre en forme de toît, après quoi on les resserre dans des espèces de bûchers, en les entassant les uns sur les autres. Cette matière donne beaucoup de chaleur, mais elle pétille au moyen des particules nitreuses qu'elle renferme. Elle répand une fumée épaisse et acidule; mais ce qui rend ce chauffage encore plus désagréable, ce sont les parties de laine qui se trouvent mêlées dans cette matière. On a soin de conserver pour engrais, le crottin qui se trouve détaché au-dessus de la croûte, ainsi que la couche inférieure qui ne tient pas pour ainsi dire aux autres.

Leurs récréations et amusemens.

§ 605. Les habitans des Westfiords ne sont guères adonnés aux amusemens et aux récréations; ils aiment au contraire une vie solitaire et tranquille, ce qui fait qu'ils tombent quelquefois dans de fortes mélancolies. Ils s'occupent très-peu de la lutte qui

est si en vogue dans d'autres contrées (§ 67, 289, 517). L'exercice du cheval (§ 292) leur est totalement inconnu. La lecture des livres d'histoire est leur unique amusement en hiver, encore y a-t-il un siècle à peu près qu'ils ne se seraient point permis cette récréation durant le carême, les vendredis, ni les jours de fêtes. Quant à ces jours-ci, ils ont encore le même scrupule dans tout le pays, au lieu qu'ils ne sont plus aussi rigoristes pour les jours de carêmes, si ce n'est dans quelques cantons de la partie occidentale de l'île, où au lieu de lecture on chante des cantiques, et on fait la prière deux fois dans la journée. Les paysans sont d'ailleurs tellement passionnés pour tout ce qui est histoire ancienne et moderne, de quelque nature qu'elle soit, qu'ils ont parmi eux des écrivains par qui ils font extraire des livres tout ce qu'ils peuvent recueillir en histoire ou mémoires historiques; mais il n'y a pas grand fond à faire sur toutes ces compilations.

Nous avons dit ailleurs (§ 596) combien ils ont de goût pour l'histoire naturelle. Un particulier appelé *Jon Ohessen*, et surnommé

Indiafur, habitait jadis cette contrée : il mourut en 1679. Cet homme avait voyagé en Europe et dans les Indes orientales. On a de lui l'histoire de sa vie et de ses voyages. Quoiqu'il n'eut point fait d'études, et que son style soit antique et tel qu'il pouvait l'être dans le temps qu'il a composé cet ouvrage, on y remarque cependant beaucoup de naïveté, d'exactitude et de modestie. Les habitans de la partie occidentale de l'Islande, possèdent différentes copies de ces voyages.

Jeu d'Échec.

§ 606. Il y a plusieurs siècles que les Islandais se sont adonnés au jeu d'échec. On en voit encore parmi eux qui le jouent avec une supériorité étonnante : les habitans de l'ouest y excellent principalement ; il y a de simples paysans qui ont la réputation d'être de très-grands maîtres. Les règles essentielles de ce jeu sont ici les mêmes que par-tout ailleurs, à l'exception de quelques-unes. Ils ont conservé les anciens noms des Danois et autres peuples du nord. Ils appèlent les figures

Meun et *Skakonenn*; le roi, *Kommgr* ; la reine, *Fru* et *Drottning*; le cavalier, *Biskup*; le fou, *Riddare*; la tour, *Hvokur*; les petits pions, *Ped. Skaka* et *Maata* signifient donner échec et mât. Ils entendent par *Stans* et *Jafntebla*, quand les deux parties sont égales, c'est-à-dire, lorsqu'un des joueurs n'a plus que le roi à faire agir, lequel ne peut être forcé à se déplacer, à moins que l'adversaire ne lui donne échec; et si celui-ci ne le fait pas mât du premier coup, la partie est finie, ni l'un ni l'autre ne gagne; mais on regarde comme faible joueur celui qui n'en vient pas à bout. Ils nomment *Bert* le moindre avantage que l'on remporte, c'est - à - dire, lorsque l'un des joueurs a perdu toutes ses pièces, et qu'il ne lui reste plus que son roi qui n'est pas encore mât. Si on lui donne alors échec, ils nomment cela *Fnldt Bert*, sinon ils l'appèlent *Litta Bert*. Leur *Haimamât*, mât la maison ; leur *Pedrifur*, mât le paysan, et leur *Blodsott*, mât le valet du roi, sont les trois principaux petits avantages que puisse avoir la partie adverse, et celui qui perd, doit être honteux

de n'avoir point paré au coup. Le premier de ces avantages est de faire le roi mât dès le commencement de la partie, sans qu'on lui ait donné échec d'avance, ni qu'on lui eut fait faire aucun mouvement. Le second avantage, est que le roi peut être échec et mât par un des paysans. Le troisième a lieu, lorsque le roi est fait échec et mât par un des paysans son adversaire, pendant que son roi se trouve encore sur sa ligne. Leur *Urkomumat* est d'ailleurs le plus grand avantage qu'on puisse avoir; mais il n'a rien de honteux pour celui à dos duquel il tombe. Il consiste en ce que le roi soit fait mât par la sortie d'un paysan, ou par la position que l'on fait prendre à celui-ci, et qui en fait un matador. Le moindre avantage principal, est lorsqu'on fait mât avec la reine. Le plus grand gain que l'on puisse faire est de neuf, et rarement au-dessus; mais il faut pour cela, que l'un soit très-fort joueur, et l'autre très-faible. On se contente dans d'autres, du jeu d'échec simple; mais on fait ici le roi mât, aussi souvent qu'il y a des pions; il faut cependant avoir arrangé

avant cela ses pions; de manière que, quand le roi est attaqué mât la première fois, tous les autres pions se suivent, sans qu'on puisse faire des mouvemens entre deux, et que le roi puisse échapper à un des mâts; mais la moindre bévue peut être cause de la perte de la partie. Un fort joueur peut faire six jusqu'à sept mâts de suite, quoique son adversaire sache bien les règles du jeu, et y soit exercé. Lorsqu'ils jouent aux échecs, ils prennent communément un second, de manière que ces parties occasionnent quelquefois des emportemens et des rixes, parce qu'ils y en a qui se piquent malgré leur sang-froid naturel, de se voir baloté trop long-temps avec le roi et un cavalier. C'est ce qui fait sans doute qu'ils ont simplifié ce jeu, et l'ont rendu plus agréable. Ils ont encore en Islande différentes autres manières de jouer les échecs, que nous ne décrirons pas. Celle dont nous venons de parler est la plus ancienne et la plus ordinaire. Les autres, qui sont plus faciles, plus récréatives et plus simples, paraissent avoir été

inventées dans les temps modernes. Ils jouent aussi aux dames et aux cartes, mais ils observent comme dans les autres parties de l'île, de ne jamais jouer pour de l'argent (§ 71).

Leur Langue.

§ 607. On parle ici plus purement que dans la partie méridionale; ceux qui habitent l'Isefiord et le nord du territoire du Bardestrand, mêlent cependant dans leur langue, quelques mots français et anglais. Le langage des habitans du district de Dale, est le même que celui de ceux qui occupent le Borgarfiord (§ 290). On n'a cependant aucune connaisssance que les Anglais ayent fréquenté autant ces parages que ceux du sud, du temps du roi *Ericus Pomeranus.* Il est vrai que vers la fin du siècle précédent, et au commencement de celui-ci, jusqu'en 1730, des pêcheurs français et anglais, venaient pour la pêche de la baleine, et qu'ils prenaient quelquefois des Islandais à gage.

pour les aider en été ; après quoi ces derniers retournaient dans leurs foyers passer l'hiver (§ 542). Les habitaus des autres contrées de l'Islande, blâment particulièrement ceux des Westfiords, de ce qu'ils prononcent le mot *Ang* comme le Danois ; il y en a d'autres qui affectent de prononcer *Aeng* ou *Aing*. On se moque aussi des habitans des golfs situés à l'est, de ce qu'ils prononcent le mot *Ang*, comme *Aung*, ce qui se rapproche de la prononciation des montagnards de la partie septentrionale. En général ceux qui demeurent entre le sud et le nord, prononcent *Aong*, ce qui tient le plus de la prononciation usitée en 1200. Il faut avouer cependant, que celle des habitans des Westfiords est la meilleure. Ici on prononce quelquefois le *va* comme *ua*, et le *hv* comme *qv* : cette prononciation est usitée dans le Jutlande et dans la Norwège. On y rencontre encore des copies d'anciens cantiques et prières qui étaient en usage dans le temps du catholicisme. Il y a plusieurs personnes qui se plaisent à les apprendre par cœur.

Sortilèges et Superstition dans les temps modernes et reculés.

§ 608. Tout homme qui a lu et étudié l'histoire, sait combien la superstition a eu d'empire sur la manière de penser des différens peuples qui habitent notre globe. Le lecteur ne nous saura donc pas mauvais gré de quelques détails sur l'esprit de superstition qui a existé, et qui existe encore parmi les Islandais. Ces insulaires ont eu de tout temps des idées tout-à-fait ridicules sur les revenans et les sorciers. Combien de peuples qui n'ont pas été plus raisonnables qu'eux sur cet objet, quoiqu'ils fussent plus à l'abri de l'erreur; et quel est celui où il ne reste plus de traces de ces préjugés superstitieux, qui ont fait le tour du monde?

Superstitions, Sortilèges et Magie.

§ 609. On connaît en Islande la magie noire et la magie blanche. Il y en a qui ont compris sous le nom de magie blanche, la magie naturelle, qui ne tient en elle-même

point du tout au sortilège, et dont les Islandais ont fait rarement usage. Mais ici ils entendent sous ce nom, une opération qui se fait en partie par des moyens naturels, et par laquelle on cherche à parvenir à des choses merveilleuses et surnaturelles, par des actes de dévotion et de superstition, accompagnés d'invocations et d'exorcismes. Cette espèce de magie, pouvait donc, lorsqu'il ne s'agissait pas de faire le mal, porter tout simplement l'homme faible et superstitieux, à la crainte de dieu et à des effervescences pieuses; c'était une sorte de magie religieuse, en usage dans les temps du paganisme, comme depuis l'existence du christianisme. De temps immémorial, des moyens superstitieux ont été employés en Islande, pour la guérison des maladies. Se faire saigner, faire jaillir un peu de sang et refermer de suite la piqûre; guérir des possédés, exorciser des esprits malins, et autres choses semblables, voilà ce qui se pratiquait ordinairement. Il y avait certaine invocation, ou formule, consacrée dans toutes ces circonstances; joignez à cela, la

sonnerie des cloches, l'ornement des autels; le pain et le vin bénits, l'eau bénite, l'encens, les cierges et autres cérémonies du même genre. On trouve quantité de traits de ce que nous avançons ici, dans l'histoire du roi *Olaf Tryggesen*; dans celle d'*Olaf* le saint, et dans plusieurs annales Islandaises.

Dans des temps plus modernes, ils adoptèrent d'autres méthodes, telles que celle de former une croix avec les doigts, en les croisant en plusieurs manières différentes; de faire usage du pain et du vin employés à l'autel, ainsi que de l'eau bénite, de réciter en même temps quelques prières ou psaumes, auxquels ils attribuaient aussi des vertus curatives, en les portant en écrit sur la poitrine. On ne voit jusqu'ici que très-peu de traces de la cléromantie et de la bélomanie. Il y en a pourtant qui choisissent un certain jour de la semaine, ou de l'année, pour les opérations qui en dépendent. On remarque encore parmi eux, des restes de la chiromantie, et quelques copies des figures, ou hiéroglyphes qui la concernent. On y trouve pareillement quelques écrits d'astronogie, principalement

principalement sur les effets que les douze signes célestes ont sur la naissance des hommes et leurs pronostics. Ceux qui n'ont reçu que très-peu d'instruction, croyent qu'il n'y a aucun mal dans tout ceci, que ces jongleries superstitieuses s'allient fort bien avec la dévotion la plus pure. Ils ont les mêmes idées des vertus surnaturelles qu'ils attribuent à de certaines plantes, à des pierres dont nous avons parlé plus haut et à de certains remèdes tirés du règne animal. La plûpart de ces idées erronnées ont pris naissance dans le pays, par les fausses traductions de livres étrangers qu'on y a introduits, principalement dans les treizième et quatorzième siècles, et qui ont été approuvés par le clergé qui regardait lui-même tout ce qu'ils renfermaient, comme une science propre à répandre beaucoup de lumière. Cette erreur existe encore.

§ 610. On nomme la magie noire, magie diabolique, parce qu'on pense que l'on ne peut opérer qu'avec le secours du diable et des esprits malins. On s'en occupait anciennement

beaucoup en Norwège, mais ce n'est que depuis deux siècles, plus ou moins, qu'on en a connaissance en Islande. On opère de deux manières différentes, savoir : par les *Runnes* et par la poésie. Les Runnes sont des caractères magiques, et la poésie s'appèle *Kaldur*, nom qui a pris son origine de celui d'air ou chanson. On les réunit tous deux dans les grandes opérations magiques. On voit dans les histoires d'*Edden* et de *Sn. Sturleson*, qu'*Odin* a été le premier et le plus grand magicien du nord. Ceci se trouve confirmé dans plusieurs autres annales qui font mention en même temps de toutes les cérémonies, et indiquent quel devait être le dessin des *Runnes*. Ces deux espèces de magie ne se pratiquaient pas seulement dans les temps du paganisme, puisqu'elles ont existé de même après que le christianisme a été introduit dans le pays; il faut dire néanmoins qu'elles n'ont été exercées depuis ces temps-là, que par des gens sans mœurs et mal famés.

Magie, dans les temps du Paganisme.

§ 611. *Blot* signifie en général dans le

nord, le culte des payens. Ils adoraient leurs idoles et leur faisaient des sacrifices, pour obtenir d'elles ce qu'ils desiraient. Les lois même toléraient cette idolatrie, et elles allaient jusqu'à l'ordonner, lorsqu'elle tendait au bien public. Le plus grand mal, c'est qu'il s'y mêlait toujours de la magie, qui, bien que ce fut cette magie religieuse, tenant en quelque manière à leur culte, ne pouvait être approuvée par des hommes bien pensant. Cette idolatrie avait rapport à divers objets : *Disa Blot* consistait à sacrifier à une certaine déesse *Disen*, à qui les montains attribuaient la puissance de décider du sort des humains. Leur *Alsa Blot* était de sacrifier aux esprits des fleuves et des campagnes, afin d'être heureux dans leur ménage, ou bien pour porter malheur dans celui d'un ennemi. Ils appèlent *Seidur* la plus ancienne et la plus terrible des magies, qui s'opèrait sur le feu, par la poésie ou par quelques airs qui se chantaient. Par ce moyen, ceux qui étaient présent, et même absens, intéressés à ces mystères, devenaient comme ensorcelés, fous, ou comme s'il dut ne leur arriver

pendant toute leur vie, que malheurs sur malheurs. *Sn. Sturleson* dit qu'*Odin* même, désapprouva cet art vil et dangereux, qui ne pouvait que déplaire aux dieux et aux hommes qui possédaient quelque moralité. C'est à la suite de ceci qu'on cessa de sacrifier aux idoles; ce qui prouve que la magie a été, même dans les temps du paganisme, en horreur à tous ceux qui avaient quelques principes de raisonnement. Ils détestaient principalement le *Seidur*, puisqu'*Harald Haarfagar* fit brûler son propre fils qui en fut convaincu, ainsi que ses partisans, dont il avait formé une société. La magie noire a été défendue par les plus anciennes lois de l'Islande et du nord. La peine ordinaire qu'on infligeait à ceux qui en étaient convaincus, étaient de les enfermer dans un sac, de les y lapider, de faire ensuite brûler leur cadavre, et d'en jeter les cendres à la mer. Ce délit et tous les autres du même genre, sont connus dans leur code de lois, sous le nom de *Fordaeda et Fordaedeskah*. Communément on brûlait les sorciers, ou magiciens, et on jetait leurs

cendres au vent, afin, disait-on, qu'ils ne revinssent pas tourmenter les vivans, puisque l'on ajoutait alors foi aux ombres; sans doute parce qu'*Odin* se vantait que par son art, il pouvait faire paraître les morts, et qu'il avait même enseigné de quelle manière il fallait s'y prendre. Ces idées ridicules avaient également pris racine chez d'autres nations, dans des temps moins reculés, puisque personne n'ignore les contes que l'on faisait des vampires. Les savans des ces temps-là ont cru devoir s'occuper de cet objet, et plusieurs ont laissé des dissertations sur cette matière. Voyez entr'autres (*Bilfingsi, Diss. de Vampiris*).

§ 612. On peut parfaitement assimiler l'usage des Runnes dans leur origine, à l'usage de nos caractères d'imprimerie et d'écriture. Ce n'était dans le fond que des lettres; mais la nouveauté de l'invention la fit trouver si merveilleuse dans le nord et en Allemagne, que l'homme non instruit crut y voir le symbole d'une science occulte, et même de la magie; cette opinion en

détermina l'usage. On multiplia et varia les figures, de manière que d'un seul caractère, on en fabriquait des mots entiers ; l'imagination porta même à croire qu'un seul de ces signes renfermaient une pensée entière. On se mit à incruster, ou à sculpter ces caractères sur des bâtons ronds, ou sur des cylindres en bois, que l'on appelait *Kiaebler Raada*, qui signifiait les deviner, ou pour mieux dire, les lire ; c'est pourquoi les Anglais ont conservé ce mot dans sa propre signification. Chez les Allemands, il signifie parler. Les anciens peuples du nord, et les Islandais d'aujourd'hui, s'en servent encore pour exprimer qu'un homme a tenu un long discours, et qu'il s'est très-bien énoncé. On voit par leur *Edda Samundi*, par leur *Havamal*, et par une ode ancienne qu'ils appèlent *Sigurdrifumal*, qu'il existait plusieurs espèces de Runnes.

Nid (1) était un degré supérieur de magie,

(1) Ce mot signifie aujourd'hui en Islande, un libelle diffamatoire.

qu'ils comparaient en quelque manière à leur *Seidur*, ou magie noire. Ce degré supérieur de magie consistait à pouvoir dans chaque occasion, chanter un cantique improvisé et religieux, entremêlé de termes de malédiction et de damnation contre une personne ennemie, et de lui souhaiter tous les malheurs possibles (1). Leur poésie, communément simple, n'était point recherchée.

Magie, dans les premiers temps du christianisme.

§ 613. La magie était la même dans les premiers temps du christianisme que dans ceux du paganisme : elle ne se pratiquait qu'en secret. On l'exerçait aussi bien en Islande qu'en Norwège. Les magiciens choisissaient pour cela la nuit, principalement celles qui devançaient de peu de jours une grande fête. Cette espèce de magie se nomme dans le code des anciennes lois du nord,

---

(1) Voyez (*Bartholini antiquit. Dan.*)

Utesetur, qui veut dire être assis hors de la maison: *Odin* l'exerçait lui-même, et *Sn. Sturleson* en rapporte un trait remarquable dans l'histoire d'*Haagen Herdebred*. Ceux qui se tenaient ainsi hors de la maison, s'imaginaient converser avec des esprits qui leur conseillaient communément de faire le mal; c'est pourquoi on les regardait comme ausssi coupables que ceux qui exerçaient la magie noire et le *Fordaedaeskal* ou l'*Uppvekia Troelle*, dont l'objet était de conjurer les morts et les fantômes. Dans les temps du paganisme, où il n'existait encore aucun code de lois, la procédure de ceux qui exerçaient la magie noire était très-courte. On les punissait avec toute la rigueur possible; mais on fermait les yeux sur les autres. Après que le christianisme fut introduit, on commença à faire une différence très-scrupuleuse entre les diverses espèces de magies, et la peine était plus ou moins forte en raison du délit. Il paraît que l'on ne connaissait guères la magie, ni les sortilèges dans le Danemarck; il n'en était pas de même en Suède, aussi les lois y étaient très-rigides à

cet égard, et les procédures très-courtes. Le code des lois du nord et de l'Islande prouve que la magie était très-connue dans toute l'étendue de ce pays, et qu'il y avait quantité de malveillans qui l'exerçaient, quoiqu'il existât des peines contre la magie noire. On ne se mit à brûler les magiciens et les sorciers que vers le moyen âge. Pourrait-on croire qu'il y eut alors des femmes qui mordaient un doigt à leurs enfans jusqu'à le leur couper, dans la persuasion qu'ils vivraient plus long-temps; on les punissait par une simple amende en argent.

La peine du feu était infligée à ceux qui sacrifiaient aux idoles, qui les adoraient, de même qu'à ceux qui prétendaient dire la bonne aventure, ou qui s'occupaient de sortilèges. Ceux qui les logeaient ou qui tenaient à leur parti, subissaient la même peine. On les mettait aussi hors la loi, en déclarant qu'un chacun pouvait les regarder comme des assassins qui méritaient la mort. C'est le *Graagaas* Islandais (1) qui donne le plus de

(1) *Codex ref.* 1, *B.* 7.

détails sur cet objet. Il y est dit que quiconque adorera les idoles et leur sacrifiera des animaux, sera mis hors la loi, c'est-à-dire, qu'un chacun pouvait le tuer où il le trouvait, dans sa propre maison ou ailleurs, et on confisquait ses biens. Était aussi regardé comme coupable celui qui faisait réciter des chansons magiciennes dans l'intention d'être heureux, de faire prospérer ses troupeaux, de jouir d'une bonne santé et de vivre longtemps. Celui qui exerçait la magie par des paroles d'imprécation ou par d'autres sortilèges, dans l'intention d'attirer à ses semblables ou à leurs troupeaux des maladies, ou de les faire périr, était puni de mort. Celui qui faisait usage de certaines pierres pour les suspendre aux hommes ou aux animaux, qui s'en servait pour se guérir lui ou d'autres de quelques maladies, qui enfin s'occupait de pareilles chimères, croyant parvenir par-là à des effets surnaturels, était mis hors la loi. On croyait aussi qu'un pareil homme ne pouvait manquer que de devenir infailliblement fou et enragé par l'opération du diable. Ceux qui se trouvaient présens à

de pareils actes magiques, et qui ne les empêchaient pas, se rendaient par cela seul coupables, et étaient mis pareillement hors la loi.

Dans les premiers temps du christianisme, la loi continua à être tout aussi rigoureuse contre ceux qui faisaient usage de certaines pierres, dans l'opinion où on était que les idoles procuraient à ces pierres des vertus surnaturelles. Mais cette rigueur cessa ainsi que le châtiment, lorsque les chrétiens commencèrent à se servir eux-mêmes de diverses pierres et plantes dans leurs actes religieux. Les lois concernant la magie, contenues dans le code des lois connu sous le nom de *Graagaas*, se conservèrent depuis le commencement du christianisme jusqu'à la confection du code de *Joengsbog*, jusqu'environ l'année 1280, puisque leur *Jaernsida*, ou les lois du roi *Haagen* ne parlent nullement de magie, ni de peine à infliger à ceux qui s'en rendaient coupables.

Magie, dans les temps modernes.

§ 614. Dans les derniers temps on vit

renaître la magie et les sortilèges qui se mêlèrent après la réformation, avec les cérémonies superstitieuses que des gens mal-intentionnés empruntèrent de l'ancien culte catholique. On vit donc s'élever une ancienne espèce de magie, malgré toute la rigueur que l'on mit pour empêcher et détruire tout ce qui pouvait y avoir rapport. Ils cherchèrent à y amalgamer la magie payenne, mais ils échouèrent faute de la connaître. C'est donc eux-mêmes qui furent obligés de forger leurs caractères qui avaient néanmoins beaucoup de ressemblance avec les Runnes. Il était facile à des malveillans de citer des esprits malins, de se servir d'imprécations, et de débiter les productions d'une imagination délirante. Le public idiot et superstitieux y ajoutait foi, et se laissait tromper facilement par leurs supercheries et par les gestes et les contorsions dont ils savaient faire usage, quoiqu'avec une tournure gauche et empruntée. Cette espèce de corporation de magiciens s'est beaucoup aggrandie depuis le dix-septième siècle, ce que l'on doit attribuer à deux causes très-connues. La première

est que des préposés et gens de justice du pays, trop sensés pour avoir quelque crainte de ces gens là, cherchèrent au contraire à entretenir le peuple et même les grands dans l'idée qu'ils en avaient conçue, afin de les retenir dans la dépendance. Ils réussirent parfaitement; car non-seulement on les craignait, mais on les regardait comme de plus grands sorciers que ceux qui faisaient directement profession de magie. Lorsqu'ils s'apperçurent que ce stratagême leur réussissait, ils jugèrent qu'il valait beaucoup mieux que le peuple conservât ces idées, puisqu'elles affermissaient leur pouvoir, et augmentaient beaucoup la vénération que l'on avait pour eux. Ils ne s'occupaient pas de magie à la vérité; mais dans de certaines occasions ils savaient toujours donner à des cérémonies supectes ou aux évènemens qui sortaient de la sphère commune, une apparence mystérieuse dont ils tiraient avantage : ils faisaient entendre qu'ils les avaient devinés d'avance, et qu'ils étaient eux-mêmes assez instruits dans cet art pour effectuer de grandes choses par des voies occultes. D'autres plus rusés

encore, disaient que s'ils examinaient et interrogeaient ces sorciers, ce n'était que pour la forme, puisqu'ils savaient d'avance ce qu'ils avaient fait et les moyens dont ils s'étaient servis. Le peuple croyait en même temps qu'il y avait plusieurs espèces de sortilèges, que les savans et gens de condition étaient seuls en état de comprendre et de connaître au moyen des livres latins et étrangers. Ils mettaient principalement dans le nombre de ces livres *Cardanus Wierus*, le *Grand Albert*, *Cyprien* et *Corn. Agrippa*.

Pour donner une idée de leurs espèces de magies, nous commencerons par celle qu'ils appèlent *Finskgalder*, qu'ils disaient avoir été apportée dans le pays, par un magicien Islandais, qui avait fait à ce dessein un voyage en Lapponie. Celle-ci consistait à posséder un esprit qui eut la forme d'un ver ou d'une mouche. Mais ce prétendu voyage n'avait point eu lieu, et les gens du pays n'y avaient ajouté foi que parce qu'on les avait éblouis à la faveur de quelques notions recueillies sur les Lappons Finois, et fondées en partie sur quelques exemples fournis par

la Norwège dans des temps reculés. On dit d'ailleurs, que la Reine *Gunnhild* et autres, voyagèrent en Lapponie pour y apprendre la magie, ainsi que pour se faire dire leur horoscope, et assister à des opérations de sorciers. Ceci se nomme *Finforar* dans le code des lois, et les coupables étaient punis de mort. L'*Atkalla Anda or Lopter*, qui consistait à évoquer des esprits aëriens, à les faire descendre sur terre, et à s'en servir, était regardée comme la magie des grands. Leur *Gandreid*, qui donne la faculté de voyager dans les airs, est pareillement d'invention nouvelle, quoique le nom en fut connu dans les temps les plus reculés, mais l'on attribuait alors ces cavalcades aëriennes, au diable, et à de certains esprits. Les personnes qui ont voyagé dans la Basse-Saxe, et dans le duché de Brunswick en Allemagne, ne sont pas sans connaître les contes bleus des vieilles femmes de ce pays; à les entendre, il y a des sorcières qui parcourent les airs, à cheval sur des manches à balets, et qui ont l'art de métamorphoser des hommes en chevaux, et autres choses

semblables. En Islande, on prétend que ce sont des côtes de chevaux et des *Tibia*, ou os de la jambe de cet animal qui leur servent pour se mettre à califourchon, et que tous les autres ossemens qui se trouvent dans la campagne, se pulvérisent lorsqu'un de ces cavaliers nocturnes s'en approche. Tout leur art consiste dans une courroie d'une espèce de cuir, qu'ils appèlent *Gandreid-Jaum*, sur laquelle ils impriment leurs caractères magiques.

Leur *Gioerninga Vedur*, qui est le don d'exciter des orages et des tempêtes, de faire périr des barques et des bâtimens en mer, appartient aussi bien à la magie moderne qu'à l'ancienne. Les ustensiles que les initiés employent sont très-simples, comme, par exemple, une bajoue de tête de poisson sur laquelle ils peignent ou gravent différens caractères magiques, entr'autres la tête du dieu *Thor*, de qui ils ont inventé cette espèce de magie. Le grand art consistait néanmoins à n'employer qu'un ou deux caractères, et tout leur secret était que les mots *Thors Hafot* ou *Thors Hafut* pussent

pussent être lus devant eux, ou en leur absence, sans être compris par ceux qui n'étaient pas admis à la connaissance de l'art. Ce sont sans doute ces liaisons de *Runnes* qui ont été l'origine de la magie payenne, qui ne s'opérait que par ces hiéroglyphes, et que les sorciers modernes n'ont pu parvenir à exécuter aussi ponctuellement.

L'*At Skilia Fugls-Roedd* est du même genre. Il consiste à interpréter le chant des oiseaux : c'était la magie des grands, et particulièrement des princes et des rois. Les corneilles étaient les oiseaux les plus instruits pour la connaissance des affaires d'état et pour prédire l'avenir ; mais comme il n'en existe point en Islande, les corbeaux remplissaient cet office. Ils avaient encore une autre classe de magie qui consistait à avoir un *Droemen Maun*, et qui était analogue à celle dont l'objet était d'évoquer les morts. On faisait choix dans ce monde d'une personne de connaissance ou d'un ami qui promettait de paraître après sa mort, et de rendre compte de tout ce qui pouvait intéresser. On regardait sa première visite comme

très-dangereuse. Le plus haut degré de magie de ces temps-là consistait d'ailleurs dans ce qu'ils appelaient *Karra Kalf.* C'était le diable qui paraissait sous la forme d'un veau nouvellement né et non encore nettoyé par la mère. Celui qui desirait l'initiation, était obligé alors de faire cette opération avec la langue, et par quoi il parvenait à la connaissance du grand mystère de l'art.

Dernier état de la Magie en Islande.

§ 615. Nous ne parlerons pas des diverses cérémonies et des différens modes que nos magiciens modernes employaient. Les Runnes étaient toujours les principaux agens de leurs sortilèges, comme ils l'étaient anciennement, à l'exception qu'ils les dessinaient d'ordinaire très-irrégulièrement. On se servait aussi d'autres caractères, ou pour mieux dire de dessins et de peintures, comme par exemple, la canne d'*Aaron*, le sceau de *Salomon*, le marteau de *Thor*, qui devait être composé de différentes matières, et enfin le *Sprota*, long bâton mince, qui, selon eux, avait la

vertu de faire entr'ouvrir des rochers, des éminences et des montagnes, pour peu qu'on les frappât de ce bâton magique ; ce marteau procurait aussi le moyen de converser avec les Gnômes. Ces diverses opérations magiques étaient très-en vogue dans les derniers temps, et il en reste encore des traces dans toute l'Islande. Si quelqu'un tombait malade, on l'attribuait de suite à quelque sortilège. Il n'y avait presque pas de maisons dont il fut dit, qu'elles étaient troublées par des revenans. On croyait voir par-tout des morts qui se promenaient pour inquiéter les vivans. En un mot, tout ce qui était mal, mélancolique, vapeurs, épilepsie, convulsions, paralysie, apoplexie, était attribué aux manœuvres du diable. Les prêtres et les autorités du pays cherchaient à la vérité à détruire cet esprit de vertige, mais ils n'y réussissaient point, parce qu'on voyait qu'ils y ajoutaient foi eux-mêmes, et qu'ils étaient dans la même terreur panique que les gens du peuple. On crut enfin qu'il n'y avait pas d'autres moyens que le supplice, et on se mit à brûler des gens qui n'étaient coupables

d'aucun autre crime que d'avoir l'imagination frappée. Dès qu'un homme était accusé d'avoir ensorcelé de ses semblables, ou des animaux, on le condamnait sans miséricorde à la peine du feu, quoiqu'il fut dans le fond très-innocent. On avait sans doute adopté cette excessive sévérité des Allemands, ou bien on l'avait puisée dans les lois suédoises. Dix personnes ont subi cette peine de mort dans l'espace de trente ans, c'est-à-dire, depuis 1660 jusqu'en 1690. Plusieurs de ces malheureux n'étaient que des vagabonds, et peu d'entr'eux pouvaient être convaincus de sortilèges: d'autres étaient parfaitement innocens. Les autorités du pays et les gens de loi ouvrirent enfin les yeux sur l'odieux de cette loi. Ils étaient d'autant plus autorisés à l'abolir, qu'en 1690 on signifia au tribunal du pays, une ordonnance du Roi qui enjoignait que la procédure de tous accusés condamnés par ledit tribunal, serait envoyée à révision par-devant sa Majesté, avant que l'on put prononcer la peine de mort. Il est étonnant qu'on ait été si long-temps à remédier à ce mal, et que l'on n'ait pas suivi

l'exemple du Danemarck (1), qui aurait même dû servir à tous les peuples de l'Europe. C'est alors qu'on vit s'évanouir une grande partie de l'ancienne magie, mais il resta quantité d'idées chimériques, et on continua jusqu'à ces derniers temps à répéter mille histoires de prétendus revenans. Les personnes de bon sens ne croyant point à ce qui s'appèle sortilège, font que l'idée que l'on peut en avoir encore, se détruit peu à peu. J'ai eu la curiosité d'examiner moi-même de ces gens qui passaient pour ensorcelés : j'ai observé qu'ils étaient réellement affectés de l'une ou de l'autre maladie dont j'ai parlé ci-dessus, soit d'une forte mélancolie, ou d'une folie bien caractérisée. D'autres n'ont aucune maladie décidée, mais simplement

---

(1) Il y a cependant des exemples en Danemarck, que des malheureux accusés de sortilèges, y ont été condamnés anciennement, au feu, entr'autres, suivant les relations de quelques voyageurs, trois femmes qui furent brûlées vers l'année 1614; mais il paraît que peu après on a aboli cette loi barbare.

beaucoup de faiblesse d'esprit, et peu de vigueur, tant au moral qu'au physique. On pourrait très-bien attribuer l'idée qu'ils se font de fantômes et d'esprits malins, à la vie triste qu'ils mènent dans ces contrées sombres et désertes, environnés de rochers, de vallons obscurs et de cimetières, puisque c'est là que de tous temps on a eu la folle imagination de croire que les spectres choisissaient leurs demeures. C'est aussi dans la partie septentrionale de l'île qu'il en est le plus question, tandis que l'on n'en entend presque pas parler vers le sud, où les villages sont plus rassemblés, et où il y a toujours des étrangers, outre les navigateurs qui y viennent passer l'été pour le commerce. Ce qui ajoute encore à leurs affections mélancoliques, ce sont les nuits et les hivers qui y sont très-longs, et qui les tiennent conséquemment long-temps dans une solitude attristante; en second lieu, la peur qu'on leur inspire dans le bas âge, et enfin leur état actuel de misère et de pauvreté, et leur taciturnité qui n'est éclaircie par aucun amusement.

Genre de Vie des Habitans des Isles.

Leur Économie domestique, et leurs Travaux.

§ 616. Nous nous croyons obligés de donner quelques détails sur le genre de vie, et sur l'économie domestique de ces insulaires, puisqu'ils diffèrent en cela des habitans des autres les parties de l'Islande. On regarde à juste titre les îles de Breedefiord comme les endroits où on trouve le plus de ressources pour la vie. Les pâturages et les foins y sont excellens. Les chevaux et les moutons, qu'on nourrit toute l'année au dehors, sont aussi gras et aussi bien portans que si on les eut soignés dans leurs écuries et leurs étables. Les paysans, à l'exception de ceux qui occupent l'île de Biarn, se rendent, pendant le temps de la pêche, dans l'anse d'Oddbioern avec les gens qui sont à leur service. Durant cette absence, les femmes sont chargées de tous les détails; ce sont elles qui gardent les

troupeaux, qui vont à la chasse des oiseaux; qui vont faire la récolte d'œufs et de duvet; il y en a qui s'occupent même de la pêche du chien de mer, lorsque l'occasion s'en présente. On n'exploite point ici de tourbes, mains on y subtitue le *Klining* (1), que l'on fait sécher, après quoi on le serre dans des espèces de bûchers. Il n'y a pas de contrées en Islande, où les femmes soient plus occupées qu'ici. Dans la saison du laitage, elles sont obligées d'aller traire deux fois le jour, les vaches et les brebis, et pour cela, il leur faut faire une course extrêmement longue, lorsque la marée est basse, pour passer d'une île à l'autre; et lorsqu'elle est haute, elles ne peuvent y parvenir qu'en bateau. En été, elles sont occupées à veiller, lorque la mouette pourchasse le cycloptère, et le fait remonter vers le rivage; mais leur travail le plus pénible, est la récolte des œufs et la chasse aux oiseaux. Elles sont obligées

(1) Motte de bouses de vaches dont il a déjà été question (§ 605).

alors de se mettre deux ou trois femmes dans un canot, de le conduire à la rame, à quoi elles s'entendent très-bien ; mais n'ayant pas autant de forces que les hommes, cette manœuvre les fatiguent beaucoup, et il en périt assez fréquemment dans le trajet, lorsqu'il fait mauvais, vu qu'elles sont obligées de s'avancer à deux ou trois milles en pleine mer, de passer des courans, et de pénétrer dans les anses qui séparent les îles les unes des autres, et qui sont très-dangereuses. Lorsqu'elles vont à la recherche des œufs de canards à duvet, elles se mettent trois ou quatre ensemble. Arrivées dans une île elles se séparent ; l'une va d'un côté, l'autre prend un chemin opposé à quelque distance, et à chaque pas qu'elles font, elles jètent un cri pour épouvanter les canards, qui abandonnent alors leurs nids soit en s'élevant dans les airs, ou en se sauvant à terre.

Les hommes après avoir terminé leur pêche, s'occupent de la même besogne, mais ils s'attachent principalement à se procurer ces œufs de canards, et à prendre de jeunes oiseaux, savoir : la mouette blanche,

dont les extrémités des aîles sont noires (1); le pigeon du Groenland (2), et un Guillemot (3). Ils s'y prennent pour cela avant le temps où ces oiseaux ont coutume de quitter le pays. Ils les salent et les conservent ainsi pendant toute l'année dans des vases, ou des tonnes, ils en font aussi sécher à la fumée, et les mangent de cette manière, tant que leur provision dure. La chair en est tendre et de bon goût. Le pigeon du Groenland et le guillemot, dont nous venons de parler, sont très-gras : lorsqu'on les fait cuire, on retire cette graisse qui se conserve; on la prendrait pour de la graisse d'oie. Ils ont aussi le pélican aquatique ils en salent pareillement les jeunes, qui sont très-délicats, lorsqu'on a soin d'en ôter la peau qui a un goût d'huile de poisson. Ils

---

(1) *Larus albus extremitatibus alarum nigris*. En Isl. *Rytse*.

(2) *Columba Groenlendica*. En Isl. *Teiste*.

(3) *Ala (pistaccus) rostri sulcis orto*. En Isl. *Lunde*.

font aussi la chasse aux jeunes mouettes ; qu'ils mangent bouillies ou roties, dans leur fraîcheur, parce que leur chair n'a pas grande délicatesse.

Leur manière de préparer le Cochléaria et leur Saul.

§ 617. Ils préparent pour légumes, en forme d'épinards, le cochléaria : après l'avoir lavé et haché, ils le font cuire avec du petit lait aigri, ou simplement avec du lait, sans y ajouter de sel. Il est des endroits où cette plante croît si abondamment, que l'on en remplit des canots entiers. Lorsqu'ils ne peuvent pas employer toute la provision dans sa fraîcheur, ils l'empilent dans de grands vases, par couches, où ils mettent successivement du sel, et les foulent bien. Ce que cette plante rend de superflu en suc, ils le conservent pour l'hiver; il est rare qu'il se gâte, principalement lorsqu'on le met dans un endroit frais. Ce suc qui est très-digestif, est un excellent assaisonnement. Lorsqu'on laisse paître les moutons dans les îles où

vient le cochléaria, ils en mangent avec avidité, et engraissent à vue-d'œil à un point étonnant; mais leur chair acquiert un goût désagréable. Un mouton d'un an, qu'on mettra paître pendant un hiver dans un de ces endroits où il ne vient presque que du cochléaria, donne, lors de la tuerie qui a lieu en automne, depuis douze jusqu'à vingt livres de suif.

Lorsqu'ils font la récolte du *saul*, ils le chargent au fur et à mesure dans des canots qu'ils font remonter sur le rivage. Ils le lavent ensuite dans ces mêmes canots avec de l'eau douce, en l'y laissant tremper pendant une journée, après quoi ils l'étendent sur la terre pour le faire sécher, et ensuite ils le foulent dans des tonnes. On a observé dans la récolte de ce saul, qu'aux endroits où on arrache entièrement la plante, elle y croît, au lieu que si on n'en fait que cueillir les feuilles, il se rassemble sur ce qui reste de la tige, quantité de balanes (1) et de petites moules

(1) *Balanus.*

qui empêchent que les feuilles ne repoussent.

Ces insulaires se procurent le *Fiallagraus*, ou mousse d'Islande, dont ils ont besoin, des habitans de l'intérieur. Ils leur donnent en échange des oiseaux salés et autres objets. Ils se procurent de même par échange pour du poisson sec, du duvet et autres plumes, de la farine, du fer et des cordages. Les bœufs que l'on met dans les îles désertes de ces parages, y deviennent très-gras, et la viande en est excellente. Ils se vendent à ceux qui viennent en acheter pour en faire commerce, dix thalers, argent de Dannemarck. A ce prix on peut avoir ce qu'il y a de plus beau et de meilleur en ce genre.

Récolte des œufs d'Oiseaux, et manière de les conserver.

§ 618. Les Islandais récoltent des œufs de quatre espèces d'oiseaux ; mais la majeure partie vient du canard à duvet; après celui-ci, ce sont les canards sauvages et les mouettes de la plus grosse espèce, qui en procurent

assez abondamment. Les plus délicats néanmoins sont ceux de la bécasse (1) et . . . . (2). La plûpart mangent les œufs durcis, sans en ressentir aucuns mauvais effets, quoique Mr. *de Linné*, dans l'histoire de ses voyages, ait regardé comme très-extraordinaire de voir les habitans de la Scanie en faire de même. Ils en préparent aussi des omelettes, ainsi que des œufs-au-lait, ou un mêts qui leur ressemble, ce qui leur sert de déjeûner pendant l'été. Voici comment ils conservent leurs œufs en hiver. L'usage le plus commun est de les mettre dans des cendres du *Klining* qui leur sert de chauffage. D'autres employent pour cela des cendres qui ont beaucoup de sels qu'ils tirent des fucus dichotômes (3) qu'ils font brûler, et qui renferment encore plus de sel alkali que les eaux de mer. Après avoir

---

(1) *Hæmatopus*. En Isl. *Tiaeldern*.

(2) *Sterna capite supra nigro rectricibus extremis longissimis*. En Isl. *Kriian*.

(3) *Fucus dichotomus* (§ 593).

ainsi placé leurs œufs par couches, de manière qu'il n'y en ait point de cassé, ils les conservent par ce moyen assez long-temps dans leurs *Hialles*, espèces de petits magasins, pourvu qu'il n'y fasse pas chaud. Une autre méthode est de les faire cuire quand ils sont frais, d'en enlever la coquille et de les mettre dans du lait tourné, au moyen de quoi ils se conservent tout l'hiver. Lorsqu'ils veulent les employer, ils les hachent, les mélangent avec du lait et en donnent à leurs domestiques, ou bien après les avoir haché, ils les font revenir dans du beurre avec un peu de sel, ce qui leur conserve un goût aigrelet assez agréable. Ce sont les œufs de canards à duvet que l'on conserve particulièrement pour l'hiver, parce qu'ils soutiennent mieux que les autres les opérations dont nous venons de parler; mais on a soin de prendre pour cela ceux qui sont les plus frais, et on les mire, afin de ne pas s'y tromper. Pour cette inspection on présente au soleil l'extrémité la plus pointue de l'œuf, et on applique l'autre qui a plus de rotondité, vers l'œil, tenant le poignet

de manière que la lumière ne perce pas entre lui et l'œuf ; si on n'apperçoit dans son intérieur rien d'obscur, c'est un signe que l'œuf est frais. On a encore une autre manière de les essayer, qui est de les mettre dans de l'eau ; ceux qui vont au fond, sont bons, au lieu que ceux qui surnagent, sont anciens. Cette méthode ne vaut cependant pas la première, parce qu'il y en a qui, bien qu'anciens, pourvu qu'ils ne le soient pas trop, coulent aussi bien à fond que ceux qui sont encore dans leur fraîcheur.

Chasse des Oiseaux.

§ 619. Nous observerons que lorsque ces insulaires vont à la chasse des oiseaux, ils ont soin de ne pas tuer les vieux, à l'exception de cette espèce de pélican (1) et de leur pie de mer, à gros bec (2), dont il a déjà été

---

(1) *Pelecanus carbo*. En Isl. *Skearf*.

(2) Ils l'appèlent *Lund* ou *Lunde*, ainsi que les Danois.

question. La loi défend d'ailleurs de tuer le canard à duvet, le canard sauvage et le pigeon de Groenland (1). Ces insulaires ont particulièrement beaucoup d'attention pour le canard à duvet. On n'ose pas faire usage d'armes à feu contre lui, et lorsqu'on sait qu'un de ces oiseaux va faire sa ponte, on se garde bien de le tourmenter. On a les mêmes précautions à l'égard des autres oiseaux lorsqu'ils sont dans le temps de leur couvée, et tout homme qui en tuerait un, serait regardé de très-mauvais œil. Toutes les fois que l'on trouve un canard sauvage ou un canard à duvet, dans son nid, et qu'il ne l'abandonne point, comme cela arrive fréquemment, on lève l'oiseau avec douceur pour examiner les œufs. Si on voit qu'ils soient frais, on les prend, en en laissant un sur lequel on replace l'oiseau avec la même précaution: pendant ce temps-là, cet oiseau demeure tranquille et ne s'effarouche nullement; s'il

---

(1) Nous avons dit ailleurs que cet oiseau s'appelait *Teiste.*

y a des jeunes, on les laisse dans le nid; mais on prend le duvet.

Nous observerons que la pie de mer à gros bec, le pigeon de Groenland et le corbeau ne font qu'une ponte dans l'année, au lieu que le canard à duvet en fait trois et même quatre; mais il n'en fait qu'une si on lui laisse ses œufs. Le temps de la ponte commence à la Chandeleur, à l'entrée du printemps, et dure jusqu'à la Saint-Jean. On laisse communément aux oiseaux les œufs de la dernière ponte. Quelquefois deux canards à duvet se trouvent dans le même nid, couvant ensemble; le nombre des œufs est alors double, et les deux oiseaux se relèvent pour couver. On ne fait la chasse aux jeunes qu'après qu'ils sont emplumés; quand on veut les avoir, on se sert de crochets de fer pour les tirer des trous profonds où ils sont cachés; on leur tord le cou à mesure qu'on s'en empare.

Ces îles abondent généralement en corbeaux. Leur chair est de bon goût, douce et point huileuse, néanmoins on n'en mange pas; on n'employe les œufs que lorsqu'ils

sont encore frais, parce qu'ils ne supportent point la salaison comme d'autres. L'anse d'Oddbioern abonde tellement en œufs de corbeaux, que lorsque la pêche est terminée, vingt à vingt-quatre pêcheurs de ceux qui y restent au-delà de l'été pour pêcher, peuvent s'en nourrir tout le temps de la ponte. L'île est ronde; elle a soixante-dix à quatre-vingt toises de diamètre : son sol n'est qu'un sable composé de coquillages brisés. Elle est tapissée de *Melur* (1), de manière que les corbeaux trouvent beaucoup de facilité et d'abris pour faire leurs nids. Il y en a qui viennent déposer leurs œufs jusques sur les toîts des cabanes des pêcheurs, de façon que ceux-ci peuvent s'en procurer dans le besoin sans beaucoup de peine; ils n'ont qu'à tendre le bras hors de la croisée, et porter la main sur la toîture.

Pêche.

§ 620. La pêche est assez abondante dans ces parages, et on y fait un meilleur emploi

---

(1) *Arundo* (§ 489).

du poisson qu'ailleurs. On prend en automne beaucoup de grosses soles près des îles qui sont habitées, et dans les petits détroits qui les séparent. On les fait cuire au court-bouillon avec du petit lait, ce qui leur donne un goût excellent. On se sert de la même sauce pour la raie. Ces insulaires donnent beaucoup de soins à la pêche du cycloptère de *Linné* : ils le font guèter par les enfans et même par les femmes, lorsque la mouette est à sa chasse, parce qu'on ne peut pas s'en appercevoir dans un grand éloignement, ou bien lorsque la marée est très-basse, parce qu'on le trouve alors dans des trous du rivage qui est à sec, et près des pierres où il est resté un peu d'eau, ainsi que parmi le jonc qui tapisse en grande partie la rive. On en prend au moyen de cette manœuvre une prodigieuse quantité dans l'île de Soerboeé, près de Gilsfiord. Voici de quelle manière on se procure les mouettes. Cet oiseau en poursuivant le cycloptère, s'élance à ailes rabaissées sur lui, pendant qu'il nage à la superficie de l'eau; il le saisit par la barbe, et travaille avec ses ailes à atteindre le rivage,

le bec en arrière. C'est ainsi que ces oiseaux prennent ce poisson, qu'on appèle ici *Graas-lippen* ou *Ovapsoé*, qui, lorsqu'il est œuvé, peut fournir un *Eimer*, ou vingt pots d'huile, ce qui ne paraîtra pas étonnant, si on observe qu'il se bat avec les plus forts saumons. Après qu'une de ces mouettes à conduit sa proie au rivage, elle lui fend le ventre avec le bec, pour parvenir au foie qui est le morceau le plus délicat; mais on a soin de lui enlever tout de suite le poisson, avant qu'elle ait pu le percer de cette manière. On se cache ensuite, afin qu'elle ne s'effarouche point et qu'elle retourne en mer pour chercher une autre proie. On peut par ce moyen, en faisant bien attention à son alure, se procurer sept à huit poissons dans la journée. Mais, si elle vient à manger du foie, elle se trouve rassassiée, et après avoir poussé tant de poisson vers le rivage, inutilement, elle s'en dégoûte, et prend son vol ailleurs.

Escargots de Mer, et moules.

§ 621. Nous avons déjà fait mention de

cet escargot de mer, que les gens du pays appèlent *Kufungar*. C'est pendant l'hiver qu'ils en font provision, ainsi que de moules: ils choisissent pour cette pêche, la nouvelle et la pleine lune. Ils en mangent beaucoup, soit en les faisant cuire sur un gril ou dans leur eau. Ces escargots ont un goût bien plus délicat que tous les autres coquillages de mer, et on les regarde en même temps dans le pays, comme un mets très-sain, et très-nourrissant; malgré cela on ne les mange nulle part en Islande, que dans ces petites îles. Les insulaires en conservent très-long-temps, ainsi que des moules, dans du lait fortement aigri; et à mesure qu'ils en veulent préparer pour leur subsistance, ils les font cuire dans ce même lait, y ajoutant un peu de farine pour lier la sauce. C'est principalement sur les bancs de sable qu'on va pêcher les *Kufungar*. La meilleure manière de les prendre, c'est d'avoir des peaux de merlus séches. On choisit les plus grandes, on en fait un faisceau sur une ficelle, que l'on plonge dáns la mer, au moyen d'une pierre que l'on y fixe. On

choisit naturellement les endroits où l'on sait que cet escargot aime à se placer pour chercher sa pâture. Dès qu'il sent cet appât, il vient s'y attacher par son couvercle pour sucer le suc de ces peaux. On parvient par cette méthode, à en prendre considérablement tant que la marée est basse.

§ 622. On a ici deux espèces de chiens de mer, toutes deux connues. L'une est le *Landselur*, le même que celui qui est dans la mer Baltique : on le prend ici au printemps. Il fait et nourrit ses petits sur les anses qui sont basses, et conséquemment sous eau, lorsque la marée est haute. L'autre espèce est celle appelée l'*Utselur*. Le chien de cette seconde espèce, est bien plus gros que le premier. Il fait ses petits en hiver, quatre mois avant noël, dans les champs situés sur le bord des îles (§ 329). Où il abonde le plus, c'est dans l'île de Flatoeé, sur le Reykole et l'Aère, en avant du Budardale, qui est de la jurisdiction de Dale. Sa chair n'est pas bien bonne; il y a néanmoins une grand différence à faire entre

celle des vieux ou des jeunes chiens de mer : celle-ci est beaucoup plus tendre et plus facile à digérer ; aussi la préfère-t-on. Les pauvres en mangent des deux espèces, et même plus des premiers que des jeunes. Ils en font rôtir la chair quand elle est fraîche, et ils en salent pour en conserver des provisions. On lui enlève une partie de son lard pour en tirer de l'huile de poisson. Il y en a qui en salent, et qui y ajoutent quelqu'assaisonnement, lorsqu'ils en font cuire pour manger en guise de lard de porc, avec leur poisson sec. Ils suivent en ceci, l'exemple des habitans de l'île de Flatoeé, ainsi que leur manière de la saler, qui consiste à l'enterrer dans des cendres d'herbe marine.

Baleines.

§ 623. On chasse souvent les baleines, de manière qu'elles sont obligées de venir jusqu'au rivage, où on les tue. La chair de ce poisson n'a point de goût désagréable, et approche beaucoup de celle du bœuf. Les jeunes baleines des espèces qui sont bonnes

à manger, ont même la chair très-délicate. On se sert de ses bandes de graisse après qu'elles ont été salées, comme l'on employe le lard dans les autres pays. Elles ont même un bien meilleur goût, et sont à préférer, puisqu'elles se conservent quatre à cinq ans.

§ 624. Quoique les Islandais ayent à leur choix beaucoup d'îles qui leur fournissent une grande variété de productions, il faut avouer en même temps, qu'ils sont très-laborieux, vigilans, et qu'ils entendent à merveille l'économie domestique; et même bien mieux que certains autres peuples ne le feraient peut-être dans la même position. Ils sont d'ailleurs très-sobres, d'une grande propreté dans l'apprêt de leurs alimens, et en général dans tout ce qui les entoure; ce qu'on rencontre rarement parmi les pêcheurs de profession. On doit ajouter à leur louange, qu'ils sont très-hospitaliers envers les étrangers, comme envers ceux de l'intérieur de l'Islande, qui viennent pour commercer avec eux, ou pour traverser le golfe de Breedfiord. Il arrive assez fréquemment

que sept à huit étrangers se trouvent à la fois réunis chez eux, et qu'ils y passent une huitaine de jours retenus par les mauvais temps. Dès qu'ils arrivent, ces bonnes gens ont soin de faire sécher leurs habits, les logent et les nourrissent avec le plus grand plaisir. Ils vont même jusqu'à les amuser, en leur racontant d'anciennes histoires, ou en jouant aux échecs avec eux; ils cherchent enfin à leur faire passer le temps aussi agréablement qu'il leur est possible. Lors de leur départ, ils refusent constamment tout paiement quelconque; mais s'ils sont obligés de leur faire faire la traversée dans leurs canots pour les mettre sur le terrain de l'Islande proprement dite, alors ils se font payer très-largement leur peine et leur temps. L'hospitalité est d'ailleurs générale dans tout le pays, et à un point que si un voyageur prend gîte quelque part, on n'exige absolument rien de lui, ni pour son souper, ni pour la couchée. On la pousse si loin dans la jurisdiction de Bardestrand, que quand un étranger entre dans une maison avant dîner, ou dans le milieu de la journée

simplement pour se reposer, et qu'il songe à continuer sa route, il a beau faire résistance, il faut qu'il accepte un dîner. Lorsque des personnes de condition ou des hommes en place voyagent dans la partie méridionale, et qu'ils couchent chez un paysan, en partant ils lui donnent ce que bon leur semble. Nous dirons pour dernière observation, que la plus grande richesse de ces insulaires consiste en productions qu'ils employent pour eux et pour d'autres; on voit très-peu de gens riches parmi eux, mais la plûpart vivent à l'aise; il faut dire aussi qu'on y trouve très-peu de pauvres. Comme ils sont extrêmement sobres et nullement adonnés à la boisson, ils sont peu sujets aux maladies, et parviennent communément à un âge très-avancé.

Voyages au Hornstrand, ou sur les côtes du Cap Nord.

§ 626. Dans le voyage que nous fîmes au Cap Nord, nous prîmes par le Hallrune, route qui traverse les montagnes depuis le golfe de Gilsfiord, situé dans la jurisdiction

de Dale jusqu'à Middal, enclavé dans celle de Strand. Il croît sur toutes ces montagnes de la mousse d'Islande (1) et du lichen des Rennes (2). Cette dernière plante est principalement très-abondante sur les vastes montagnes qui occupent l'intérieur du pays. On sait que les Rennes ne vivent que de cette mousse dans la Laponie; il n'en est pas de même en Islande, puisque cet animal n'y existe point. D'après ce que dit Mr. *de Linné* [l. c E], que l'on pourrait très-bien en nourrir les bêtes à cornes, il serait à desirer qu'on en fit l'essai dans les cantons où il y a disette de foin. On rencontre près des vallons, dans la baie de Steengrim, différentes plantes qui y viennent très-belles, principalement le beau géranium sauvage (3), l'alchimille ou vulgairement pied de lion (4),

---

(1) *Lichen islandicus* (en Islandais *Fiallagraus*).

(2) *Lichen Rhangiferorum* (*Fl. Lapp.* 137).

(3) *Geranium* (*sylvestre*).

(4) *Archimilla* (*utraque*).

les renoncules (1) et les chicoracées (2), qui croissent aussi en abondance en d'autres lieux. L'achillée (3) et le serpolet (4) s'élèvent beaucoup plus haut dans la vallée de Mid que par-tout ailleurs.

Les villages que nous traversâmes étant peu peuplés, les superbes prairies et herbages que l'on y voit sont mal soignés, et on n'y rencontre ni gros ni petit bétail. Le peu de vaches qu'il y a dans le pays, donnent cependant beaucoup de lait, et les habitans sont très-hospitaliers. Nous fimes halte dans une petite habitation de paysan, composée de huit personnes qui, ne pouvant pas exercer la pêche, vivaient du rapport de deux vaches qui leur fournissaient suffisamment de beurre, du lait caillé et du lait aigri pour leur provision d'hiver. Le lait est ici très-gras.

Il y a beaucoup de bois de flottage dans

---

(1) *Renunculi.*

(2) *Hieracia.*

(3) *Achillaca.*

(4) *Serpillum.*

la baie de Kolla. Quelques-uns de ces chantiers dépendent de la cathédrale de Skalholt. Il y a quelque temps que l'on avait fait courir le bruit, d'après quelques indices imaginaires, qu'il y avait dans une éminence, à la proximité de l'église de Trolletung, un trésor de caché ou une mine d'or, sur quoi plusieurs garçons de métier, Islandais de nation, mais qui travaillaient à Copenhague, se rendirent précipitamment ici, autorisés par la chambre des domaines. On fouilla sur toutes les hauteurs et même dans les tombeaux, mais on en fut pour beaucoup de peines et de temps perdu, car on ne trouva que des roches et aucune trace orifère.

On voit ici, à la porte de l'église, les restes d'un monument de l'antiquité : c'est une plaque ronde qui a deux pieds et demi de diamètre. Elle est chargée de quarante-deux caractères indéchiffrables, qu'on regarde généralement comme des caractères magiques. On voit en même temps dans le milieu de cette plaque, un homme à cheval, cuirassé, et tenant à la main une épée nue : le cheval

est représenté en plein galop et entouré d'étoiles. Il a à ses pieds un animal quadrupède avec une longue queue et des écailles, qui ressemble à une loutre à gros dos : il a beaucoup de cornes sur la tête. Cet animal est percé d'un javelot. A côté est une figure de femme, ayant sur la tête un bonnet qui forme presqu'une couronne; elle est prosternée devant le cavalier. Les mots que composent les caractères dont nous avons parlé, sont, à l'exception des deux premiers, répétés quatre fois, afin de remplir la ligne qui forme un cercle. Cette écriture dénote un ancien dialecte allemand du dixième ou onzième siècle, ou d'une époque peut-être un peu moins reculée. Le reste des figures de cette plaque paraissent représenter l'ancienne histoire de Saint-George.

Ouragans terribles et retentissemens dans les airs.

§ 627. Nous trouvant le 29 août près de Reykefiörd, à un demi-mille du port, il s'éleva un ouragan si terrible, qu'il détacha

du rivage une énorme masse de rocher, auquel on avait attaché le cable d'un bâtiment. Les habitans du voisinage attribuèrent le vent aux effets du sortilège; il y avait en outre à la proximité un paysan adroit et ayant beaucoup de bon sens, qu'on regardait comme un très-grand magicien. Nous nous amusâmes à causer avec lui sur la magie et sur les évènemens cités comme surnaturels. Il n'eut aucune crainte de s'ouvrir avec nous : il répondit très-sagement à toutes nos questions avec beaucoup de douceur et de franchise. Il avait de vastes connaissances sur les différentes pierres et les plantes que l'on rencontre dans cette contrée.

Le soir, après que le vent fut calmé, on entendit dans le voisinage un bruit considérable dans l'air, qui fut suivi peu après d'un ouragan terrible qui abattit notre tente, et en brisa les bois, quoiqu'ils fussent retenus par beaucoup de cordages et de pierres, précaution inutile que nous avions prise la veille, à cause du grand vent qu'il avait fait. Cet ouragan s'éleva dans un instant, et se calma de même; le vent dura à la vérité

plus

plus long-temps en dehors de la baie et en pleine mer. Il eût été impossible de faire revenir les habitans du canton de l'opinion ridicule qu'ils s'étaient faite; ils continuèrent à croire qu'il y avait du sortilège dans cet évènement, quoiqu'on eût beau les assurer que ce tourbillon n'était qu'un pur effet de l'air. D'ailleurs le golfe étant étroit, bordé des deux côtés de hautes montagnes hérissées de pointes dans toute leur élévation, et pleines de fentes, le vent le traverse nécessairement avec force et véhémence, ce qui fait que l'on entend dans l'air ce bruit et retentissement dont nous avons parlé, et qui se prolongent à une très-grande distance.

Baie de Traekyllis.

§ 628. Nous continuâmes notre route vers la baie de Traekyllis. Pour y arriver du golfe dont nous venons de parler, la route n'est pas bien longue, mais assez pénible, parce qu'elle est élevée, pierreuse et pratiquée dans les montagnes. Le village est composé actuellement de huit à neuf

habitations, y compris la cure et l'église d'Arnaes. On pêche dans cette baie beaucoup plus de requins (1) que dans les autres parages de la partie occidentale de l'Islande. Les habitans en retirent de grands avantages, autant par l'huile que ce poisson leur procure, que par sa chair qu'ils mangent; ils la coupent par tranches, qu'ils font sécher et saler; mais ils n'en font usage que six mois après que le poisson a été pêché. On regarde les tranches que l'on coupe du ventre, et qu'ils appèlent Ovid-Haakallen, comme plus agréables au goût et plus saines. Elles deviennent rouges, jaunes et en même temps aussi transparentes que l'ambre, de manière que les étrangers les prennent souvent pour du saumon salé. Les morceaux de chair plus épais que l'on met saler, sont au contraire blancs, mollasses et ont un goût urineux, comme la morue, mais à un plus fort degré. Cette nourriture est très-bonne pour ceux qui s'appliquent à des travaux durs et pénibles;

(1) En Danois et Island. *Hay*.

ils mangent de ce requin salé avec leurs poissons secs, et s'en trouvent très-bien. On sent que cette nourriture réchauffe à merveille ceux qui sont obligés de travailler exposés au froid d'hiver. Cette chair a aussi quelque chose de narcotique, car ceux qui en mangent le soir, dorment d'un sommeil très-profond. Lorsqu'on la fait cuire dans sa fraîcheur, elle est très-mal-saine, car on a vu que dans des années de disette, les habitans de la baie de Traekyllis s'étant vu forcés d'en manger de cette manière, ils furent attaqués de grandes hémorragies et de saignemens de nez très-fréquens qui furent suivis de défaillances et enfin de la mort. D'autres qui ont mangé de cette chair dans sa fraîcheur, racontent que leur corps devenait peu à peu enflé, et tombait dans une corruption scorbutique, que l'on regardait communément comme une lèpre. Il y en a cependant qui, jouissant d'un tempérament robuste, parvinrent à détruire ce mal avec le temps, par beaucoup de régime et d'exercice. Ils suivent à peu près la même

9.

méthode qu'en Norwège, pour la pêche du haakak (1).

On fait remarquer encore comme une curiosité, l'éminence de Finbog, qui porte le nom d'un géant qu'on dit y avoir habité vers la fin du treizième siècle : elle est située près d'Arnaes, dans l'arrondissement de l'habitation de Finbogstade. Il existe encore à ce sujet une histoire manuscrite, ayant ce même nom pour titre, mais que l'on peut regarder en grande partie comme fabuleuse. Traekyllis, dont un village a pris son nom, était celui d'un bâtiment qui fit naufrage dans les commencemens que l'Islande fut habitée. Il était monté par des Norwégiens, qui le radoubèrent ici pour le remettre à flots. On y voit encore des restes d'une maison; les fondemens font voir qu'elle avait plus de 180 pieds de long, sur environ cinquante de largeur.

---

(1) Autre espèce de requin que nous nommons goulu de mer. Les Danois l'appèlent *Haakiæring*.

Détails sur la Côte de cette contrée.

§ 629. La baie dont nous avons parlé, est la partie la plus reculée de la jurisdiction de Strande, qui soit habitée : elle est située, nord nord-ouest. On rencontre vers le nord, une poignée d'habitations de paysans, la plûpart très-chétives, parce qu'on n'a pas encore songé à reconstruire l'ancien village, quoiqu'il y ait long-temps qu'il soit tombé en ruines. Eyrarhals est une route peu étendue qui passe sur les montagnes : elle sépare la baie de Traekyllis, du golfe d'Ingolf. Il s'étend de-là une file de rochers escarpés, qu'on appelle *Staentuns-Hamrar* : on nous dit qu'il y venait quelques plantes. On descend de ces rochers àtravers Munadarnaes, vers la mer; on y rencontre une métairie qui porte le même nom. Vers le nord du golfe d'Ingolf, se trouve celui d'Ofeig; la route montagneuse d'Ingolfiords-Hals passe entre les deux. On arrive ensuite à un promontoire à qui on donne le nom de Kaarnaes, qui est celui d'une habitation située au-dessous:

il s'étend jusques dans la mer. Arrivés au golfe d'Ingolf, les habitans eurent peur de nous, n'étant point habitué à voir des étrangers. Le baillif n'y était point venu de toute l'année, et il y avait au moins seize ans que les paysans de ce canton n'avaient point été à Reykefiord pour leur commerce. Ils avaient tiré de la baie de Traekyllis ce qu'il leur fallait en hameçons, en couteaux et autres marchandises étrangères. Nous découvrîmes de loin, au nord de cette baie, quelques bois de flottage. Arrivés sur la montagne d'Hildarhuns, qui est attenante à l'Ingolfiords-Hals, on voit vers le nord du golfe d'Ingolf le site et l'étendue de cette côte, et on découvre à main gauche le glacier de Drangue (§ 550) qui est à trois milles tout au plus. Nous trouvâmes l'angélique de la grande espèce (1), et quantité d'orpin rose. Il y a dans le golfe d'Ingolf un petit ruisseau où on pêche de la truite : on y prend aussi du chien de mer; et on rencontre

(1) *Angelica* (*maxima*).

dans celui d'Ofeigune une métairie qui est encore habitée. De ce dernier dépendent les trois anses d'Ofeigfiord, où on prend beaucoup de chiens de mer; on suit pour cette pêche le même mode que dans l'île de Faroé: lorsque cet animal est endormi, on s'approche de lui à pas de loup, on lui applique un coup de bâton sur la tête, et après qu'il est étourdi, on lui coupe la gorge. Les habitans de ces deux golfes vivent d'ailleurs presqu'entièrement du produit de leurs vaches. Leur pêche est peu considérable, attendu qu'ils n'osent s'avanturer en pleine mer avec leurs canots qui sont trop petits et trop faibles. Il y a ici d'excellens pâturages qui sont assez étendus pour suffire à beaucoup de métairies si elles y existaient.

Nous traversâmes, le 31 août, le golfe d'Ofeig, pour nous rendre à Drangue, en longeant la côte au nord. Nous vîmes près de ce golfe, beaucoup de bois de flottage et des débris de navires. Ils étaient amoncelés à plusieurs pieds d'élévation et couverts de mousse en partie; les grosses pièces de charpente sur lesquelles croît le cochléaria,

paraissaient toutes verdoyantes; comme elles se trouvent dans les endroits où passe la route, elles la rendent très-pénible et difficile pour les chevaux, une grande partie de ces pièces de bois ayant une de leurs extrémités enterrée, tandis que l'autre s'élève au-dessus du sol.

Il existe beaucoup de chiens de mer à l'embouchure de la Hvalsaa (§ 552); on en prenait sur-tout abondamment lorsque la côte était habitée; le site est on ne peut pas plus commode pour cela. Nous rencontrâmes à quelque distance de là quelques maisons que l'on a abandonnées depuis peu. Vers la partie nord de cette contrée est situé l'Eyvindar-Fiord, petit golfe où on trouve une grande quantité de bois de flottage. Lorsqu'on voit ce rivage et autres semblables dans l'éloignement, on les croirait couverts dè glaçons amoncelés le long de la côte; cela provient de ce que le bois de flottage se blanchit à la pluie et au soleil, après qu'il a été exposé long-temps à l'air.

L'Eyvind (§ 552) est le fleuve le plus

considérable : son embouchure forme une petite baie très-commode pour y ancrer. Elle a dix-huit pieds d'eau, et son fond étant par-tout composé de sable, est par conséquent sujet à des variations. En dehors de cette baie se trouve un banc de sable qui coupe l'impétuosité des vagues. On y voit une quantité étonnante de bois de flottage de toutes espèces, ainsi que des débris de navires amoncelés horizontalement le long de l'entrée : il y en a autant sous eaux qu'à flots. Il croît dans ce fond de sable des pois sauvages, dont les fleurs bleues forment un tapis agréablement émaillé. Engenaes, situé vers le nord de ce golfe, était encore habité il y a quelques années. On n'y voit à présent qu'une cabane qui est occupée par un homme et sa femme, le premier échappé des prisons de la partie méridionale de l'Islande, où il était détenu pour vol. Ces côtes sont un asile sûr et commode pour de pareils gens, contre lesquels le peu de paysans qui y demeurent encore, sont obligés d'être continuellement en garde.

Drangar et ses alentours.

§ 630. On voit d'Angenaes en plein le beau rocher de Drangar, dont le glacier a pris son nom. Ce promontoire est composé de sept pointes, dont celles de devant sont peu élevées, et s'étendent dans la mer de l'est à l'ouest. Les quatre qui sont à l'est, ont au contraire beaucoup d'élévation et sont très-aigues. La montagne en elle-même à trois jusqu'à quatre cents toises d'élévation; le Drangar, en ce qui le concerne, n'est à beaucoup près pas si haut. Il y a un chemin entre ces cimes de montagne, mais il est très-périlleux. Les habitans de la métairie de Drangue s'y hasardent néanmoins, lorsqu'ils veulent aller à l'église à Aarnaes.

Le Drangue-Viig, situé entre Engenaes et le Drangar, présente une contrée agréable et très-herbeuse, qui était habitée jadis. On voit ici par-tout beaucoup de bois de flottage. Il existe près du rivage, vers le sud de Drangue, quelques petites îles où

il y a quelques oiseaux de mer; on y récolte une petite quantité d'œufs.

Aucun chemin ne mène ni ne traverse ces rochers. Nous essayâmes de les gravir comme nous pourrions, d'après l'assurance que nous donna notre guide que d'autres y étaient parvenus avec des chevaux. Cette entreprise ne fut pas moins pénible que périlleuse; nous étions obligés de monter à quatre pattes et de tirer nos chevaux après nous, quoiqu'ils fussent habitués à marcher sur les rochers; il fallait à chaque instant les aider et les garantir des faux pas qu'ils faisaient de temps à autre dans les endroits où il y avait des crevasses. Souvent il fallait franchir des espèces de gradins de quatre pieds et plus de hauteur. Lorsque les chevaux s'avisaient de les atteindre, leur fardeau tombait, et tout ce qu'il y avait de fragile, se brisait. Nous arrivâmes enfin au sommet à l'entrée de la nuit. Cette cime était unie, et présentait comme un plancher carrelé d'ardoises taillées en pentagônes et heptagônes, où on distinguait par fois très-parfaitement les pierres. On peut se faire du

reste une idée de sa composition et de sa nature, en se rappelant ce que nous avons dit ailleurs (§ 566) des rochers en forme de basalte.

La descente était tout aussi périlleuse que la montée; elle est très-rapide, et ce qui la rendait encore plus pénible et plus dangereuse, c'est qu'il nous fallait l'entreprendre dans l'obscurité, et que nous étions exposés à chaque instant à des coups de vent très-violens; plusieurs fois nous fûmes obligés de porter nous-mêmes la charge de nos chevaux, pour qu'ils pussent continuer leur marche; et il fallut en outre faire un grand nombre de détours, avant que de parvenir à la métairie qui est à cinq milles, et la seule habitation qu'il y ait sur cette côte.

§ 631. Nous n'eûmes guères plus de satisfaction et de repos dans notre gîte que dans la traversée désagréable que nous venions de faire. Il pleuvait à verse, et le vent était très-fort. Il en venait principalement des coups terribles, vers cette partie de la montagne où était la métairie, et où nous

avions dressé notre tente. Nous entendions pendant la nuit des éboulemens occasionnés par ces mêmes coups de vents, qui détachaient des pierres des rochers. Pendant que les habitans de cette métairie nous racontaient, qu'il se détachait quelquefois dans des temps pareils, des masses de pierres considérables, dont la chûte se faisait avec beaucoup de fracas, nous entendîmes un bruit énorme du rocher, ressemblant à des coups de canons, répétés et tirés de très-près. En portant notre vue vers ce rocher, nous vîmes s'élever un tourbillon de fumée, ou pour mieux dire, de poussière, qui provenait d'une nouvelle excavation dans la montagne. Chacun se mit à courir pour se sauver en pleine campagne. Nos gens, que la crainte et la terreur n'avaient point abandonnés de la journée, dirent qu'ils avaient vu rouler un rocher du haut de la montagne. Nous ne pûmes d'abord rien distinguer, à cause du nuage épais de poussière dont l'air était obscurci; mais nous remarquâmes bien que le bruit de cette chûte et conséquemment la brisure, s'était faite

en face de nous. Il n'y avait point là à prendre la fuite, ne sachant pas de quel côté on pouvait aller sans danger. Nous découvrîmes enfin la place d'où le rocher s'était détaché de la montagne. Le peu de bestiaux qu'il y avait, et principalement nos chevaux, couraient de côté et d'autre dans la campagne, comme s'ils eussent eu le mors aux dents. Heureusement que cette énorme masse de pierre, lancée hors de la montagne, s'éleva perpendiculairement et retombant à plomb sur un rocher, un peu au-dessus de notre tente, s'y brisa en mille morceaux.

Genre de Vie des Habitans.

§ 632. Nous allons entrer dans quelques détails sur le genre de vie des habitans qui occupent le nord et le sud de cette côte, ainsi que sur le sol de cette contrée. Ils trouvent leur subsistance dans la pêche, la chasse du chien de mer, et dans le commerce qu'ils font avec le bois de flottage. Ils ne s'occupent guères de l'économie rurale; d'un autre côté, ils sont obligés de

garder soigneusement leurs bestiaux, pour les mettre à l'abri des voleurs et des vagabonds, qui errent çà et là sur ces côtes, pour se soustraire au châtiment dû à leurs crimes, ou attendre que quelque bâtiment cingle vers ces parages, pour pouvoir s'y embarquer. Leur vie n'est pas plus en sûreté que leurs bestiaux, puisqu'il y en a de temps à autre qui sont assassinés par ces brigands. On ne peut se faire une idée de leur pauvreté; leur avoir se réduit à quelques vaches qui fournissent à leur nourriture, lorsque la pêche ne réussit pas. Nous leur demandâmes pourquoi ils n'élevaient pas une plus grande quantité de bestiaux, puisque la contrée produisait d'excellentes herbes, et en abondance. Ils nous répondirent qu'ils ne pouvaient point parvenir à sécher les foins, à cause de l'humidité presque constante du temps. Nous regardâmes ce qu'ils nous dirent comme une très mauvaise défaite, car lorsqu'on parvient à faire sécher une certaine quantité de foin, il est tout aussi facile d'en faire sécher davantage, pourvu qu'on y porte les soins nécessaires.

Les paysans d'Isefiord, et une partie de ceux de la jurisdiction de Bardestrand, viennent ici pour y acheter des bois de construction, des bâts et autres ustensiles ; de même que des vases en bois, de toutes grandeurs, des écuelles et des assiettes et autres choses semblables, que les habitans de cette côte travaillent très-proprement. Ils leur donnent en échange du beurre, du cuir, des étoffes en laine, les instrumens en fer dont ils ont besoin et un peu de farine de seigle, qui est un objet bien rare sur ces côtes septentrionales. L'acheteur se charge de faire lui-même le triage du bois, de le tailler et mesurer sur la place. Lorsqu'on fait des commandes, on paye le double. Les grosses futailles qu'ils fabriquent, contiennent trois à quatre tonnes, la tonne faisant cent soixante pots. Les particuliers aisés, qui ont le moyen de les faire transporter sur des voitures, à travers les montagnes, en font faire qui tiennent huit jusqu'à douze tonnes. Les plus petites servent à mettre leur lait caillé, du lait aigri, ou pour leurs salaisons. Les plus fortes s'enterrent

s'enterrent au contraire dans des fosses qu'ils font dans leurs magasins de réserve ; elles sont munies d'un bon couvercle, et le petit lait fermenté qu'ils y mettent y est beaucoup plus à l'abri du froid. D'ailleurs les grandes comme les petites, les seaux à puiser de l'eau et autres vases quelconques, sont généralement très-proprement faits et de manière à durer long-temps ; ce qui fait qu'on en transporte au loin dans le pays, pour les vendre. Les objets de ce genre qui se fabriquent à Steengrimsfiord et à Traekyllisviig, sont les plus renommés. Les grosses futailles coutent quatre jusqu'à six rixdales, et au-dessus, d'après leur proportion. Ces habitans sont en général d'excellens menuisiers et tonneliers, mais en revanche de bien mauvais charpentiers, principalement dans la construction de leurs maisons, car on n'en voit nulle part d'aussi mal bâties que le long des côtes, vers le nord de la baie de Traekyllis et de l'Indhorne. Voici comment ils s'y prennent : lorsqu'une maison tombé en ruines, ils l'abbattent et la reconstruisent dans la même journée. Ils

posent les plus grosses poutres, qu'ils peuvent se procurer, les unes sur les autres, et forment contre elles un petit talus avec la terre qui se trouve au dehors, pour affermir par ce moyen ces espèces de murs, ou pour mieux dire ces cloisons ; ils les chargent ensuite avec des poutres de traverse, et après en avoir dressé d'autres pour servir de soutiens, ils couvrent le haut avec des lattes étroites, ayant soin qu'elles joignent bien ; ensuite ils les revêtent de gazons, ou d'un lit d'herbes marines, et posent pardessus, des pierres plates ou espèces de dales, pour empêcher que le vent n'enlève la toîture. Voici donc en quoi consiste leur bâtisse. Il est étonnant combien peu l'on ménage ici le bois de construction : on en employe énormément sans aucun avantage et on ne pense pas à l'avenir. En un mot il arrive ici avec le bois de flottage, comme dans les autres pays, avec les forêts. Dès qu'un bel arbre est jetté au rivage, le paysan côtier sous les mains duquel il tombe, le coupe en deux. S'il est sain, il en scie le gros bout, après cela il le partage

successivement en bloc, dont il fabrique les différens ustensiles dont nous avons parlé; il abandonne le reste, à moins qu'il ne se trouve sur-le-champ un acquéreur. Lorsqu'il se rencontre un madrier ou une poutre qui soit sèche et bonne, ils l'employent à leur chauffage, et cela d'une façon assez singulière : ils en mettent un bout dans le foyer, où ils font leur cuisine, tandis que l'autre extrémité est encore dans la cour, en passant à travers l'entrée de la pièce. De cette manière la poutre se consume peu à peu, et ils n'ont besoin ni de sciage ni de fendage.

Ils employent pour leurs étables à vaches le plus beau sapin rouge (1). Ils brûlent les plus grosses pièces de bois qui leur viennent des débris des navires, afin d'en tirer la vieille ferraille, dès qu'ils voyent qu'elles sont trop fortes pour les manier comme ils le voudraient. Il serait très-facile d'établir ici des salines, si on voulait y employer le bois de construction qui pourrit sous terre où il

(1) En Isl. *Roedegran.*

est enfoncé. Nous avons déjà dit (§ 575) que les habitans fabriquent un peu de sel avec des eaux de mer qu'ils font bouillir. S'ils prenaient ces mêmes eaux lorsqu'elles sont gelées, je pense qu'ils pourraient s'épargner beaucoup de travail, et consumer moins de bois.

Rivière de Moedel.

§ 633. De Drang nous traversâmes la Moedelsaa, dont l'embouchure est pleine de toutes sortes de bois de flottage et de débris de navires : nous passâmes ensuite près du golfe de Biarnar. Il était habité jadis, mais à présent la campagne est dans le plus mauvais état par le ravage des eaux qui sont de couleur de lait, et qui s'écoulent du glacier de Drang qui n'en est pas très-éloigné. Cette contrée a aussi beaucoup souffert des éboulemens de rocher. Nous vîmes de l'angélique sur les bords de cette rivière et dans les îles qu'elle forme. Nous passâmes ensuite l'Harald-Skridur, montagne de peu d'étendue, d'où on atteint la baie de Skioldbioern, où

nous vîmes un amas considérable de bois de flottage de la meilleure qualité: il y avait des madriers de soixante-douze pieds et au-de là, de longueur. Vers le nord de cette baie est le promontoire de Geirholm, qui sépare la jurisdiction de Strand de celle d'Isefiord : il est très-haut et très-large. La côte s'étend encore très-loin, conservant le même nom, et se porte en longeant ce promontoire, en ligne directe vers le nord jusqu'au cap de Horn. Nous nous portâmes de Geirholm à Sigleviig, qui était habitée autrefois comme le canton dont nous venons de parler. Nous y trouvâmes encore une plus grande quantité de bois de flottage que par-tout ailleurs. La route pour se rendre à Reykefiord, passe d'un côté de la montagne à la proximité de la mer : elle est étroite et très-pénible pour les chevaux. Elle est outre cela, presque toujours enveloppée de fumée et de vapeurs qu'exhalent son sol brûlant et les bains chauds qui s'y rencontrent; c'est de-là qu'elle a pris son nom. On voit ici, parmi les sources, un therme dont les eaux ne sont pas bouillantes, mais d'une chaleur tempérée. Cette contrée

est charmante et très-herbeuse. Jadis la baie était peuplée de quelques métairies isolées les unes des autres : deux étaient encore habitées dans le dernier siècle, et il n'y a que dix ans qu'une troisième, appelée Kirkeboé, a été entièrement abandonnée. Il y avait ici une église servant de paroisse aux habitans qui demeuraient au tour de cette baie, ainsi qu'à ceux qui habitaient les deux rives opposées de la côte. Nous n'avons vu nulle part en Islande de l'herbe aussi haute qu'ici. Il nous a paru surprenant que cette contrée ne soit pas habitée, vu qu'il y a à peu de distance des métairies qui le sont. Il serait cependant bien à desirer que le Reykefiord fut repeuplé, qu'on reconstruisit l'église, et qu'on y plaçât un bon prêtre, car la principale cause de la dépopulation des côtes vient sans doute de ce que de braves et honnêtes gens qui ont encore un fond de religion, sont obligés de vivre éloignés de ceux qui professent les mêmes principes, et que lorsqu'ils veulent un prêtre pour baptiser leurs enfans, ou pour les consoler dans leurs maladies, ils ne peuvent se le procurer,

puisqu'ils sont à neuf milles de l'église de Grunevig, et à dix de celle d'Arnaes. Le chemin est d'ailleurs très-mauvais, principalement en hiver, puisqu'on ne peut traverser plusieurs hautes montagnes raboteuses et escarpées qu'avec danger d'y périr. Un torrent assez considérable se précipite du glacier de Drang dans le golfe. Il s'y étend de toutes parts par une infinité de rameaux, et descend de l'autre côté vers son angle occidental. Il y a tout au plus un mille d'intervalle entre le rivage et le tapis de glace, ce qui forme un tableau unique pour quelqu'un qui viendrait se fixer ici et construire son habitation en cet endroit. Nous nous transportâmes du golfe que je viens de nommer vers celui de Tharelaater, en traversant la lande d'Isefiord. Cette contrée est tout à fait aride, et on n'y voit pas la moindre herbe. Elle a été abimée sans doute par ces eaux blanches qui découlent du glacier, car sa superficie est entièrement chargée de la vase blanche qu'elles déposent. Les glaçons se portent en ligne directe jusqu'à la plaine,

de manière qu'il ne faut guères compter qu'un demi-mille depuis leur extrémité jusqu'au rivage. L'angélique croît au milieu de cette eau limoneuse, ce qui prouve que cette plante résiste à l'eau et aux froids les plus rigoureux. C'est aussi la seule que l'on voye ; elle y a poussé de si fortes racines, qu'elle ne craint ni les inondations mêlées de glaces, ni limon; ni pierres. On voit pareillement dans ce golfe une grande quantité de bois de flottage. Nous traversâmes de-là la lande de Svartskard, qui est la plus mauvaise route que nous ayons encore rencontrée; elle passe sur les montagnes qui sont chargées de pierres tranchantes, ainsi que de rochers à pointe, amoncelés les uns sur les autres, et entrecoupés de profonds marais couverts de mousse. Nous arrivâmes à Furefiord, qui signifie golfe des sapins. Ce nom lui vient de la quantité d'arbres de cette espèce, que la mer jète sur les rives avec d'autres bois de flottage et des débris de navires. Son fond n'est que du sable dans lequel se trouve enterrée une grande partie de ces bois, ce

qu'on découvre facilement lorsqu'on est à l'embouchure du torrent qui se précipite du glacier dans le golfe qui n'en est qu'à deux milles. Ce torrent ou rivière donne quelques saumons de montagnes et des truites. Il y avait autrefois près du Furefiord beaucoup de métairies qui étaient habitées : on y voit encore des restes de fondemens et des ruines de maisons. Il y a de ces habitations qui sont abandonnées depuis très-long-temps, il n'en reste actuellement qu'une douzaine. La contrée est superbe, par-tout très-unie et herbeuse. On y a en même temps la pêche, même dans le golfe ; et lorsqu'elle manque dans ces parages, il serait facile aux habitans de s'en dédommager en se portant de l'autre côté de la montagne dans le Joekkelfiord ; mais il leur faudrait des chevaux. Le glacier ôte d'ailleurs beaucoup de la beauté de cette contrée, parce qu'il présente un tableau effrayant, tant par sa noirceur et son aspect sombre, que par ses énormes crevasses et brisures qui sont d'un vert obscur, et que l'on apperçoit de toutes parts.

Ofaerur, ou extrémité de la côte du Cap Nord.

§ 634. L'extrémité de la côte, d'ici au Cap Nord, commence subitement au nord de Fure-Fiord ; on l'appèle Ofaerur, qui signifie un chemin non frayé, qu'on ne peut pratiquer à cheval, ce qui fit que nous choisîmes une autre route à travers les montagnes. L'Ofaerur a environ trois milles de longueur en ligne directe, et lorsqu'on s'y rend par terre, en côtoyant les petites baies, on peut compter qu'il y a le double de chemin. Ces baies, en prenant du sud, sont : le Bolungaviig et, le Bardewiig, qui sont habitées, et où il y a de très-beaux chantiers. Il y a au nord un canton d'environ un demi mille en longueur : elle se nomme Bard, et est formée de rochers escarpés qui forment des écueils. Les trois autres baies sont Snuduviig, Laatraviig et Hrolloegsviig : ces dernières sont peuplées et le plus à la proximité du *Horn*, ou Cap Nord. Elles ont aussi un nom qui leur est

commun, puisqu'on les appèle quelquefois Almaennigar, qui signifie places communales. Les habitans du pays pourraient se les rendre toutes très-profitables, sur-tout en venant y chercher des bois de flottage, dont il y a eu ici des amas, depuis un temps immémorial. Ils pourraient aussi profiter des baleines que la mer jète vers le rivage, et de la pêche qui serait d'un grand rapport pour eux, par l'abondance du poisson. Il est surprenant qu'on ait négligé ces deux objets dans les temps modernes. On sait que du moment que le pays fut habité, la pêche devint très-en vogue près du Cap Horn et sur les côtes qui l'environnent, mais elle déchût peu à peu dans le treizième et quatorzième siècles, ou bien elle fut négligée, parce qu'on trouva des endroits plus commodes et plus près de l'intérieur du pays. Le bois de flottage, la pêche et les baleines que la mer jète sur le rivage, firent néanmoins que la côte demeura toujours habitée, et qu'il venait des Islandais de toutes parts pour acheter du poisson sec, du Fléton, du requin et de la baleine, parce que

les gens de la campagne les regardaient alors comme des mets délicats, et qu'à leur défaut, ils étaient obligés de se contenter de viande, de lait frais, de fromage et de lait caillé, excepté en carême, où il leur fallait absolument du poisson.

Pêche, dans les temps les plus reculés.

§ 635. Voici quel était leur manière de pêcher dans les temps les plus reculés. Les habitans de l'intérieur du pays s'occupaient de l'économie rurale et de l'éducation des bestiaux, et se nourrissaient, comme nous l'avons dit ci-dessus, de viande, de fromage et de laitage. Il n'y avait que les jeunes gens non mariés, sains, robustes et de bonnes maisons, qui fréquentaient quelquefois les côtes; c'est du moins ce qu'assurent plusieurs de leurs Sagas ou annales Islandaises. Les parens étaient charmés que leurs enfans s'occupassent de cet exercice, qui était d'un bon produit pour leur ménage, et qui en même temps donnent à ces jeunes gens, de la vigueur, de la force.

en les habituant à un travail rude, ainsi qu'aux froids les plus excessifs, aux ouragans, aux tempêtes et à tous les désagrémens et les dangers de la navigation. Il fallait qu'ils eussent passé par cette école, avant que de quitter le pays, pour aller servir sur des bâtimens de commerce, sur des corsaires, ou dans le militaire. Il ne faut pas croire cependant que ce genre de vie ait pris naissance en Islande; on sait que ces insulaires l'avaient adopté des Norwégiens leurs ancêtres, qui s'exerçaient dans leur jeunesse à une vie dure et active. Aussi a-t-on vu des héros parmi eux, si nous voulons en croire la plûpart de leurs annâles.

La Pêche devenue abusive et préjudiciable à l'Économie rurale.

§ 636. Les gens de la campagne s'en tenaient autrefois à leur état; ils jouissaient par ce moyen d'une excellente santé, et d'un tempéramment robuste, et ils étaient plus à leur aise et plus riches que ceux d'aujourd'hui. Le pays était en même temps trois

fois plus peuplé, et les troupeaux se trouvaient proportionnés au nombre des habitans (§ 515). Leur manière d'exister s'altéra beaucoup dans les quatorzième et quinzième siècles, et changea entièrement dans la suite. Il nous serait facile d'alléguer plusieurs causes qui peuvent avoir donné lieu à cette décadence. La peste qui régna en 1401, et d'autres maladies épidémiques qui ravagèrent le pays jusqu'en 1500, peuvent y avoir beaucoup contribué d'abord, par le grand nombre d'habitans qui en furent victimes. Ceux qui échappèrent à ce terrible fléau, ne se trouvaient plus en nombre suffisant pour les travaux de la campagne. On cessa de la cultiver, les enclos tombèrent en ruines, les champs et les prairies ne formèrent presque plus que des landes arides, faute de bras et de soins. Il périt beaucoup de bestiaux, parce qu'ils ne furent plus soignés; on en tua une autre partie, de manière qu'il n'en resta presque plus. Ces habitans oublièrent enfin l'existence commode qu'ils avaient avant cette époque. On peut observer en outre, comme une des causes de cette

décadence, que les autres nations européennes ayant trouvé un moyen de s'enrichir par une nouvelle voie, c'est-à-dire par la pêche, dans les mers du nord, où ils se rendaient avec des navires, ils se mirent à fréquenter principalement les parages de l'Islande, n'ignorant point que c'était de-là que l'on apportait chez elles le poisson séché. Ce commerce du produit de la pêche, commença dans le quinzième siècle, puisque nous voyons par les annales d'Islande, que les habitans de ces parages furent tout surpris d'y voir dans l'année 1412, une trentaine de bâtimens pêcheurs, ce qui n'est rien en comparaison de ceux qui y viennent actuellement. Ceci prouva néanmoins à l'Islandais, que le poisson est un objet de commerce très-recherché; il commença à en manger, et se persuada bientôt que c'était le moyen le plus facile de se procurer des provisions d'hiver. Avant ce temps, les jeunes gens ne se donnaient point la peine d'aller au loin pour pêcher en pleine mer, on se contentait de le faire sur les côtes et à la proximité des habitations. Il n'y avait aussi dans les commencemens

que ces côtiers qui s'en occupassent, ils étaient les seuls qui en retirassent des avantages, parce qu'ils vendaient le poisson qu'ils faisaient sécher, aux habitans de l'intérieur du pays. Mais bientôt les paysans de toutes les parties de l'île s'y rendirent annuellement avec leurs gens. Il n'y avait que les femmes, les vieillards et les enfans qui restassent dans les habitations; ceux-ci n'étaient guères en état de suffir à tous les travaux de la campagne. Le peu d'argent qu'ils recevaient des étrangers, était bientôt dissipé. On ne tarda pas à voir les effets pernicieux de ce changement de vie; ils se manifestèrent de jour en jour par des maladies épidémiques qui détruisirent non-seulement la population, mais l'ancienne fertilité des femmes. Les étrangers achevèrent de leur rendre un bien mauvais service par l'introduction de l'eau-de-vie et du tabac qui donnèrent naissance à bien des vices et des malheurs; de-là vinrent des disputes et des procès, tantôt parmi les habitans mêmes, d'autrefois entre les habitans et les navigateurs étrangers. C'est alors aussi qu'on vit

s'évanouir

s'évanouir chez eux la bonne foi et naître la pauvreté, et cet air sombre qui les caractérise aujourd'hui.

Barques pour le transport des Bois de construction.

§ 637. Nous revenons au Cap Nord, pour montrer combien ses habitans ont perdu de vue leur bien-être, en abandonnant leur ancien état, les établissemens et les travaux dont leurs ancêtres tiraient tant d'avantages; et tout cela au détriment général du pays. Ces côtiers faisaient autrefois des courses pour le commerce, et particulièrement pour procurer des bois de charpente. Celles-ci se faisaient la plûpart avec des barques non pontonnées qu'ils appelaient *Burdinger*. C'étaient de gros canots à six ou huit rameurs, dont le fond était uni et les deux extrémités élevées, et auxquels on donnait la solidité nécessaire pour de pareilles courses. Le nombre des rameurs était tantôt de huit, quelquefois de dix jusqu'à douze. Ils se portaient principalement des jurisdictions de

Strand, d'Hunnevand et de Bardestrand, à trente jusqu'à quarante milles vers la côte de Horn, situé au Cap Nord, et autres chantiers où le propriétaire de cette espèce de prame avait arrêté une cargaison. La plûpart de ces mariniers étaient expérimentés à tailler, raboter et scier les bois. Ils passaient communément une huitaine de jours à préparer les planches et les grosses pièces de construction qu'on chargeait en partie dans cette prame, et on mettait l'autre à flot, attachée à un cable pour l'emmener en train. Après que cette besogne était faite, ils travaillaient à élever leur barque, de manière que le corps de première construction étant chargé, allait totalement dans l'eau, et ils calfeutraient bien la nouvelle avec de la mousse; ils y mettaient ensuite un fort cordage en forme de cerceau pour lui donner plus de soutien. Il n'y restait de libre que la proue et la poupe pour la manœuvre. Leur radeau, ou train, était construit de manière à pouvoir y adapter un mât et des voiles; mais il était toujours assujéti à suivre la marche de la prame. C'est ainsi qu'ils

retournaient chez eux avec leur cargaison ; mais c'était toujours des vents que dépendait le plus ou moins de temps qu'ils mettaient à arriver. Là, ils partageaient les bois entr'eux. Il y a quatre vingts ans à peu près qu'on voyait encore quelques-unes de ces prames, et il existait quelques vieillards dans la partie occidentale qui avaient fait différens trajets avec elles. On n'a pas de connaissance qu'il en soit péri en mer, à moins que leur construction n'eut pas eu la solidité requise. Elles étaient d'ailleurs peu propres à être conduites à la rame, dont on ne faisait par conséquent usage que dans des temps trop calmes. On y adaptait deux ou trois grandes voiles, afin qu'elles ne fussent pas entraînées trop avant par le courant, car nous avons déjà dit qu'elles prenaient l'eau à une grande profondeur, et le train qui y tenait par un cable, leur donnait une charge de plus.

Leur mode actuel pour le transport de ces Bois.

§ 638. Les Islandais appèlent *Stokafarm*

le mode actuel de transporter les bois des côtes dont nous avons parlé ; mais ils n'ont pas les mêmes avantages, et le trajet est plus dangereux. Les habitans de la jurisdiction d'Isefiord, et ceux de la partie septentrionale de Bardestrand font ces voyages dans de gros canots montés par huit à dix hommes. Arrivés sur ces côtes, ils choisissent ce qu'ils rencontrent de meilleur en bois de construction, en emplissent leur canot, et ce qui ne peut pas y entrer, ils en font un petit train qu'ils mènent après eux. Lorsqu'il ne leur arrive pas d'accidens, et que le trajet se fait promptement, leurs frais se trouvent payés; autrement ils ne retirent pas leurs dépenses. Ils font quelquefois naufrage, ou se voyent obligés de jeter une partie de leur bois dans l'eau, pour alléger leurs canots; de couper les cables du train, et de l'abandonner. Ces barques étant trop petites et trop faibles, ne peuvent supporter une forte cargaison, ni soutenir des voiles, lorsque les vents sont violens. Nous en avons assez dit pour faire voir que depuis que les Islandais ont abandonné les prames dont se servaient leurs

ancêtres, ils manquent de bois de construction pour leurs maisons et leurs barques, et qu'ils sont obligés de se servir de faibles et chétifs canots. Les navigateurs étrangers leur apportent à la vérité, tous les ans, quelques bois de construction, mais il s'en faut qu'ils soient aussi bons que ceux de la côte de Horn, et qu'ils puissent s'en procurer aussi abondamment. Il leur est en même temps presqu'impossible qu'ils puissent fournir de bon bois de construction aux particuliers peu aisés, au prix modique que ceux-ci peuvent y mettre.

Détails sur ces Bois de flottage.

§ 639. On rencontre de ces bois de flottage dans bien des endroits de l'Islande, mais pas aussi abondamment que vers le nord. Il y a aussi des années qu'il en arrive davantage que dans d'autres, et c'est toujours en hiver qu'il en vient le plus. Il en arriva tant en 1761 et 1762, qu'on ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu en aussi grande quantité. Ces bois de flottage manquent

rarement de s'amonceler dans le golfe occidental, principalement après un vent assez continue d'ouest et de nord-ouest, succédé par un fort vent du sud. Il y a tant d'espèces différentes dans ces bois, qu'il est impossible que nous donnions une description précise de chacune d'elles ; nous allons en citer cependant quelques-unes, ne serait-ce que pour faire connaître les noms que les Islandais leur donnent.

Ils ont d'abord leur *Grene*, ou le pin, qu'ils appèlent aussi *Bord-Greene*, parce qu'ils en tirent des planches. Ils ne font d'ailleurs aucune différence entre le pin et le sapin, et les confondent l'un avec l'autre, comme il arrive daus d'autre pays de l'Europe.

Ils ont en second lieu leur *Greene-Fur*, qui est le vrai sapin, nommé *Fura* dans leur code de lois; il y en a beaucoup.

En troisième lieu, vient leur *Rauda-Green*, ou sapin rouge, qui est un superbe bois, rouge de couleur, très-solide et d'un beau grain. C'est sans doute une variété du sapin ordinaire. En certains pays, les ébénistes

l'employent pour des meubles en marquéterie. On rencontre encore dans d'anciennes maisons d'Islande, des bois de lit et autres objets de menuiserie, qui sont fabriqués avec ce bois; mais il paraît qu'il y a au moins un siècle qu'ils ont été faits.

Une autre espèce qu'ils appèlent *Lindfura*, est un très-beau bois tendre, coriace et léger, qui ressemble beaucoup au tilleul (1).

Ils ont aussi le bouleau de la plus grande espèce, auquel ils donnent le nom allemand, *Birke*.

Vient ensuite leur *Selia*, qui est un bois blanc et grossier, mais qui a des souches très-fortes : il est tendre et spongieux, ce qui fait qu'il se pourrit très-vîte, et qu'il est difficile à travailler. Le nom qu'on lui donnait autrefois dans le pays, prouve que ce ne peut être qu'un saule (2), que les

---

(1) Nous pensons que ce ne peut être que le *Salix Caprea* (*Fl. succ.* 811).

(2) Il est constant que les anciens peuples du nord en formaient leur armure.

Norwégiens appèlent *Sélyé*, et les Suédois *Saelg*.

Leur Stafa-Eyk, est un très-bon bois, très-rare. Il est d'un rouge foncé, très-compacte et très-dur ; nous sommes portés à croire que c'est le bois de brésil.

Le *Litunar-Boerkur*, qui signifie écorce à teinture, est également d'un rouge foncé, et ressemble beaucoup au bois des Indes. On employe son écorce qui tient souvent encore à son tronc, pour teindre la laine, mais elle n'acquiert pas un rouge bien foncé.

Ils ont ensuite le *Koerkur* ou *Kork*, qui est à n'en pas douter, le liège ; il n'y est pas très-abondant, mais il s'en rencontre toujours quelques morceaux.

Voici enfin les dixième et onzième espèces dont nous ferons mention, qui sont le *Thyner* et le *Girde* ou *Girdis-Vidur*. On les regarde ici comme des bois particuliers, mais ce ne sont tous deux que des sapins ou des variétés de cet arbre. Ils appèlent thyner, l'écorce extérieure qui est très-dure, et qu'ils employent à toutes sortes de jolis ouvrages ;

et le girde est une variété de ce même bois que l'on fend et courbe avec facilité : on l'employe en conséquence pour faire des cerceaux de toutes grandeurs. Ce sont ceux qui demeurent à proximité des chantiers, qui s'occupent de ce travail, et qui en font commerce. Un *Vaelt* ou quatre vingts livres pesant, coûtent huit marcs de Danemarck ; c'est le seul bois que l'on vende au poids en Islande.

On ignore encore d'où vient tout ce bois de flottage. Il serait insensé de croire à l'opinion populaire, qu'il croît sur certains bancs de sable. On sait d'ailleurs qu'il y a dans la Tartarie septentrionale d'assez vastes étendues de pays ; où le long de gros fleuves les eaux détachent de fortes portions de terre qui sont garnies de forêts. Ces fleuves s'épanchant dans la mer, il n'est pas étonnant que ces arbres viennent par flottage jusqu'en Islande : la plûpart ont encore toutes leurs racines.

On croit aussi, assez généralement, que ces bois de flottage viennent de l'Amérique. *Dampierre* dit que l'on a vu le long des

côtes de la Panama, des forêts flottantes qui s'étendaient très-loin dans la mer, et que le terrain qui les portait, était mêlé de pierre-ponce. Il est probable que ces fragmens de terrain avait été entraînés dans la mer par une fusion de roches qu'avait occasionnée le volcan qui existe à Guatimala. Plusieurs voyageurs nous assurent qu'on voit de pareils bois de flottage près de Vera-Crux et dans la mer d'Amérique, et ils pensent qu'ils viennent de la Floride. *Catesby* nous dit aussi, en parlant de la Virginie et de la Caroline (1), que les gros fleuves de ces contrées déracinent et enlèvent tant d'arbres, que leurs lits s'en obstruent assez souvent, et que leurs eaux ne peuvent prendre un cours qu'au moyen des inondations; cependant ces fleuves se débarrassent peu à peu de ces bois qui sont entraînés dans la mer.

Ce que nous venons de citer, prouve que ces bois viennent de la terre ferme; que le

(1) *Catesby* (*Account of Carol.*)

courant qui se porte de-là au nord vers la baie du Groenland, peut les y entraîner facilement, qu'ils demeurent quelquefois assez long-temps dans les glaces, s'y éliment, s'y brisent et arrivent en pièces sur les côtes d'Islande, comme s'ils eussent été brûlés aux deux extrémités.

§ 640. Nous eûmes d'ici un assez bon chemin, par la lande de Skorar. On prend un sentier étroit, bordé de rochers des deux côtés; on apperçoit de la plus haute cime de ces rochers, le cap de Horn, ou comme nous l'appelons, Cap Nord. Nous le découvrîmes aussi de dessus le Geirholm; de loin on dirait voir des deux côtés, l'extrémité élevée et pointue d'une maison. On prétend qu'il a cent toises d'élevation et de largeur; d'ailleurs il surpasse toutes les montagnes du voisinage, en hauteur, et il a une coupe perpendiculaire, depuis sa plus haute cime jusqu'à sa bâse où les vagues viennent se briser.

Il croît dans la lande de Skorar, beaucoup de ce *Lichen*, ou mousse d'Islande,

dont nous avons parlé dans différens passages, ainsi que sur les rochers, vers le nord de Drangjoekkel ; cette plante est néanmoins plus abondante sur le Cap Nord, où il vient des gens pour la récolter ; ils s'y portent même de Traekillisviig, qui est très-éloigné. Le rivage au dessous de Horn, est sec lorsque la marée est basse; mais il est couvert de grosses masses de rochers, qui se sont éboulés de la montagne, et il est impossible de les escalader, à ce que l'on assure. Un bâtiment destiné pour l'Islande, fit naufrage ici, en 1727; quelques personnes de l'équipage parvinrent à franchir la montagne, mais ils périrent de famine et de froid, à l'exception d'un matelot, à ce qu'on dit, qui parvint à l'autre côté de la montagne, et qui ayant pénétré à travers les rochers, atteignit une métairie dans le *Furefiord*, où il passa l'hiver.

Le Cap Nord est peuplé d'une infinité d'oiseaux de mer, principalement du *Biargfuglen* et des *Lunde*, dont l'un est une espèce de choucas ou de corbeau, et l'autre la pie de mer à gros bec.

On rencontre encore, tout à la proximité de la montagne, une petite habitation de paysans, qui porte le nom du Cap Nord; c'est la dernière qui existe dans la partie septentrionale. Les bonnes gens qui y demeurent vivent en été, de la chasse des oiseaux et des œufs qu'ils récoltent, après les avoir déterré sous les rochers les plus bas; encore faut-il qu'ils grimpent à une hauteur assez considérable, pour arriver jusqu'aux nids, ne pouvant se servir ni d'échelles ni de cordes, faute d'être en etat de se les procurer, et étant d'un autre côté, trop peu de monde, pour s'entraider les uns les autres. Il se nourrissent aussi du produit de la pêche qui serait dans ces parages très-avantageuse pour eux, s'ils avaient de plus fortes barques et assez de monde pour la manœuvre.

En longeant le Cap Nord, on voit que la côte s'étend à quatre milles du nord à l'ouest, et qu'elle se courbe ensuite au sud, près du promontoire de Stroemfiord, à la proximité d'Adalviig, qui est le dernier presbytère de la partie septentrionale de l'Islande.

On trouve aussi sur cette côte de très-bons

chantiers, ainsi que vers la partie orientale du Cap Nord. Il y avait autrefois ici beaucoup de métairies; mais il n'en reste que très-peu : encore se trouvent-elles désertes en partie, ou au moins ne sont-elles pas toujours habitées. Les plus connues qui s'étendent du Cap Nord à l'ouest, vers Stroemnaes, sont 1°. Hoevn, où il y avait autrefois un port, et qui est le plus à la proximité de Horn. La seconde est Hladeviig, située à l'ouest de la première; viennent ensuite celles de Sandviig et de Flioeten; cette dernière est la plus près de Stromnaes, et se trouve presque toujours habitée, parce qu'elle est située dans une contrée herbeuse, garnie de lacs d'eau vive, où il y a beaucoup de truites. Cet endroit est outre cela très-commode pour la pêche, et abonde en bois de flottage.

§ 641. On passe de la lande de Skorar au Joekkelfiord, qui est une vaste baie qui n'a qu'une seule embouchure, mais cinq autres petites baies dans son enceinte, qui sont Hésifiord, Veideleysefiord, Lonafiord,

Hrappsfiord et Leirefiord. Il n'y a que deux cantons dans son voisinage qui soient habités : l'un est Sletten, situé au nord, près de son embouchure; l'autre se nomme Hoefdestrand, et est situé au sud. Une rivière, ou pour mieux dire, un torrent se précipite des rochers dans Leirefiord, mais on ne peut la traverser qu'au printemps, parce qu'elle est alors à sec. Il y aurait de la témérité à s'y risquer dans d'autres saisons, et on s'exposerait à périr homme et cheval, parce qu'il y a quantité de trous remplis de vase et de glaise qui se détachent journellement du glacier, et qui changent et varient à chaque moment le lit de cette rivière. Nous partîmes le 5 septembre du presbytère de Grunaviig, dans une barque, pour nous rendre à Schletten dans l'Adleviig. Nous y visitâmes la montagne appelée le Surtarbrand, dont nous avons fait mention plus haut (§ 581).

Habitans de la côte du nord.

§ 642. Quoique nous ayons déjà parlé des habitans de la côte du nord (§ 632)

et de leur genre d'existence, nous revenons sur ce qui les concerne. Ils pêchent à l'ouest du Cap Nord du haakall (1), et de très-fortes soles. Ils n'auraient pas besoin de se gêner beaucoup, puisque le poisson vient jusques dans la baie; mais ils préfèrent de pêcher en pleine mer. Les navigateurs hollandais qui fréquentent ces parages pour la pêche, y abondent et y abordent quelque temps qu'il fasse. On regarde les habitans qui demeurent à l'est du Cap Nord, comme des gens rustes et grossiers, sans humanité et de très-mauvaise foi, adonnés en même temps à la magie. Ceux qui habitent l'ouest, ont la même réputation, et on les méprise même davantage. Nous n'apperçumes cependant parmi eux que ce que la bienséance et l'honnêteté peuvent exiger. Il y a des méchaus sans doute, mais comme par-tout ailleurs, Il faut avouer d'ailleurs que les habitans du pays encouragaient en quelque sorte cette horde de mauvais sujets et de

(1) *Squalus denticulis pungentibus cute.*

vagabonds

vagabonds qui l'infestent, en leur donnant asile et l'hospitalité pourvu qu'ils travaillent un peu dans leur ménage. Dès que l'occasion s'en présente, ils s'embarquent sur des bâtimens étrangers pour fuir la juste punition qu'ils auraient encouru dans le lieu de leur domicile. Cette humanité mal entendue les met eux-mêmes en danger d'être volés et même assassinés. Ajoutons à cela, que les mœurs du pays en souffrent par le mauvais exemple que ces scélérats sont dans le cas de donner; les habitans qui les recueillent, sont obligés de souffrir toutes sortes de grossièreté de leur part. Malgré cela on voit encore parmi les domiciliés qui occupent le Hornstrand, une honnête simplicité de mœurs: ils se contentent du peu qu'ils possèdent; ils sont affables, obligeans et libéraux envers leurs hôtes. Avec cette simplicité ils ont du jugement et sont très-instruits dans les dogmes de leur religion.

Rivage du Sneefiaelds et du Glacier de Drang.

§ 643. De Grunaviig nous arrivâmes

encore le 5 septembre au presbytère de Sneefiaelds, où nous séjournâmes jusqu'au 10, à cause du mauvais temps. Il succéda à un gros vent du nord une neige si considérable que nous étions obligés de la faire enlever avec des pèles autour de la tente que nous avions fait dresser, et de renouveller souvent cette opération. Sans cette précaution nous nous serions vus enterrés sous la neige, et nous y serions étouffés.

Ce pays est toujours exposé à des chûtes de neiges considérables; il en tombe même en plein été; c'est sans doute ce qui lui a fait donner le nom de Sneefiaelds-Strand. Ces neiges sont occasionnées sans doute par la proximité du glacier de Drang, d'Isefiord. C'est ici que nous remarquâmes d'une manière frappante, combien il y a de différence entre les contrées situées vers sa partie septentrionale et celles de la partie du sud. Ici, la campagne et les rochers étaient couverts de neiges épaisses, tandis que de l'autre côté il faisait un superbe soleil et un air doux. De-là vient aussi que la côte de Sneefiaelds est exposée à des éboulemens dangereux, de

masses considérables de neiges amoncelées et entassées sur les rochers, d'où en tombant elles tuent hommes et bestiaux qui se trouvent dans la campagne, et entraînent quelquefois des maisons entières. La partie habitée ne consiste que dans un canton très-étroit, resserré entre la montagne et le rivage, et qui se termine près de la baie de Lon ou Lone, que nous fûmes obligés de traverser pendant un ouragan terrible. Cette baie est à sec, lorsque la marée est basse. C'est ici que le glacier de Drang a sa principale racine qui s'étend en pente vers le rivage, en filant entre deux hautes montagnes. Ce sont ces mêmes éminences qui font que ce glacier apporte aussi constamment et avec autant d'impétuosité des neiges et des froids sur la côte de Sneefiaelds. Si on se fait une idée de l'étendue de ce glacier qui a douze milles en longueur sur six de large, et qu'on se représente en même temps son site, ayant à sa proximité des villages et la mer, on ne sera pas étonné de voir qu'il est bien dans le cas d'occasionner des neiges, des brouillards, des vents, des froids

et des temps très-insconstans et variables. On ne voit pas non plus sans admiration combien ce glacier est sujet à des accroissemens et à des diminutions. Ceux qui habitent son voisinage, s'accordent à dire que le bord de la glace se trouvent maintenant où on voyait il y a vingt ans un terrain verdoyant et herbeux. Les vents continus qui ont régné depuis quelques années, tantôt à l'est, tantôt au nord-est du glacier, et d'autres fois à l'ouest et au sud-ouest de la mer, en sont indubitablement les causes principales. Les gens du pays prétendent que ces glaçons se retirent vers le pied de la montagne, mais ils ne font pas attention que ce changement ne provient que d'un dégel qui retrécit ou diminue alors leur extension vers la campagne. Le fond glaiseux qui existe sous cet amas de glaces, est pareillement exposé à des variations occasionnées par le lavage des eaux qui y prennent leur égout, et entraînent une grande quantité de terre; il en résulte une ouverture assez vaste pour que les rayons du soleil puissent y pénétrer et fondre en partie les glaçons qui, n'ayant plus une

épaisseur assez forte pour supporter la masse de leur couche, se brisent et s'affaisent de manière à reprendre un à plomb à peu près semblable à celui qu'ils avaient avant cet affaissement. Il en est conséquemment de même de ce glacier que de celui de Geitland dont nous avons parlé ailleurs (§ 151).

Chariage des glaces du Groenland.

§ 644. Nous ne pouvons pas nous empêcher de parler du chariage des glaces du Groenland, puisqu'elles sont très-souvent entraînées jusques dans ces parages, et principalement vers Isefiord et sur les côtes du Cap Nord. On voit par les anciennes annales de l'Islande (1), c'est-à-dire, depuis que cette île a été habitée, qu'il en a toujours été de même, et que c'est de-là que l'Isefiord a pris d'abord son nom, et que quelque temps après on donna celui d'Islande à tout le pays, parce que les habitans appèlent ces

(1) *Landnama Saga. Part.* 1, *cap.* 2.

glaçons *Hav-Iis.* Il paraît incontestable que ces glaçons viennent des côtes du Groenland, puisque tout le monde sait les amas et entassemens énormes qui s'y font. Le chariage a lieu d'ailleurs vers l'Islande, par des vents d'ouest et nord nord-ouest. Les glaçons remplissent non-seulement toutes les baies, mais ils couvrent en même temps la mer à un tel éloignement, qu'on peut à peine découvrir de la cime des plus hautes montagnes la place où cette nappe prend fin. Lorsque ces glaces se portent vers le Nordland, il arrive assez fréquemment qu'il en vient dans les baies situées à l'est et à l'ouest. Ces glaçons sont comme des montagnes, si énormes, qu'ils vont de soixante à quatre-vingt brasses au fond de la mer, et qu'ils s'élèvent encore à quelques toises au-dessus de la surface des eaux (1). Ce chariage qui se

---

(1) J'ai dans ma bibliothèque un exemplaire imprimé des annales du Groenland. En parcourant cet ouvrage, je vis en marge une note écrite à la main, où il est dit qu'en 1675 on trouva un glaçon qui allait

fait avec une rapidité étonnante, est accompagné d'un bruit et d'un fracas que l'on entend au loin ; le choc des glaçons, lorsqu'ils se rencontrent, est terrible; et les morceaux de bois de flottage qu'ils entraînent, prennent souvent feu par la force du frottement qu'ils éprouvent entr'eux. Ces glaçons enlèvent assez fréquemment de petites îles, des anses et des masses de rochers contre lesquels ils vont se heurter. Ils changent le fond de la mer à la proximité de la terre ferme, brisent des promontoires et la portion saillante des montagnes ou rochers. Lorsqu'ils sont malheureusement poussés jusques dans l'intérieur des terres, les pauvres habitans doivent s'attendre à une mauvaise année, à une cherté excessive des denrées, à une grande disette et enfin à toute la misère imaginable. Ces glaçons se portent rarement vers l'ouest du Vogelberg ou montagne aux oiseaux, ou

---

jusqu'au fond de la mer, où on sondait quatre-vingt-dix aunes d'Islande. C'est près du Nordland qu'on observa ce glaçon, puisque le manuscrit que je possède, paraît venir de ce même pays.

vers le sud de Horn, promontoire très-connu dans la jurisdiction de Skaftefiaeld, de manière que la partie méridionale du pays ne souffre presque jamais de ces dégâts. Ces glaçons ont été poussés néanmoins quelquefois jusqu'à Breedefiord, et de l'est jusqu'à Roekenaes et vers la partie méridionale; c'est du moins ce qu'on lit dans les annales du pays. C'est en 1759 qu'ils ont paru pour la dernière dans cette partie sud. Il faut ajouter à cela qu'ils n'y viennent jamais en aussi grande abondance que dans les autres parages de l'Islande; ce qu'il faut attribuer, non point à ce que le climat est plus tempéré, mais au courant qui part de la terre ferme avec beaucoup de rapidité, principalement de Roekenaes et du Vogelberg; on sait d'ailleurs que ces glaçons se trouvant très-enfoncés dans la mer, le courant a plus d'action sur eux que les vents et les flots. Lorsqu'il y a des années de disette occasionnées par les glaçons qui ont été entraînés vers le rivage de la partie septentrionale de l'Islande, la partie méridionale en souffre aussi, quoiqu'elle en soit restée à l'abri.

La partie nord de l'île, est d'ailleurs exposée par-tout à des froids rigoureux, et par intervalles, à des temps humides et nébuleux : il y neige et y gèle en plein été. L'herbe qui y croît est clair semée et a beaucoup de peine à sécher : les bestiaux y sont maigres et changent quelquefois de poils. D'un autre côté les habitans sont très-sujets à la gale et à la lépre. Nous allons faire mention d'une chose assez remarquable, c'est que tant que ces glaçons ne se sont pas fixés, et qu'ils sont balotés de côtés et d'autres, dans la mer, le temps reste inconstant et orageux : le courant, les mouvemens de la mer, le flux et reflux, tout est dans un désordre et une irrégularité étonnante. Mais dès que ces glaçons se fixent, qu'ils ont pris assiette sur le fond de la mer, et que les eaux entraînent les parties qui en ont été détachées, alors tout rentre dans l'ordre ; le temps devient calme dans le pays, l'air s'épaissit et se charge de brouillards ; mais il se trouve accompagné d'un froid humide et pénétrant. Ce chariage de glaçons expose le pays à d'autres inconvéniens bien fâcheux :

ce sont les ours qui, se transportant sur les glaçes pour faire la chasse au requin, se trouvent surpris par la débacle, et entraînés sur les glaçons qui se détachent. Ils font beaucoup de dégâts principalement parmi les moutons, ce qui force les habitans à se réunir par troupes, pour les tuer à coups de lances. Ces ours ne passent cependant jamais l'été en Islande : ils profitent du moment où les glaçons, qui ont été poussés sur les côtes de cette île, s'en détachent, et reprennent leur cours, pour se rembarquer. On parle beaucoup de la ruse et de l'instinct de cet animal; on dit entr'autres, que si les glaçons ont repris leur cours sans qu'il y ait fait attention, il grimpe sur le sommet des montagnes, pour découvrir de quel côté ils se portent, et se met ensnite à la nage pour les rejoindce. Ces ours sont communément blancs-roux, et blancs.

Quant aux avantages que les habitans retirent de ces glaçons, qui se portent sur leurs côtes, ce qui n'arrivent néanmoins pas toutes les fois, les voici : 1°. Ils leur procurent du bois de flottage, qu'ils amènent

avec eux. 2°. Des baleines dont les unes sont mortes, et les autres encore vivantes. Ces dernières se trouvant prises entre les glaces, se glissent par-tout où elles trouvent la moindre ouverture, afin de pouvoir respirer. Arrivées assez près de terre pour qu'on puisse venir jusqu'à elles, les habitans les tuent avec des lances, ou bien ils les achèvent à coups de haches; il faut néanmoins qu'ils fassent attention à ne pas leur percer le ventre, car elles couleraient à fond. 3°. Ces glaçons ammènent aussi avec eux beaucoup de requins, particulièrement de l'espèce qu'ils appèlent dans le pays, *Vade-Sel.* On les prend sur la glace, car ils se laissent approcher de très-près. 4°. Ils se procurent différentes espèces de poissons, principalement des merlus qui se rassemblent et se tiennent près des glaçons, particulièrement près de ceux qui touchent, par leur grosseur, jusqu'au fond de la mer. Le merlus tient toujours un flanc tourné vers les glaçons, ce qui fait qu'il devient aveugle de ce côté là. En l'observant, on voit que cet œil est entièrement gâté, blanc et couvert en dehors

d'une matière visqueuse. Les cycloptères(1), qu'on prend près des glaçons n'ont également qu'un œil. La rapidité de ces glaçons dans le chariage, est une chose bien remarquable, sur-tout lorsque le vent est contraire; et quand il correspond au courant, il n'y a point de canot qui, à pleines voiles, puisse avoir la même vîtesse. Cette rapidité vient d'ailleurs de ce que les glaçons, s'enfonçant très-avant dans la mer, et ne conservant que très-peu d'élévation au-dessus du niveau des eaux, le courant a plus de prise sur eux, que le vent. On ne sera sans doute pas moins émerveillé de la durée de ces glaçons; car il y a de ces masses, qui, lorsqu'elles touchent au fond de la mer, durent au-de-là d'une année. Néanmoins la partie qui est saillante au-dessus des eaux, se fond par la chaleur du soleil. Dès que le temps s'adoucit, il se forme d'abord dans ces glaçons des trous de six à huit pieds de profondeur, assez large pour pouvoir y enfoncer le bras. Ces trous sont

---

(1) *Cyclopteri.*

remplis d'une eau limpide, qui a une saveur très-agréable, et est excellente pour étancher la soif. Ce qui fait que cette glace ne fond pas facilement, c'est qu'elle est très-dure, compácte, et qu'elle n'a pas de bulles. Une autre cause, c'est qu'elle se trouve entassée en masse très-fortes, et conserve par là sa froidure naturelle. Elle répercute aussi par sa superficie lisse et unie, les rayons du soleil. Elle est outre cela continuellement dans les eaux de la mer, qui sont passablement salines, dans ces parages du nord. Elle est d'ailleurs très-blanche, et ne renferme que très-peu de parties hétérogènes, qui pourraient la porter à fondre. Lorsqu'on examine les fentes qu'il y a dans ces glaçons, et leurs côtés, où il y a des rebords semblables à ceux du toît d'un bâtiment, on dirait que la glace est verdâtre, mais cela ne vient que de la légèreté de la lumière. On distingue deux espèces de glaçons, qui se séparent les uns des autres, dans le chariage. Ils donnent à la première, le nom de glaçon d'Hellu ; ces derniers sont plats et bien plus minces que les autres, car ils n'ont

qu'un, deux, ou tout au plus trois toises d'épaisseur; de manière qu'ils paraissent avoir été formés ainsi dans la mer, près du rivage d'un glacier. Les habitans se réjouissent lorsqu'ils voyent arriver ces glaçons, parce qu'ils se dispersent et se fondent communément en peu de temps. Ceux de l'autre espèce (1) sont ces glaçons énormes dont nous ayons parlé plus haut. On les appèle *Fial-Jakar*, ou *Fial-Jaker*, qui veut dire morceaux de glace. Ils sont gros comme des rochers, et paraissent bien avoir été détachés des glaciers où ils se sont formés, et où ils ont acquis successivement cette grosseur énorme. *Jakull* signifie d'ailleurs, glacier, et dérive du mot *Jake*. D'autres écrivent *Jakar* (glace tombante), parce qu'elle se détache et tombe dans le Groenland, et vers le pôle arctique, des glaciers voisins de la mer où elle est entraînée : du reste, les deux noms qu'on lui donne ont à peu près la même

(1) Voyez le *Speculum Regale*, p. 173 et 176, où il est question de ces deux espèces de glaces.

signification. Il y a bien de différentes opinions sur cette glace ; elles sont aussi mal fondées les unes que les autres. Je me contenterai d'en citer deux qui ont été adoptées par les étrangers et les savans. La première est que cette glace consiste en plus grande partie en salpêtre, et qu'on pourrait en conséquence l'employer à la fabrication de la poudre à canon. Si ces savans pouvaient se procurer un morceau de cette glace, ils seraient bien vite désabusés. L'autre, quoiqu'elle soit encore plus mal fondée, et qu'elle pourrait même passer pour ridicule, a néanmoins trouvé encore plus de partisans dans un siècle aussi éclairé que le nôtre ; et ce qu'il y a de plus particulier, c'est que de célèbres naturalistes en fassent mention dans leurs écrits, où ils disent que cette glace, principalement les gros morceaux, et celle des glaciers, prend feu, et qu'on pourrait en faire usage comme du bois. Je me contenterai, d'après l'expérience que j'en ai par moi-même de dire que cela est faux. Ce qui peut avoir donné lieu à cette idée, c'est qu'on a vu partir une flamme claire de cette glace,

ce qui arrive aussi quelquefois dans le voisinage de l'Islande, où on a découvert quelle en peut être la cause. On ne peut l'attribuer, comme nous avons déjà dit plus haut, qu'à des morceaux de bois de flottage qui se trouvent entre les glaçons, et qui prennent flamme par la grande pression et le frottement considérable qu'ils éprouvent. On voit dans l'éloignement la glace, mais on ne voit point les morceaux de bois; et c'est de-là qu'on s'est imaginé que la glace s'enflammait.

Des Animaux.

Chevaux.

§ 645. On n'a pas coutume en Islande; de nourrir les chevaux à l'écurie. Ceux qu'on employe aux travaux, restent, en hiver comme en été, dans la campagne (§ 73 et 293). Les chevaux de selle, on les met en octobre, lorsqu'on en a l'occasion, dans une des îles. Ils y vont communément très-maigres, et en reviennent au contraire très-gras; on paye pour cela un rixdaler. Il faut cependant avouer

avouer que soit chevaux de selle, soit chevaux de travaux, ils n'ont pas autant de vigueur soignés de cette manière, que s'ils étaient convenablement à l'écurie. Néanmoins si le propriétaire a soin de les nourrir pendant un mois avec du bon foin, lorsqu'on les retire au printemps, de ces îles, on ne remarque en eux aucune indifférence, et ils prennent autant de force et de vigueur que si on leur eût donné toute l'année d'excellent fourrage. Il faut beaucoup d'attention, lorsqu'on met ces chevaux dans les canots pour les transporter dans les îles. Il est impossible de les tenir debout, à moins qu'on n'employe de très-fortes barques. On leur lie donc les quatre jambes et on les couche dans le bas du canot. Les chevaux habitués à cette manœuvre, se laissent renverser, lier et traîner comme l'on veut, et se tiennent tranquillement dans les canots. L'essentiel est qu'ils ayent assez de place pour étendre le cou, autrement l'animal gagne un torticolis, et a de la peine à se remettre. Ce qu'il y a de particulier, c'est que les jumens que l'on met dehors, jètent leurs poulains

avant le terme, lorsqu'on les fait revenir dans l'hiver, et qu'elles rentrent dans une écurie sombre. Apparemment que leur imagination se trouve frappée par le défaut de lumière et par le changement d'air. Il faut donc qu'une écurie ait suffisamment de clarté. On met au contraire les chevaux de selle dans une écurie sombre, lorsqu'on veut qu'ils soient fringans. On n'a guères besoin de cette précaution, car lorsqu'on les fait sortir, ils sont si indomptables et quelquefois si fougueux, qu'ils courent où le vent les porte, que la route soit frayée ou non, et ne s'arrêtent qu'après s'être cassé le cou ou une jambe.

Bêtes à cornes.

§ 646. Pour ce qui est des bêtes à cornes, il y a peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit plus haut à ce sujet (§ 74, 296, 585 et 586), et relativement à la moyenne partie du canton occidental de l'Islande. Les vaches sont très-fortes dans toute la juridiction du Bardestrand, et principalement dans les îles et dans l'intérieur de Breedefiord;

ailleurs elles sont très-mélangées ; il y en a des petites et des grosses. On ignore dans toute l'Islande ce qu'il y a à faire pour l'amélioration des bestiaux. On prend indifférement les taureaux et les vaches, sans aucune distinction dans leur taille, leur forme, leur couleur ou autres particularités semblables. Dès qu'un veau mâle a atteint un an, on le croit propre à faire les fonctions d'un taureau, et il est rare qu'on lui laisse atteindre trois ans, car ou on le châtre ou on le tue avant ce temps-là, parce que ces animaux deviennent très-méchans et très-dangereux, à moins qu'on ne trouve quelque moyen pour les empêcher de nuire. Il est rare qu'on garde les bœufs au-delà de quatre ans ; le paysan regarde comme très-inutile de les nourrir passé ce temps, parce qu'ils leur sont mal payés, et que les navigateurs qui viennent leur acheter des viandes, préfèrent celles des jeunes bœufs. Un taureau ou bœuf de deux à trois ans ne se vend que quatre à cinq vaettes, ou quatre à cinq rixdales courant. C'est ce prix modique qui a fait tomber ce commerce.

On serait tout étonné à présent de voir en Islande des bœufs de huit ans, quoiqu'ils soient préférables à cet âge, comme on le voit dans les autres pays. C'est ce qui aurait pareillement lieu dans celui-ci, si on exécutait ce que les ordonnances enjoignent à ce sujet. Les vaches y jètent quelquefois des génisses d'une si grande difformité, qu'on peut bien les regarder comme des monstres. Celles-ci ont les vertèbres des lombes si enfoncées, que le ventre et les pis leur pendent presque jusqu'à terre. J'ai vu une de ces vaches dans la partie occidentale ; celle qui l'avait portée et la mère de celle-ci avaient été également difformes. On assure qu'elles donnent beaucoup de lait, malgré ce vice de conformation.

Les bœufs de l'île de Breedefiord sont très-beaux; ils deviennent si familiers, et s'accoutument tellement à être transportés sur mer, qu'ils entrent d'eux-mêmes dans les canots, lorsqu'on veut les faire passer d'une île à une autre. On raconte que dans une année de disette où on manquait absolument de fourrage, on se vit obligé de nourrir,

dans quelques-unes de ces îles, les bestiaux avec des gazons secs. On aurait de la peine à croire que cela fut possible, si on n'observait pas que ces gazons sont composés en plus grande partie de racines d'herbes qui sont très-douces, qui ont beaucoup de sucs et qui conservent étant sèches, plus de qualité que l'herbe même. Il n'est donc pas étonnant que les bestiaux en mangent volontiers, et que cela n'empêche pas les vaches de donner du lait qui est tout aussi bon que si elles eussent été nourries avec du foin; mais pour se servir de ces gazons secs, il faut les couper par petites bandes. Cette méthode ne serait cependant pas à conseiller, car en enlevant ces gazons, on dévaste le terrain, de manière qu'il lui faut plusieurs années pour qu'il puisse reproduire des herbages et du foin. D'ailleurs cette nourriture est bien plus naturelle pour les bestiaux que celle des arrêtes du merlus et du loup qui donnent au lait un goût désagréable. D'un autre côté, on assure généralement en Islande, que le lait des vaches, le long des côtes, n'est jamais aussi bon que le lait de celles

de l'intérieur du pays. *Catesby* (*Acc. of Carol.*, *tom.* 2, *p.* 31) dit la même chose du lait et du beurre de la Caroline.

Moutons.

§ 647. Quoique nous ayons déjà parlé des moutons (§ 75, 297 et 324), nous dirons encore quelque chose sur leur nourriture et leurs maladies. Ces animaux mangent, lorsqu'ils paissent sur les bords de la mer, des herbes marines, qu'on appèle dans le pays *Thang* et *Thare*, et principalement de l'algue saccarine (1), ainsi que du *Marenkiarne* (2) (§ 593). Mais ils font grande attention au flux et reflux de la mer; car quoique la marée baisse dans la nuit, qui est toujours très-obscure en hiver, les moutons qu'on laisse à la belle étoile, arrivent néanmoins toujours assez à temps sur les

---

(1) *Alga saccharifera.*

(2) *Fucus (penni formis) folio longissimo costæ intermedia cauleque eduli.*

bancs de sable pour y trouver leur nourriture. Lorsqu'ils sont sur les rochers, ils y mangent des lichens foliacés (1), principalement de ceux que les gens de la campagne récoltent pour s'en servir au lieu de grains; ces moutons leur font donc grand tort en cela. Dans le besoin on nourrit aussi ces animaux avec des arrêtes de merlus et de loup que l'on broye; dans la baie de Traekyllis on leur donne du requin, c'est-à-dire, de la partie du ventre de ce poisson coupé par petites bandes étroites. On regarde ici comme une chose très-pernicieuse à cet animal, de le conduire sur les glaces, et on a observé que si on le fait traverser soir et matin pendant six ou huit jours de petits détroits et des baies glacés, ne serait-ce qu'à quelques toises de distance, principalement où il y a des eaux salées, on le voit maigrir et dépérir à vue d'œil. Les glaces étant plus glissantes que celles des lacs d'eaux douces, et en même temps raboteuses, les moutons sont obligés de donner une plus

(1) *Lichenes foliani.*

forte tension à leurs nerfs, et d'y employer toutes leurs forces, et c'est à cela que leur dépérissement peut être attribué.

Nous observerons que quant à leurs maladies, on voit ici assez fréquemment parmi les moutons qui sont sur les côtes, et encore plus parmi ceux qui existent dans les îles, des défauts de conformation. Ils sont aussi très-sujets à des maux de tête (§ 303), qu'on appèle dans le pays *Hored-Sotten*. Lorsqu'on tue les moutons attaqués de cette maladie, il suinte le long de la moëlle spinale du petit cervelet (1), une liqueur blanche, liquide et visqueuse. Lorsqu'on passe un petit bâton qui pénétre jusqu'au cerveau, et qu'on l'y remue en tout sens, il en sort encore davantage. On en a tiré jusqu'à un dixième de pot, de la tête d'un jeune mouton d'un an. Le crâne de ces moutons est très-mince et très-faible entre les deux yeux, mais plus fort vers le sommet, ce que l'on remarque facilement en y appuyant le doigt.

---

(1) *Medulla spinalis cerebrello.*

Le meilleur et le plus sûr moyen de les guérir du mal de tête, est de leur faire une ponction dans le crâne, un peu au-dessus des yeux, avec la pointe d'un couteau, mais sans passer outre, afin de donner issue à cette liqueur; l'animal alors se rétablit.

Les moutons sont sujets à une autre incommodité, qu'on appèle dans le pays *Svarde Dande*, ou mort noire. Cette maladie règne des deux côtés de l'Arnarfiord, néanmoins lorsqu'elle fait ses ravages dans la partie à gauche, la droite de la contrée s'en trouve à l'abri. C'est une espèce d'enflure par-tout le corps, connue sous le nom de *Braadsot* (§ 320). On n'a pas encore pu découvrir les causes de cette maladie, et pourtant elle mériterait bien d'être examinée pour qu'on y portât remède. Le mouton qui en est attaqué ne vit pas long-temps; lorsqu'on le tue avant qu'il périsse, on trouve sa chair bleue et de très-mauvaise mine. Le quatrième ventricule de l'animal devient épais, et se rétrécit comme s'il venait d'être cuit. Cette maladie ne se manifeste qu'en hiver, et lorsque l'animal est à la pâture, quoiqu'il

ne soit pas sur les côtes, et qu'il ne mange point d'herbes marines.

Griffons, ou Chiens de Bergers.

§ 648. Le griffon ou chien de berger (§ 79), est supérieurement dressé dans la partie occidentale de l'Islande, et on ne pourrait s'en passer à cause de la hauteur et de l'inégalité des rochers. Les bergers de ce pays, sont presque toujours à pied, et il y a des endroits où il leur est impossible de pénétrer. En conséquence lorsqu'ils apperçoivent des vallons, quelques-unes de leurs brebis sur les rochers, ils font signe du doigt à leurs chiens qui les ramènent sans leur faire aucun mal.

Renards.

§ 649. On fait de toutes parts dans le pays, une foule de contes sur les ruses du renard, et sur sa manière de vivre. Nous revenons donc à cet animal, quoique nous en ayons déjà parlé ailleurs (§ 81, 327

et 522). Lorsque le renard s'apperçoit qu'on a découvert son terrier, il profite de la première occasion favorable, pour se retirer ailleurs. Les habitans du voisinage ont soin alors de le guéter tant de nuit que de jour, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le tuer, et à détruire ses petits et sa fosse. Cet animal abonde sur la montagne, où on lui fait la chasse en hiver, En été il se rend sur les rochers, où il se nourrit d'oiseaux et de leurs œufs; au lieu qu'en hiver il vit d'œufs de poissons, qu'il trouve sur le rivage, ainsi que de moules et de pommes de mer. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il mange aussi des racines, principalement celles de l'angélique, et de l'arundo qui croît dans les fentes de la montagne aux oiseaux. Nous pensons néanmoins que les renards qui se nourrisssent de ces plantes, sont d'une espèce différente des autres. On les appèle Gras-Tofur. Les bergers s'étudient à savoir les distinguer, et ont soin que leurs chiens ne leur fassent point de mal.

Si ce qu'on raconte dans le pays, du renard blanc, est vrai, cela dénote bien sa ruse,

et un instinct qui surpasse tout. On dit qu'il fait la chasse à la poule d'eau blanche, et de la grosse espèce. Pour parvenir à la prendre, il attend que la marée soit basse, et que cet oiseau soit fatigué d'avoir cherché sa proie, et chargé de nourriture. Ces poules d'eau se rassemblent alors par troupes, sur un banc de sable à la proximité de la mer, pour s'y reposer et dormir. Le renard profite de cette circonstance, et se glisse de leur côté. Pour y parvenir, il va à reculons, en tenant la queue dressée, afin que la poule d'eau venant à s'éveiller, n'apperçoive pas son corps, et que ne voyant que cette queue blanche en l'air, elle la prenne pour une autre poule d'eau. Le renard se trouvant au milieu de la troupe, se saisit de celle qui se trouve le plus à sa portée, et les autres s'envolent.

Ces animaux passent quelquefois de la terre ferme dans les îles, principalement près de Breedefiord. Ils se placent aussi sur des glaçons, pour se porter dans des îles éloignées ; mais ceci ne leur réussit pas toujours à souhait, parce qu'il arrive souvent que ces glaçons ne

s'arrêtent point près des îles, et qu'ils sont entraînés en pleine mer. J'ai été témoin oculaire d'un voyage pareil. Je vis un jour quatre renards assis sur un glaçon, l'un derrière l'autre; la mer les entraînait au loin. Lorsqu'un renard parvient à se gîter dans une île, il y fait beaucoup de ravages, et oblige les oiseaux à la déserter. Aussi dès que les habitans s'en apperçoivent, ils se rassemblent des îles voisines, dans des canots, profitant, au printemps, du moment que les oiseaux ne sont pas encore arrivés, et chassent ce renard jusqu'à ce qu'ils l'ayent contraint à se jeter à la mer. Lorsque cet animal nage, il tient sa queue en l'air aussi long-temps qu'il lui est possible, et dès qu'il la laisse traîner dans l'eau, c'est un signe qu'il est fatigué. Pendant qu'on lui fait la chasse, il court d'un trou à un autre. On assure qu'on en a trouvé quelquefois près du rivage, à moitié morts et sans mouvement, et qu'après les avoir retiré dans les canots, dans l'espoir de profiter de leur peau, on ne les mit pas plutôt à terre, qu'ils reprirent vigueur et s'enfuirent.

Souris.

§ 650. On ne voit point de souris dans la plûpart des îles du Breedfiord ; on assure même qu'elles n'y vivent point. On dit ici et dans d'autres cantons du pays, que le terrain où la pie de mer, à gros bec fait sa ponte, est un poison pour ces animaux. C'est pourquoi on fait venir souvent, du dehors, de cette terre pour les détruire ; on en garantit l'efficacité. On sait d'ailleurs que des souris sont parvenus à aborder ces îles, enveloppées dans des petits paquets d'étoffe, dans des poissons morts qui surnagaient sur les eaux, ou par d'autres moyens : il faut donc qu'elles soient toutes mortes, puisqu'on n'en apperçoit aucunes traces.

Chiens de Mer, en général.

§ 651. Ayant eu occasion de voir dans le Westefiord, toutes les espèces de chiens de mer qui existent dans les parages de l'Islande, nous allons en donner la nomenclature;

mais nous ne répéterons point ce que nous en avons déjà dit plus haut (§ 83, 329 et 524). Nous avons aussi déjà parlé à l'article des îles de Breedfiord (§ 623), des deux espèces que l'on appèle *Landselur*, et *Utselur*. Les avantages que les habitans retirent de cet animal, sont trop-considérables pour ne pas en faire mention.

On est habitué dans le Patrixfiord, à le tuer au fusil, mais il devient par là très-farouche, et difficile à approcher; d'ailleurs par ce moyen, on chasse les oiseaux, et on les oblige à abandonner la contrée. Quelques habitans de l'Isefiord ont repris en conséquence l'ancien mode de les tuer à coups de javelots et d'arpons qu'ils attachent à une petite corde pour les retirer à eux, après que l'animal est tué. Voici le prix que se vendent ces chiens de mer. Un utselur (§ 623) coûte quatre marcs de Danemarck, lorsqu'il est parvenu à pouvoir aller un peu à la mer, et qu'il est passablement gros et gras : s'il est à un prix aussi haut, c'est que l'on compte la peau pour beaucoup. On vend aussi les jeunes chiens marins au poid, principalement leur

lard, de manière que quatre-vingts livres à peu près coûtent cinq marcs espèces, après en avoir ôté le ventre et les intestins. Un vieux utselur peut avoir deux aunes et demie, mesure de France. Ils sont méchans, et il est dangereux de les irriter. A l'exception du lard, le restant du corps de tous les chiens de mer en général n'a pas de prix fixe. Néanmoins les jeunes landselurs, après avoir jeté leur premier poil, et acquis assez de force pour nager et se nourrir eux-mêmes, coûtent un marc. Le lard est toujours cher, de quelle espèce de chien de mer qu'il vienne. Leurs peaux étant bien apprêtées, dégraissées, séchées et durcies coûtent autant que les peaux de bœufs, de vaches et de bons béliers, c'est-à-dire, une rixdale les dix livres. Ces peaux sont cependant un peu spongieuses, lorsqu'on s'en sert pour la chaussure. Nous observerons qu'il y a une grande différence dans le lard de ces animaux; celui des jeunes et celui qui a beaucoup d'épaisseur, donnent bien plus d'huile. Il en est de même de la graisse, dont le le plus ou moins de bonté dépend de l'espèce de

de chien, et de la saison dans laquelle on le dépouille. C'est en hiver que le landselur a le plus de lard ; on en tire alors cinquante à soixante livres, au lieu qu'il n'en donne que la moitié en été. Une livre de lard de première qualité peut fournir un demi-pot d'huile; mais on n'en tire communément que trois à quatre pots d'un *Fiordung* de lard qui fait dix livres pesant.

Les deux espèces de chiens de mer dont nous venons de parler, ont beaucoup de ressemblance dans la forme. La plus grande différence qui existe entr'eux, c'est dans la grosseur; car on voit par leurs allures, que ce sont deux espèces différentes. On appèle dans le pays, *snod*, le premier poil de cet animal, qui est long. Ce poil tombe au bout de quatre semaines, en commençant par la tête et les jambes de derrière. Les peaux des jeunes chiens de mer qu'on dépouille avec ce long poil, sont employées pour vêtemens, et principalement pour des bonnets. Les habitans des îles de Breedefiord, les teignent dans une cuve d'urine et d'indigo, ce qui leur donne une très-jolie couleur.

L'*Utselur* qui se tient dans l'intérieur du Breedefiord et près de terre, jète ses petits quinze jours plutôt que ceux qui ont leur repaire dans les anses extérieurs et aux extrémités des îles. C'est lui qui fournit aussi les meilleures laitances, et qui jouit conséquemment de la meilleure nourriture; peut-être que la contrée qui est abritée et d'une température douce, y contribue beaucoup. Il se peut aussi que les femelles mangent du *Marhalm* (zostère) dont nous avons parlé plus haut (§ 593); on en trouve dans l'estomac de cet animal, avec les deux fucus dont il est question au même article, et qu'on nomme dans le pays *Biallen* et *Marenkiarn*. Les jeunes ne mangent pendant les quatre premières semaines que du lait de la mère; on en trouve leur estomac plein, lorsqu'on les tue dans cette intervalle.

Le lait de chien de mer est parfaitement blanc; il est en même temps si épais et si gras, qu'on pourrait presqu'en brûler dans les lampes. Lorsqu'on le fait cuire, il acquiert le goût d'huile de poisson, et se coagule. Les gens de la campagne remplissent les

estomacs des jeunes chiens de mer avec du lait et les pendent dans le haut de leurs cheminées, où le lait se change en huile dont ils se servent pour brûler.

Le *Landselur* jète ses petits au printemps, lorsque les brebis déposent leurs agneaux, c'est-à-dire vers la Chandeleur. Quoique les jeunes chiens de mer soient en très-peu de temps en état de nager, la mère ne les expose pas tout de suite, vû qu'ils n'ont pas assez de force, et qu'ils ne sont pas encore assez rusés pour se soustraire à ceux qui leur feraient la chasse. Elle les garde donc sous sa surveillance jusqu'à ce qu'ils ayent quitté leur *snod*, ou premier poil. Le chien de mer change de couleur. Tout le temps que le jeune du landselur a encore son premier poil, il est blanc, et quelquefois d'un beau jaune clair. Il devient ensuite d'une couleur foncée, et moucheté de gris, un peu plus clair sous le ventre qu'ailleurs, et marqué de taches blanches et rondes sur les côtés. A mesure qu'il vieillit, la couleur s'éclaircit encore, et à la fin il est d'un blanc tirant sur le gris. L'utselur a presque la

même couleur, mais plus foncé, lorsqu'il jète son premier poil; et en vieillissant il devient tout blanc, à commencer par la tête et le cou. Il se passe ensuite plusieurs années avant que le reste du corps ne blanchisse tout à fait, cela arrive même rarement, à moins qu'il ne devienne très-vieux.

Différentes espèces de Chiens de Mer.

§ 652. Outre ces deux espèces de chiens de mer dont nous venons de parler, et que l'on rencontre en tout temps en Islande, il y en a de plusieurs autres espèces; ils paraissent dans certaines saisons, et même à plusieurs années d'intervalle : il y en a qu'on ne voit que rarement; malgré cela ils sont très-connus dans le pays. Nous commencerons par le *Rostung*, dont nous avons déjà fait mention (§ 525). On voit celui-ci vers l'ouest, assez peu fréquemment; mais la quantité de dents, et le nombre de têtes encore entières que l'on découvre sur le rivage, au-dessus du sol, et sous terre, prouvent qu'il a été multiplié autrefois, avant que le

pays n'ait été habité, ou depuis qu'il a commencé à l'être.

La seconde espèce est le *Vade-Sael*, qu'on appèle aussi *Hav-Sael* : il est presqu'aussi fort que l'utselur, c'est-a-dire, qu'il a quatre aunes de longueur : il est même plus gros et plus gras, et sa peau est très-épaisse. Il est noir et plein de grosses taches rondes, qui sont néanmoins plus petites sur le dos, qu'ailleurs. Ces chiens nagent en droite ligne, par fortes troupes, avec ordre et rassemblés, c'est de-là qu'on leur a donne le nom de *Vade-Sael*, puisque *Vada* signifie un tas flottant. Un d'eux, qui est communément le plus fort de tous, nage à la tête de la troupe, c'est pourquoi on l'appèle *Sacle Kouge* (roi des chiens de mer). On ne voit jamais cette espèce de chien, en terre ferme, mais seulement sur les glaçons, où les habitans, principalement ceux qui occupent les côtes septentrionales, lui font la chasse. Il vient cependant dans quelques golfes, comme par exemple, dans ceux d'Ise et d'Arnar, où on le prend au harpon; à Patrixfiord, on le tue au fusil. Il dépose

14..

ses petits en avril, sur des anses très-éloignées, et dans des îles, car il disparaît de ces parages, en mars; et lorsqu'il revient au mois de mai, il amène ses petits avec lui.

La troisième espèce est le *Blandru-Selur*, ou chien de mer à vessie : on en tue fort peu dans ces cantons, parce qu'il y est très-rare. Il a une excressence sur la tête, un peu au-dessus du nez, où la peau est détendue : il peut la faire descendre avec la peau grasse sur laquelle elle est assise, jusques sur son museau. Cette espèce fournit la riche pêche de chiens de mer, que l'on fait près du Groenland et du Spitzberg. Il n'est pas encore certain que ce soit le *Phoca Léonina* de *Linné*, malgré son caractère, *Capite antice cristata*.

Les différentes espèces de chiens de mer ne sont pas encore parfaitement connues de de nos naturalistes, et leur classification est très-obscure. Si Mr. de *Linné* eut connu les deux espèces dont nous avons parlé plus haut, il paraît qu'à l'exception du rostung, il n'en aurait fait qu'une seule, sous le nom de *Phoca vitulina*. Nous avons lieu de croire

qu'elles lui étaient inconnues, puisqu'il n'y met aucune différence.

D'après la description de *Haller*, le lion de mer est une espèce tout-à-fait différente, au lieu que le loup de mer en approche d'avantage, quoiqu'il veuille le distinguer par une bosse qu'il doit avoir au milieu du front. Ce n'est cependant pas celui que l'on prend près du Groenland. Quoique ces chiens de mer soient de diverses grosseurs, il ne suit point de-là, que ce soient de nouvelles espèces; on peut assurer qu'ils sont simplement abâtardis par un accouplement difforme; et c'est la seule cause de la grande diversité que l'on remarque parmi ces animaux.

La quatrième espèce est le *Gramm-Selur*, qu'on ne connaît point encore en Islande : *le Speculum Regale* p. 177, et les annales d'*Olaf Tryggesen p.* 263, en font mention. Le mot *Gramm* signifie roi chez les anciens poëtes Islandais. Ce chien de mer est d'une taille si monstrueuse, que quelques-uns le classent parmi les baleines. On dit qu'il acquiert en longueur, douze à quinze aunes du pays. Quoiqu'il soit très-rare en

Islande, on en voit néanmoins dans la partie occidentale, et on en a tué quelquefois sur les anses de Breedefiord. On en rencontre assez souvent de morts, qui ont été jetés sur le rivage. D'ailleurs, on n'a pas encore pu se procurer des détails circonstanciés, ni une description plus instructive sur cet animal, que celle que nous avons dit se trouver dans les annales d'*Olaf-Tryggesen*. Il y est dit, que ce chien marin a de longs poils sur la tête et principalement autour de la queue, ce qui donnerait à croire, que c'est peut-être le lion de mer, ou le chien de mer de la grosse espèce, qui existe près des Antilles (1).

Histoire naturelle du Chien de Mer.

§ 653. Les habitans racontent bien des choses, sur les trois espèces de chiens de mer dont nous avons parlé, et principalement

---

(1) *J. S. Hallen*, Histoire naturelle des animaux, pag. 581 et 593.

sur le landseiur. Ils disent que ces animaux sont très-curieux, et que lorsqu'ils apperçoivent un nouvel objet sur la terre ferme, ou dans le voisinage, ils s'en approchent aussitôt; ce qui a fourni aux habitans, l'idée de les prendre de deux manières. Ils tendent des filets dans les détroits et bayes par où ces animaux doivent passer, et en ligne droite de ces passages, ils allument un feu sur la côte, choisissant pour cela l'obscurité de l'entrée de la nuit; ils brûlent des copeaux de cornes et autres combustibles qui répandent une forte odeur. Le chien de mer, attiré par cet appât, se met aussitôt à la nage, s'avance avec hardiesse et se prend dans les filets. L'autre manière de les attraper, est de choisir l'entrée d'une baye ou d'un golfe, dans le voisinage duquel ces chiens de mer se tiennent. On y tend une corde garnie d'un ou deux appâts, et l'on place le filet un peu en dehors. Le chien de mer prend ces appâts pour des animaux étrangers à sa race, nage sur eux, et tombe dans le filet.

On rencontre quelquefois des chiens de

mer, assez avant dans le pays; ils y sont attirés dans des nuits obscures, par la lumière d'une habitation, ou par le feu d'une forge. Cet animal s'apprivoise facilement. On en a mis de jeunes dans un étang, où on leur portait journellement à manger : ils sont devenus tout aussi privés qu'un chien domestique; de manière qu'ils courraient dans la cour de l'habitation, et suivaient le maître, ou toute autre personne de la maison, lorsqu'on les appelait par le nom auquel on les avait habitués. Il y a des années où le chien de mer pâtit beaucoup, lorsque l'hiver est très-rude en mer. Alors les poissons et les insectes leur manquent, et l'herbe marine dont ils se nourrissent aussi, est entièrement enlevée, par les glaçons et les brisans. On les rencontre quelquefois, si maigre et si exténués, qu'il leur est impossible de fuir lorsqu'on les approche, et qu'on s'en empare facilement. Leur lard est alors très-mince, et presque semblable à une peau dégraissée, et on ne trouve dans leur estomac, qu'un peu d'herbes marines et des pierres.

Idées fabuleuses du bas peuple, sur cet Animal, et sa conformation.

§ 654. Il est assez étonnant que le bas peuple en Islande ait une certaine vénération pour le chien de mer, et qu'il ait en même temps une aversion pour cet animal. Cela vient sans doute de l'idée assez mal fondée, qu'il a plus de ressemblance avec l'homme, qu'avec les autres animaux. Les Islandais lui trouvent un instinct merveilleux ; il n'est sorte de fables qu'ils n'en racontent, et dont nous nous dispenserons de fatiguer nos lecteurs. Le chien de mer ressemble plutôt à un chien, qu'à l'homme ; et c'est ce qui a engagé sans doute les naturalistes modernes à lui donner le nom de chien de mer. Nous nous sommes assurés de cette ressemblance par la dissection que nous avons faite d'une couple de chiens de mer de la première espèce, qui est en même temps la plus connue. Mais il mérite d'être mis au nombre des animaux les plus rusés. D'ailleurs, pourquoi s'étonner de ce que l'on en rapporte, après ce que l'on n'a pas craint

d'avancer sur les républiques d'ours et de lion de mer. L'aversion que quelques Islandais ont pour le chien de mer, est en quelque sorte innée chez eux. Jamais on ne pourrait les décider à manger de sa chair, fut-elle préparée le mieux possible, et déguisée, de manière à ne point la reconnaître. Cette aversion peut aussi venir, de ce qu'ils savent que cet animal aime beaucoup la chair humaine, et qu'il est toujours à la suite des canots et des barques, pour se jeter sur les cadavres de ceux qui périssent en mer. Les chiens de mer, avec l'aspect très-hideux, sont extrêmement dangereux, lorsqu'ils sont en colère. Ils se battent entr'eux, en jetant des mugissemens horribles, et s'ils attaquent un homme, il est rare que celui-ci s'en débarasse et qu'il ne perde la vie. Il n'y a pas de dogue en furie qui ait une dent plus terrible ; ils se dressent avec impétuosité contre un homme, l'attaquent d'abord avec leurs griffes, et le mordent ensuite par-tout où ils peuvent le saisir. Ils conservent leur férocité, même lorsqu'ils sont en fuite, puisqu'ils lancent avec leur pates de derrière, des pierres

contre ceux qui les poursuivent. Lorsqu'ils apperçoivent un homme, et que celui-ci ne parvient pas tout de suite à leur lancer un coup sur la tête, ils cherchent à s'emparer avec la gueule, du bâton qu'il tient, afin de le lui arracher des mains. Si on leur laisse malheureusement le temps de se dresser sur les jambes de derrière, ils saisissent leur ennemi par la poitrine, et le tiennent avec tant de force, qu'il est impossible qu'il se tire de leurs griffes, à moins qu'on ne vienne à son secours.

De la chair du Chien de mer.

§ 655. Personne n'ignore en Europe, que la chair du chien de mer, ne soit bonne à manger, qu'elle a été reputée telle dans les temps les plus reculés, et qu'elle l'est encore de nos jours. Il y a néanmoins beaucoup de choix dans la chair de cet animal : celle du vieux chien de mer, est noire et coriace, la chair du landselur, lorsqu'il est jeune, passe pour avoir le plus de

goût. Lorsqu'après avoir tué l'animal, on a soin de bien exprimer le sang de la chair, de la bien laver et saler, et ensuite de la fumer un peu, elle devient une nourriture qui plaîrait même à des gourmets. Nous avons dit plus haut (§ 623.), de quelle manière on s'y prend dans le Westfiord, pour préparer le lard de cet animal, et en faire usage comme du lard de porc. Il lui faut néanmoins un an de vieillesse, pour être dans toute sa bonté. On admire comment les Groenlendais, qui ne vivent, pour ainsi dire, que de chiens de mer, peuvent être aussi lestes, agiles et dispos dans tous leurs mouvemens de corps, et dans toutes leurs actions. Il y aurait donc lieu d'admirer aussi les Islandais, qui dans des années de disette, n'ont vécu que de chair et de lard de cet animal, et qui n'ont pas moins joui d'une bonne santé, et conservé leur embompoint et leur gaîté. Tout ce qu'on a remarqué chez eux, c'est qu'ils avaient beaucoup perdu de leur force, et n'étaient plus aussi propres à des travaux longs et pénibles.

Le Marmenill.

§ 656. Il y a bien des siècles, que des savans nous parlent de ce Marmenill. *Th. Torfacus* dit : dans son *histoire de la Norwège*, que c'est en Islande qu'on le rencontre. L'évêque *Pontoppidan*, assure dans son *histoire naturelle de la Norwège*, *tom.* 2, *p.* 302, qu'il y en a plusieurs espèces M. *Stroem*, dans sa *description du Sundmoeschen*, *p.* 287, se fache presque contre ceux qui n'y ajouteraient point foi ; enfin *Childrey* dans son *Brit Bacon*, nous donne pour certain, qu'on en a pêché en Anglegleterre, dans le comté de Suffolk, en 1187, et un autre dans le Jorkshire, en 1535. D'autres ajoutent qu'on en a aussi pêché deux en Islande ; l'un, dans les premiers temps de l'habitation de l'île, dont le Landnama-Saga, part. 2, c. 5, fait mention ; le second, en 1733, près de Talkknefiord, dans le bailliage de Bardestrand ; mais ce qu'il y a de vrai dans ce rapport, c'est qu'on a trouvé, dans le ventre d'un requin,

un animal qui ressemblait à l'homme. Tous ceux qui le virent ne doutèrent pas un instant, que ce ne fût le corps d'un marmenill, et non pas un corps humain. M. *Wernhard Gudmunsen*, curé à Ottrerdal, qui est situé dans ce même bailliage, m'en a donné des détails très-circonstanciés, en me disant que, si je le desirais, il me les ferait certifier par toutes les personnes qui l'ont vu. Voici la description qu'il m'en a faite : « La partie » inférieure de l'animal, était entièrement » mangée, au lieu que la partie supérieure, » depuis la région épigastrique et hipogas- » trique, ne l'était qu'à demi dans de cer- » tains endroits ; mais dans d'autres elle » l'était aussi en totalité. Le sternum ou » os de la poitrine, n'était nullement en- » dommagé. Cet animal était de la gran- » deur d'un garçon de huit à neuf ans. La » tête était de la même forme que celle » d'un homme. L'occiput très-saillant du » devant, la nuque très-enfoncée ; les aîles » des oreilles très-grandes et s'éloignant » beaucoup en arrière. Il avait les dents in- » cisives, longues et en forme de quilles, ainsi

» ainsi que les grosses dents : les yeux
» étaient comme ceux de la morue. Il avait
» à la tête des cheveux longs, noirs et durs,
» assez ressemblans au fucus filiforme (*Fu-
» cus fili formis*) qui de son côté a beau-
» coup de rapport avec le fucus dont il est
» question dans la *Flor. Svec.* 1007. Ses
» cheveux pendaient sur ses épaules ; son
» front était grand et arrondi dans le haut.
» La peau au-dessus des paupières, était
» très-ridée, chauve, et de couleur d'olive-
» claire, sur toute la figure et sur tout le
» corps. Le philtre était très-profond ; le
» menton un peu fendu du bas. Il avait
» les épaules très-élevées et le cou très-court.
» Les bras étaient dans leur proportion na-
» turelle ; et chaque main avait ses cinq
» doigts garnis de chairs, et d'une peau très-
» tendue ; ce qui leur donnait quelque res-
» semblance avec les petits os de l'opuscule
» des branches du merlus. Il avait la poi-
» trine entièrement formée comme celle de
» l'homme. On voyait quelque chose des
» mamelons (*Papillæ*). Le dos était aussi
» comme celui de l'homme. Il avait les

» côtes très-cartilagineuses. Dans les en-
» droits où la peau avait été froissée, on
» appercevait une chair noire et grossière,
» comme celle d'un chien marin. Cet ani-
» mal fut rejeté à la mer, après avoir été
» laissé exposé une huitaine de jours sur
» le rivage.

Voilà l'histoire de ce marmenill, ou homme marin. Lorsqu'on réfléchit sur le changement que doit subir un animal resté quelque temps dans le ventre d'un requin, dont on connait la voracité et le goût particulier pour la chair humaine (car on a trouvé des cadavres entiers dans son corps); quand on se rappèle qu'en peu de temps, ce poisson peut franchir de grandes distances, et se transporter soudain d'un rivage à un autre; enfin, pour peu que l'on considère que l'imagination préoccupée, nous représente les choses toutes autres qu'elles ne sont effet, on est presque tenté de croire que cet animal était un homme. Mais d'un autre côté, si la description est exacte, on remarque que les cheveux, les dents, les doigts, ne ressemblent point à ceux de l'homme.

Il faut observer encore, que d'après l'habitude où sont les Islandais de recueillir religieusement, et d'enterrer ensuite décemment, soit les cadavres que la mer repousse sur le rivage, soit les membres mutilés et plus souvent altérés qu'ils trouvent dans des baleines, et autres poissons marins; il faut observer, dis-je, que ceux qui virent l'animal en question, se seraient fait scrupule de le laisser sur le rivage, pendant huit jours, et de le jeter ensuite à la mer s'il eut appartenu à l'espèce humaine.

Des Baleines.

§ 658. Les baleines se tenaient autrefois en grande quantité sur la côte occidentale de l'île ; mais depuis que dans le dix-septièmé jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, les pêcheurs espagnols et français les ont si fort poursuivies, elles sont en partie détruites et le reste a émigré vers le nord. Ces baleines qui fournissent une bonne nourriture, savoir : celles qui n'ont que des lames de corne au lieu de dents, et celles aussi

qui ont le ventre plissé (*Ventrem plicatum*) sont aujourd'hui assez connus; excepté quelques-unes des petites, parce que les pêcheurs ne s'en soucient pas. A l'égard des baleines à dents, ou baleines de proie, il est certain qu'il y en a de beaucoup d'espèces dans les parages du nord, qui sont encore inconnues aux naturalistes étrangers, parce que les pêcheurs n'en veulent point ; et que quand même ils en voudraient, ils ne pourraient s'en rendre maîtres, à cause de leur extrême agilité ; cependant les habitans en donnent beaucoup de description; mais toutes ces relations laissent tant de confusion et d'incertitude, qu'il ne faut point y ajouter foi.

SKIDIS FISKAR : *Baleines à Fanons et sans dents, ventre uni.*

§ 659. La classification que je me propose de suivre ici, est très-anciennement connue dans le nord, et en même-temps la plus naturelle ; on la trouve dans le *Speculo regale*, et la nation islandaise l'a suivie de temps immémorial. Skidi signifie *laminas*

corneas ou *fanons*, et les skidis fiskar; appartiennent à la première subdivision des bonnes baleines sans dents, car celles qui ont des dents n'ont pas de fanons.

La première et la plus grande de cette espèce, s'appèle Slettbakr, de son dos qui est uni; c'est la *balaena dorso impenni* des modernes, autrement appelée *balaena vulgaris et groenlandica*, parce qu'on la trouve le plus fréquemment sur les côtes du Groenland. Il y a cent ans qu'elle était plus commune près de l'Islande, qu'elle ne l'est aujourd'hui ; la raison en a été dite (§ 658). Un jeune poisson de cette espèce, fut jeté à la côte méridionale, il y a trois ans; il y en a aussi par fois sur la côte occidentale. On en mange la chair, qui ressemble beaucoup à celle de bœuf; celle des jeunes poissons, est particulièrement blanche et délicate.

Hnufubakr. L'autre espèce dont il est ici question s'appèle hnufubakr, parce qu'elle a une bosse sur le dos; mais son ventre est uni comme celui de la première; c'est la *balaena tubere pinniformi* des

auteurs ; d'autres l'appèlent *balaena pinna adiposa in excremo dorso*; celle-ci est un peu plus rare que la première, mais on la rencontre cependant de temps à autre, près de l'Islande.

La baleine à dos uni (Slettbakr), a cent aunes danoises (1) et au-delà, de longueur. La baleine bossue, ou à dos raboteux (Hnufubakr) est plus petite et moins large; elle a soixante-dix à quatre-vingts aunes danoises (2) de longeur.

RENGIS-FISKAR : *Baleines à fanons et sans dents, ventre plissé.*

§ 660. La seconde subdivision des baleines sans dents, comprend celles appelées *Rengis-fiskar*, (poisson ridé), c'est-à-dire celles qui, bien qu'avec des fanons, n'ont pourtant pas le ventre uni, mais plissé. Les naturalistes modernes les distinguent

---

(1) Deux cents pieds, mesure de France.

(2) Cent quarante à cent soixante pieds, mesure de France.

aussi par ce signe, car ils les appèlent *balœna ventre plicato* ; on connaît en Islande, plus d'espèces de ces baleines, que des skidisfiskar (à ventre uni); et on les y appèle communément *Reydar* et *Reydar fiskar.* Les habitans les emploient ordinairement pour leur consommation, sur-tout le ventre, dont la chair est entremêlée de graisse, ce qui en fait un manger très-délicat; mais les pêcheurs groenlendais ne les recherchent pas autant que la première espèce, parce qu'elles ont moins de lard, leur ventre n'en ayant point du tout.

J'en désignerai trois autres espèces des plus connues: la *Steipe Reydur* est la plus grande de toutes les baleines que l'on connaisse, sur-tout pour sa longueur, car le mâle a plus de cent vingt aunes danoises (1). Cette baleine, qui est la *balœna (maxima) ventre plicato* des auteurs, et le *musculus* de *Linné* (2), est assez commune près de

(1) Trois cent soixante pieds, mesure de France.
(2) Syst. nat. 37. 4.

'Islande, où elle est chassée par la mer, vers la côte. C'est là que les intrépides marins de la côte occidentale, l'atteignent souvent de leurs harpons, lorsqu'elle est engagée dans les golfes; le harponneur parvient très-difficilement et par hazard même à s'en rendre maître, après qu'elle a perdu son sang, ou que le fer du harpon lui a causé une inflammation; ces fers sont marqués et enregistrés dans les tribunaux conformément à la loi; (Jonsbog, Reka Balk, chap 4); ainsi, lorsqu'un de ces fers est trouvé dans une baleine, on connaît aussitôt celui qui l'a harponné.

Hrafn-Reydur, ou Hrefna, est la *balaena media ventre plicato, pinna brevi acuta in medio dorse*; elle a environ seize à dix-huit aunes danoises (1), et paraît être la même que celle à qui les Norwégiens donnent le nom de Ror - Hval (baleine de roseau) (2), on en trouve quelquefois qui

(1) Trente - deux à trente - six pieds, mesure de France.

(2) Voyez l'histoire naturelle de la Norwège, de *Pontappidan*, tome 2, pag. 199.

sont tout-à-fait blanches ; elle a communément le dos d'un brun foncé, et les côtés et le ventre blancs. Ses mâchoires ou *laminae corneae* sont très-petites. La chair, sur-tout celle du ventre, fournit une bonne nourriture. Cette espèce est souvent jetée sur la côte occidentale, et se porte quelquefois elle-même, vivante, sur les bas fonds, en voulant empêcher son petit de s'y heurter. On ne lui jette presque jamais le harpon, car les habitans la regardent comme un poisson ami de l'homme, et se persuadent même qu'il a été créé pour les protéger dans leurs petits et frêles bateaux, contre les poissons malfaisans ; ce qui peut paraître en effet assez extraordinaire, c'est que quand il y a en mer une quantité de poissons de proie qui suivent les bateaux, alors cette baleine nage si près d'eux, qu'on peut la toucher avec la main ; elle s'élance en travers sous les rames et la quille des bateaux, sans les heurter, et accompagne les pêcheurs, en éloignant d'eux les autres baleines, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés près du rivage.

L'Andarnafia (1) est une baleine facile à reconnaître ; elle tient son nom (islandais) du bec de canard, auquel le devant de sa tête ressemble, elle est sans contredit celle que les Norwégiens nomment *Rebbe Hval* (Bec Baleine) (2), est la même que les habitans des Fœroe appèlent dogling (3), car ce qu'on dit des qualités de l'huile fine et volatil de ce poisson, n'est applicable qu'à celle que l'on extrait de l'andarnafia. En Islande, les vaisselles de bois ou de terre ne peuvent la contenir, et même le verre dans lequel elle est renfermée, devient humide en dehors; si on en fait usage intérieurement, elle sort de suite par les pores ; c'est pourquoi on l'emploie en Islande, comme un remède parégorique, ou anodin, et comme un excellent résolvant ;

(1) *Balœna (minima) rostro longissimo et acutissimo.*

(2) Voyez la figure dans l'histoire naturelle de la Norwège, pag. 184.

(3) *L debes Fœr : Reser*, pag. 162.

cette huile produit aussi des effets très-salutaires pour les enflures, les tumeurs, les cloux, et dans toutes sortes d'inflammations. La grandeur de cette baleine est, en Islande, de dix à douze aunes danoises (1), et elle parvient au plus, de quatorze à quinze aunes (2) de longueur. On la trouve souvent, tant dans les golfes de la côte occidentale, que près du Westerjokkel, tantôt jetée sur la côte, tantôt échouée par sa propre imprudence, sur les bas fonds; mais son séjour ordinaire est cependant dans l'Oefiorden, sur la côte septentrionale, où depuis soixante à cent ans, on en a harponné et trouvé, qui ont été jetées ou chassées sur le rivage; on en mange la chair.

FANN-FISKAR, *baleines à dents.*

§ 661. Les Fann-Fiskar, ou les baleines qui, au lieu de fanons, ont des dents, se divisent en général, en *mangeables* et en

(1) Vingt à vingt-quatre pieds de France.

(2) Vingt-huit à trente pieds de France.

non-mangeables ; c'est dans les mers qui environnent l'Islande, qu'on en voit la plus grande quantité. Celles qui sont mangeables appartiennent spécialement à la famille des dauphins. Les gens du pays parlent de diverses espèces, qu'ils désignent par différens noms : mais ce sont particulièrement les suivantes, qui leur sont le mieux connues, savoir : le *Hnysen*, le marsouin ou dauphin, se rencontre par-tout autour de l'île, et il est assez connu des étrangers. On le harponne dans tous les parages ; il est aussi pris dans les filets tendus aux chiens marins, quoiqu'à la vérité, cela n'arrive le plus souvent que par hasard.

Le *Hundfisken*, est le *Phocene* dont nous avons parlé dans la description du *Westerjokkel* (§ 529) ; on l'appèle aussi *Hofrung*, bien que l'on donne aussi ce nom à d'autres dauphins.

Le *Hnydengen* (1), très-petite espèce de baleine ; c'est le méchant dauphin qui pour-

---

(1) *Delphinus (minimus) vestro protracto.*

suit avec acharnement, et tue les grosses baleines sans dents; il a ordinairement deux à trois aunes (1) de long.

Le *Haa Hyrningur* (2), ainsi nommé des hautes cornes ou nageoires qu'il a sur le dos; il est le plus facile à reconnaitre dans toute l'espèce, tant par sa grandeur, ayant quatorze aunes (3) de long, que par sa nageoire au dos, qui a trois aunes (4) d'élévation.

On trouve de toutes ces espèces, tantôt l'une tantôt l'autre, sur le rivage; elles s'échouent souvent elles-mêmes, toutes vivantes, et par mégarde, en poursuivant d'autres poissons; rarement font-elles du mal aux bateaux pêcheurs. On en mange la chair qui ressemble à celle du bœuf; elle est cependant plus noire, plus coriace

---

(1) Quatre à six pieds de France.

(2) *Delphinus (maximus) pinna in medio dorso majori acuminata.*

(3) Vingt-huit pieds de France.

(4) Six pieds de France.

et plus dure que celle des baleines sans dents. Outre ces espèces de dauphins, les habitans du pays comprennent encore dans la classe des baleines à dents, mangeables, quelques-unes de celles qui ne font point de mal aux hommes ou aux baleines ; mais celles-ci étant plus rares que les précédentes, et ne paraîssant que de loin en loin sur la côte, leur caractère n'est pas encore déterminé.

Les Illhvele, Baleines malfaisantes.

§ 662. Les *Illhvele*, ou baleines malfaisantes, forment la seconde subdivision. Les pêcheurs Islandais les craignent beaucoup, lorsqu'elles s'approchent des côtes. On assure que quelques-unes d'entre elles sont si voraces, qu'elles prennent les bateaux voguant, dans leur gueule, les écrasent, et avalent les hommes qui les montent. On les dit très-avides de chair humaine, au point que lorsqu'elles en ont pu avaler dans quelqu'endroit, elles y restent souvent une année entière, dans l'attente d'en trouver encore; aussi les pêcheurs ont grand soin d'éviter ces

parages; et de n'y retourner qu'après un grand laps de temps, et lorsqu'ils n'apperçoivent plus de baleines de proie. Le plus grand nombre de celles qu'on rencontre dans la haute mer, appartenaient à cette classe de baleines malfaisantes, dont il y a plusieurs espèces. Les anciennes lois du pays, et sur-tout la loi de l'église, défendent de les manger; elles en désignent deux espèces, que les gens du pays connaissent bien; savoir : le *Rodkammen* (la Peigne-rouge), dont le caractère est encore incertain; et le *Naa-Hvalen*, qui est connu par-tout, sous le nom de *Monodon* (1); quelques écrivains l'appèlent aussi *Nar-Hval*, mot corrompu de *Naa*, au nominatif *Naar*, qui signifie *corps* (humain) *mort*. On ne voit que rarement ce poisson, dans les mers d'Islande, mais on a quelquefois trouvé sur la côte, sa précieuse corne, dite *Licorne*; le *Speculum Regale*, dit : (page 130), qu'il évite l'homme; et le plus

(1) *Uni cornu marinum.*

ancien code dit : *Graagasen* (livre 1.er chap. 17) , défend expressément de la manger.

Pêche de la Baleine.

§ 663. Il n'est pas étonnant que la grande baleine à ventre plissé (*Steipe Reydur*) (1), ait été harponnée sur la côte occidentale ; car encore aujourd'hui , on l'y trouve , ainsi que des plus petites espèces de baleines mangeables ; mais la manière dont on s'y prend, n'est rien moins que sûr , et présente peu d'avantage (§ 660); car le plus souvent les baleines blessées se sauvent à la mer , et ne reviennent plus ; où si elles reparaissent , ce n'est que quand leurs plaies sont guéries, et alors elles évitent l'homme. Les pêcheurs ne cherchent que les mâles , ainsi que les jeunes baleines , mais jamais les femelles qui restent volontiers dans les endroits où les mâles les rencontrent ; le motif de cette distinction , c'est que, si l'on

(2) *Balaena (maxima) ventre plicato.*

poursuivait

poursuivait les femelles, elles s'enfuiraient; et les autres ne reviendraient plus.

Autrefois que les habitans avaient encore du courage et des moyens, quelques-uns d'entre eux, qui faisaient leur affaire principale de la pêche de la baleine, faisaient construire de grands et forts bateaux, dont deux ou trois de compagnie sortaient pour chasser la baleine; ils la tiraient avec des lances à deux fourches, attachées par le manche avec de fortes cordes; on avait soin aussi de garnir le devant des bateaux, de quantité de branches d'arbrisseaux, pour ralentir et embarrasser sa marche, afin de fatiguer davantage la baleine qui l'entraînait. Cette méthode, quoique périlleuse, avait cependant beaucoup d'avantages; aussi les pêcheurs manquaient-ils rarement d'avoir le poisson, d'autant plus qu'on ne l'attaquait que dans les golfes et les anses, à l'aide de petits bateaux placés au large et chargés de pierres que l'on jetait continuellement dans l'eau, lorsque la baleine voulait s'éloigner: ce qui l'en empêchait, car ce poisson redoute qu'on lui jète des pierres, à ce que

l'on présume, parce qu'une pierre pourrait lui tomber dans le *Fistulam spiratoriam.* Lorsque la baleine est fatiguée, on l'approche de plus près, et on lui fait de nouvelles blessures, afin qu'elle perde son sang.

Conclusion.

§. 664. Il est évident que les Islandais pourraient tirer plus de parti de la pêche de la baleine, qu'ils n'en retirent aujourd'hui, mais il leur faudrait aussi plus de moyens ; ils craignent maintenant la présence des baleines, parce que leurs bateaux sont faibles, et incapables de résister aux accidens de cette pêche ; ils n'osent même pas, lorsqu'ils sont en mer, articuler les vrais noms des poissons malfaisans, mais ils les désignent par des mots convenus ; pour les éloigner d'eux, quelques-uns se pourvoient de fiente de bœuf, nouvelle, qu'ils jètent en mer à leur approche ; d'autres emploient préférablement, pour le même objet, du soufre, des rameaux de genévrier, des noix de muscade, ou autres choses pareilles ;

mais on regarde le premier moyen, qui est aussi le plus simple, comme le meilleur et le plus sûr; après celui-là, pour faire fuir les baleines, c'est de faire du bruit, de crier dans le bateau, et de frapper avec un bâton contre les escopes (1), comme on prétend que le pratiquent les pêcheurs de Norwège.

DES OISEAUX.

Introduction.

§ 665. Les golfes et les anses de la partie occidentale, spécialement *Breedefiord* (le golfe large), et les îles qu'il renferme, sont les endroits où les oiseaux d'Islande se rassemblent le plus; c'est pourquoi je m'étendrai un peu amplement sur cet objet et sur l'utilité que les Islandais retirent de certaines espèces. Les habitans de ces cantons connaissent beaucoup mieux que ceux du

(1) Espèces de pèles en bois, creuses et étroites servant à jeter hors d'un bateau, les eaux qui peuvent s'y être introduites.

reste du pays, cette partie de l'histoire naturelle; d'ailleurs, on a plus d'une fois occasion de s'en occuper, et principalement d'examiner les oiseaux aquatiques.

Oiseaux de Proie.

§ 666. On ne trouve pas, dans la partie occidentale, des oiseaux domestiques, excepté des poules, mais en peu d'endroits; en revanche, il y a beaucoup d'oiseaux de proie, savoir : des aigles, des faucons, des corbeaux (§ 85, 87 et 332). Le faucon se trouve en quantité dans les golfes de l'ouest, parce qu'il y peut attraper assez de gelinotes de baie (1), et des oiseaux de mer. Les chasseurs du faucon en amassent chaque année, une grande quantité, qu'ils envoient dans les districts méridionaux, pour être de-là expédiée à Copenhague.

Le corbeau est de tous ces oiseaux le plus nuisible. Il poursuit l'*Eider*, ou canard à duvet, le chasse de son nid, s'empare de

(1) *Rype*, danois; *Lagopus*, Islandais; *Riupa*.

ses œufs, et les emporte avec lui ; il les casse et les suce l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il en soit rassasié. Il enfoui ce qui lui en reste, dans les marais, et toujours seulement un œuf dans chaque endroits; mais il est bien rare qu'il les retrouve, car les chiens, en fouillant la terre, rencontrent souvent de ces œufs putréfiés. Les habitans détruisent de suite les nids que le corbeau veut bâtir dans les îles, et prennent à tâche de l'en chasser.

Oiseaux de l'espèce des Oies.

§ 667. On trouve ici des oiseaux appartenans à l'espèce des oies; entre autres, le cygne, qui se tient en troupe près le *Gilsfiord*, où il dépose annuellement son duvet; ses plus grandes plumes, particulièrement les *remiges* sont recueillies par les gens du pays, qui les vendent aux étrangers comme une marchandise très-recherchée; les *rectrices*, ou les grandes plumes de la queue, sont aussi recueillies et employées pour écrire.

Hrota, l'oie nonnette (1), qu'on appèle dans la partie méridionale *Mar-Giœs*, est la troisième et la plus petite espèce des oies sauvages. La première est l'oie grise, *Hraagaasen* (2); la seconde, le *brenta Helsingen* (3); et la troisième est la susdite oie nonnette (Hrota), qui est confondue avec le brenta Helsingen, tant par *Linné*, que par d'autres naturalistes modernes, qui n'en font qu'une et même espèce. Les anciens habitans l'appelaient *Gagl*, et les Norwégiens la désignent encore sous le nom de *Gaul*. Elle a le corps gris, la poitrine d'un gris-clair, les *rectrices* noires, le queue blanchâtre, le bec noir, les pieds gris. Cet oiseau fréquente le Breedefiord, au printemps, par bandes très-nombreuses; il s'abaisse sur les rivages à fond argilleux, pour chercher l'herbe flotante, ou l'algue filiforme, et

(1) *Anser griseus capite colloque nigris et bernicla Anglorum.*

(2) *Anser griseus et anser forus.*

(3) *Anas collo nigricante, collari albo, ou brente Anglorum*, v. Hills History of animals, p. 5, sp. 6.

sur-tout ses racines. Lorsque la mer est haute, il se tient sur la côte, et mange de l'herbe. Cette oie nonnette joue avec les harengs à huile, lorsqu'elle en trouve dans le limon du rivage; je n'ai pourtant pas vu qu'elle s'en nourrît. Elle est bonne à manger, et on la prenait autrefois dans des filets. Le peuple prétend qu'elle vit long-temps, et on dit proverbalement, de quelqu'un qui est âgé : *Hann er ordin Hrota* ; elle doit son nom, comme d'autres oiseaux, à sa voix qui ressemble à un ronflement, car le vieux mot *Hrota* est *Rhonchus*.

Canards.

668. Il y a plusieurs espèces de canards dans la partie occidentale : le *Blaakolls-Ond*, canard sauvage ordinaire (1); le *Hrafn-Ond*, canard à crête noire et à pieds jaunes (2); le *Haavella*, dont les étrangers ont formé

(1) *Anas (vulgaris) fera*, ou *boschas*.

(2) *Anas cristata nigra, pedibus croceis, collo inferius, pectore et abdomine albis.*

16...

Kanelda, canard à queue pointue (1); le *Hraum-Ond* et *Brimdufa*, canard à collier (2), est le plus beau, non-seulement parmi les canards, mais parmi tous les autres oiseaux d'Islande, on l'appèle *Brim-Duc* (3) parce qu'il nage au bord du rivage près des rochers, les brisans ou le resac de la mer; le *Ort*, petit canard dit cercelle ou sarcelle (4), est le plus petit des canards d'Islande, mais aussi le plus prolifique; le *Topp-Ond*, canard à tête rousse (5) : on l'appèle aussi *Vatns-Ond*; cet oiseau se trouve par-tout; le *Gul-Ond*, canard à

(1) *Anas, cauda acuta cuneiformi; Anas Islandica, Phasianus marinus.*

(2) *Anas torquata multicolor, cauda cuneiformi, macula alarum violacea.*

(3) De *Brim*, Bord; et *Duc*, Pigeon.

(4) *Anas (minima) macula alarum viridi, linea alba suprà et infrà occulos*, querquela (minor) Auctorum.

(5) *Mergus fucus cirratus, crista dependante, rostro et pedibus rufis.*

tête noire mêlé de verd (1); le *Sef-Ond*, canard à double crête, jaune-clair (2); on voit rarement ce dernier dans la partie occidentale, mais plus souvent dans les districts du sud.

L'Eider, ou *Canard à Duvet.*

§ 669. L'eider est très-connu en Islande, principalement dans le Breedefiord. Il est aussi utile qu'il est commun (§ 88 et 334); son duvet (que l'on appèle par corruption, *Aigledon*) vient seulement de la femelle; on assure cependant que, faute de mieux; le mâle en rend aussi, mais ce n'est que des côtés, et celui-ci est blanc; le duvet d'un eider mort, ne vaut rien, parce qu'il a perdu presque toute son élasticité. Ceci paraît, sans doute, singulier, mais c'est pourtant une vérité confirmée par ceux qui ont

(1) *Mergus capite nigro viridi, pectore et abdomine albo pallidis.* Merg-Anser auctorum.

(2) *Anas crista gemina flava, pectore ferrugineo.*

vu en Angleterre que les oies vivantes donnent seules un bon duvet, (voyage de Kalm, tome. 2).

L'eider fait sa première couvée au commencement du mois de juin, et rend ordinairement quatre à six œufs à la fois; on on a bien trouvé dix à seize dans le même nid, mais il y a alors deux eiders qui les couvent alternativement; et on les surprend quelquefois couvant les œufs l'un à côté de l'autre dans le même nid. La couleur des œufs est presque toujours verdâtre; quelquefois aussi, d'un verd-foncé, ou verd bleuâtre; il y a souvent un anneau verd autour de l'œuf; on rencontre aussi des œufs difformes qui ont les deux bouts de la même épaisseur; lorsqu'on les fait cuire pour les manger, on y trouve deux jaunes d'œuf. Cet oiseau dépose généralement trois œufs dans différens endroits, on lui en enlève deux et on lui laisse le troisième. Le dernier œuf que l'eider et quelques autres oiseaux pondent lorsqu'il sont devenu vieux, n'est pas plus grand que celui de l'hirondelle de mer; on l'appèle *Reedebold* (Boule

de nid). Le jaune qui est au centre, est très-petit ; on n'apperçoit pas le *punctum saliens*. Le temps des pontes dure six à sept semaines ; on cherche ordinairement une fois par semaine, les œufs de l'eider, et ceux des autres espèces de canards, de même que des pies de mer, hirondelles de mer, et autres oiseaux. Cette perquisition s'appèle *Leith* (recherche), et ceux qui la font marchent dans un certain ordre, en criant de temps en temps : *hohoproutte*, *porrorroutte ;* mais l'eider est souvent si privé et si accoutumé à ce cri, qu'il reste tranquille. Les eiders sur-tout, qui couvent dans les îles habitées et près des maisons, s'apprivoisent très-aisément. On leur laisse souvent leur première couvée, et on les traite avec beaucoup de circonspection et de douceur, afin d'attirer dans l'île, les jeunes oiseaux avec les vieux, ce qui manque rarement de réussir. Lorsque l'on enlève un eider privé de dessus les œufs, il reste tranquille auprès du nid, mais lorsqu'il voit que l'on veut ôter les œufs, il fixe l'homme douloureusement, répète plusieurs fois ce cri : *car*,

car, *car*, et se met ensuite dans le nid vide; où il demeure quelque temps triste; mais tous les ciders ne sont pas aussi doux : il en est qui s'élancent du nid en jetant des cris, et lorsqu'il voyent qu'on les dépouille, ils se précipitent sur l'homme, s'accrochent avec leur bec à ses habits, et font toute la résistance qui leur est possible. L'eider couve ses œufs assiduement, et ne les quitte que pour chercher sa nourriture; pendant son absence, le nid (qui est de niveau avec le terrain) est caché, et les œufs conservent leur chaleur sous le duvet de l'algue et de la mousse. La nature a doué d'autres oiseaux, spécialement les canards, du même instinct. Tous les oiseaux ne pondent pas en même-temps, ce qui prolonge le temps des couvées ; c'est dans les trois premières semaines qu'on recueille les meilleurs œufs et le meilleur duvet; mais ensuite on trouve de plus en plus fréquemment, des œufs couvés ou pourris; lorsqu'ils ont commencé à se corrompre, on les appèle *Stropede*, et le jaune est alors blanchâtre et plus fluide. C'est dans les temps pluvieux

que tous les oiseaux sauvages pondent davantage. Lorsque le temps des poussins arrive, ce qu'on découvre ordinairement à la quatrième recherche, on fait le triage des œufs auprès du nid, et on y remet ceux qui contiennent des petits. Dans la dernière, ou septième recherche, nommée *Unga-Leith* (1); on recueille seulement le duvet qui n'est pourtant pas en grande quantité, et que l'on trouve mêlé de plumes que l'oiseau s'arrache. L'histoire des poussins ou petits eiders, se réduit à ce qui suit : le temps fixé par la nature étant arrivé, le poussin casse la coque, si elle n'est pas trop épaisse et trop dure, car en ce cas il reste dans sa prison et meurt; par fois, la mère casse l'œuf. Aussitôt que les poussins sont sortis et séchés, la mère les conduit au bord de la mer, et il est très-rare qu'on les trouve dans le nid; la mère va devant et les petits après; elle ne vole pas; elle ne les prend pas non plus sur son dos, comme

(1) *Unga*, poussin; *leith*, recherche.

quelques-uns l'ont prétendu ; mais arrivée au bord de la mer, c'est alors qu'elle les prend sur son dos, nage jusqu'à une certaine distance de terre, ensuite elle plonge, et les petits sont obligés de s'aider eux-mêmes ; depuis lors ils ne reviennent plus à temps ; mais se mettent sur les rochers que la mer mouille continuellement, et qui sont couverts d'algue ; c'est-là, avec les vieux oiseaux, qu'ils se nourrissent de petites moules, d'escargots, nérites, etc., des excroissances résiculeuses de l'algue et d'autres herbes et insectes de mer. *Bliken*, ou l'eider mâle qui, pendant le temps de la couvée, est resté en sentinelle au dehors, rodant autour du rivage dans le voisinage duquel la femelle couvait, s'en sépare alors et s'éloigne ; mais les mères continuent à accompagner leurs petits près du rivage où elles trouvent à subsister. La couleur des petits pendant la première année, est d'un gris d'acier, ou gris pâle ; ils deviennent plus foncés la seconde année, et vers la fin de cette année, leurs ailes sont grandes, au point de les mettre en état de voler, d'où l'on voit qu'il s'en faut beaucoup

qu'ils volent au moment de leur naissance, du nid jusqu'à la mer. Les mâles deviennent noires la troisième année, sur-tout sur la poitrine, et quelques taches blanches commencent à paraître dans les endroits qui doivent blanchir dans la suite. Au quatrième été, des couleurs permanentes commencent à se faire remarquer; enfin l'année suivante l'oiseau a obtenu toute la parure qu'il doit avoir, et il cherche alors sa compagne. Le lecteur aura vu par ce que nous venons de dire, que cet oiseau n'est pas en état de se propager le second été, comme certains écrivains le rapportent. Le printemps est la saison où les mâles se choisissent leurs compagnes; ce choix occasionne une guerre terrible entre eux. L'eider s'absente pendant l'hiver, des parties occidentales et septentrionales; dans la partie méridionale, au contraire, il y a des bandes qui ne quittent jamais le pays.

Opérations relatives au Duvet.

On fait un triage du duvet dès qu'il est tiré du nid. Celui de dessus, qui est le plus

propre, est mis à part ; on en distingue deux espèces : *Thang-Duun*, duvet de l'algue et *Græss-Duun*, duvet de l'herbe ; le premier est le plus pesant, mais le plus facile à nétoyer ; il demande à être bien séché, car l'algue conserve une humidité salugineuse, et lorsque l'oiseau bâtit son nid sur les tas d'algue et de fucus marins, près du bord de la mer, ces herbes sont toujours mouillées. Au temps des plus hautes marées, la mer mouille, soulève et emporte quelquefois les nids ; et souvent même, on rencontre ces nids intacts, avec l'oiseau sur les œufs, à une distance considérable de terre.

Un nid de duvet dit d'algue, de médiocre volume et qualité, peut rendre un sixième de livre de duvet pur ; et un eider peut en fournir dans les trois couvées prises ensemble, une demi-livre (1) ; d'une livre de duvet mêlé d'herbes, on peut tirer une demi-livre de duvet pur, lorsqu'il est de la meilleure qualité ; mais ordinairement on ne tire que

(1) Soixante-quatre livres poids dannois, en font soixante-cinq poids de marc.

trois livres de duvet pur, de dix livres de *Græss-Duun*, et deux livres seulement, du duvet d'algue, *Thang-Duun*.

Épuration du Duvet.

La méthode la plus ancienne et la plus simple d'épurer le duvet, c'est de le faire bien sécher au soleil, de les fouler ensuite, et de le remuer entre les mains, pendant qu'il est chaud; après cela d'en séparer la partie plus pure, et d'éplucher le reste. D'autres le font chauffer dans une marmite de fer, sous laquelle brûle de la braise, et le foulent ou pilent ensuite avec un morceau de bois. Ils parviennent à en séparer l'algue et les tiges d'herbes, lesquelles étant concassées, s'en détachent au moyen de quelques secousses. Mais cette méthode rend le duvet brunâtre, court et bourgeonné; il perd aussi beaucoup de son élasticité, lorsqu'on le fait trop chauffer. Le procédé le plus nouveau, qui est en usage dans les îles du *Breedefiord*, consiste à faire un archet, d'un cercle de tonneau, que l'on monte avec

plusieurs cordes de chanvre, sur lesquelles on pose le duvet; ensuite on prend un morceau de bois de chêne en forme de cône, avec la pointe duquel on touche les cordes rudement et transversalement en dessous; par ce moyen, ce qu'il y a d'impur dans le duvet tombe par terre, le meilleur duvet s'entortille autour des cordes, d'où on le détache; la partie grossière au contraire restant dessous, on la replace par-dessus successivement. Lorsque de cette manière le duvet a été épuré autant que possible, on épluche le reste à la main.

Dans les autres îles on fait usage, au lieu d'un archet, de grands chassis qui ont six pieds de long sur quatre de large; mais ils sont garnis de cordes de la même manière. Au moyen de ces chassis on peut épurer une grande quantité de duvet en peu de temps.

Durée de la vie de l'Eider.

Les Islandais pensent que la vie de l'eider se prolonge jusqu'à cent années. On sait avec certitude qu'un couple d'eiders sont revenus

au même nid pendant vingt années consécutives; ils étaient tout blancs les dernières années, et ils disparurent la vingt-unième. On prétend aussi que les mâles deviennent blancs par le grand âge. Lorsque l'eider n'a pas reçu la faculté de se propager avant d'avoir atteint cinq ans, et que depuis il use de cette faculté pendant vingt ans, il peut encore vivre dix ans de plus, ce qui fait trente-cinq ans en tout. La plûpart des animaux vivent sept fois la durée qui s'écoule depuis leur naissance et leur âge adulte. Ce que nous venons de dire est fondé sur notre propre expérience, et aussi sur des relations dignes de foi; le lecteur n'a qu'à confronter ceci avec ce que d'autres écrivains rapportent de cet oiseau remarquable; sur-tout avec ce qui est consigné dans l'histoire naturelle de la Norwège (tome 2, chap. 3), et dans les mémoires sur l'Islande, de *Horrebow* (§ 46), mérite d'être relu.

Des Pélicans.

§ 670. On distingue parmi les pélicans,

le Skarfen (1) le Cormoran aquatique dont il y a trois espèces, comme nous l'avons remarqué (§ 89): le *Jopskarfr* (Fn., Sv. 116), ou pélican noir à tête crêtée (2), qu'on appelle aussi *Hraukur*, de même que sa femelle dont la crête ne paraît guères; et le *Graa-Skurfur*, *Hnuplungur*, ou le pélican bigarré (3), sont les plus communs dans la partie occidentale. Ils couvent cinq et quelquefois six œufs, quoiqu'il soit dit dans l'histoire naturelle de la Norwège, qu'ils n'en couvent que trois, comme le pélican de la troisième espèce. Le cormoran aquatique fait son séjour sur les rochers dans la mer. On va y prendre les jeunes dès qu'ils sont grands et prêts à abandonner leurs nids; on les sale dans les îles, pour les manger pendant l'hiver. Bien des personnes les regardent comme très-délicats. Le cormoran aquatique, sur-tout celui des dernières

---

(1) *Carbo aquaticus.*

(2) *Pelicanus ater, capite cristato.*

(3) *Pelicanus, suprà niger subtus albicans, sivè albo et fusco variegatus.*

espèces, ne change point de couleur après avoir quitté le duvet mol avec lequel il est sorti de la coque.

Le *Dila-Skarfr* est le pélican noir à cuisses tachées de blanc (1), qu'on appelle aussi *Utilegu-Skarfr*; on ne les prend pas souvent.

Hafsula (§ 337) nous est maintenant bien connu; il est brunâtre pendant la première année; la seconde, le dos et le col commencent à devenir blancs; la troisième, tout son corps devient blanc, excepté les aîles qui sont à peu près brunes et les extrémités noires; la quatrième, le devant des aîles, ainsi que les *remigibus*, deviennent bruns-foncés du haut et du bas, mais l'extrémité est noire; enfin la cinquième année, les couleurs caractéristiques paroissent dans leur perfection. Il n'y a donc aucun doute que le *Hafsula* (§ 336) ne soit le *Pelicanus bassanus et piscator* de *Linné*, et l'*Anser bassano congener* de *Catesby*.

---

(1) *Pelicanus niger, macula fermorum candida.*

Le *Skrofa*, petit pélican à narines (1), est très-rare ici, on n'en prend pas, parce qu'il ne pond et ne couve ni ici, ni dans aucune autre partie de l'Islande. Ce *Skrofa* est sans doute le *Skrabe* dont parle *L. Debes* dans son voyage aux îles *Fœroe*, pag. 133.

Colymbi, espèces de Plongeons.

§ 671. On rencontre ici parmi ces espèces d'oiseaux, le *Himbryne*, plongeon à poitrine blanche et à dos noir (2). On l'appelle *Bruuse* dans le district de *Thingoe*. *Linné* et beaucoup d'autres le rangent dans la classe des *Lummes*, ce que *Strom* dans sa description de *Sundmoer* a bien remarqué; *L. Debes* en a aussi déjà fait connaître deux espèces, et il a décrit d'une manière distincte les couleurs de la première. Les taches blanches du dos, que *Strom* dit être rondes, ne paraissent telles que dans les

(1) *Pelicanus (minimus) maribus anthropomorphis.*

(2) *Colymbus (maximus) pectore albo, dorso nigro maculis albis quadratis notato.*

jeunes oiseaux, car chez les vieux elles sont carrées, c'est pourquoi *Debes* les appèle dés ou carreaux.

Le *Lamur*. Le lumme (1) est de l'espèce que *Debes* appèle *Liomen*. Cet oiseau est ordinairement confondu avec celui prudemment cité (2).

Le *Teista*, *Peturs Kofa*, petit plongeon de mer, ou pigeon de Groenland (3), est un des oiseaux les plus utiles au pays; cependant les habitans de la partie occidentale sont les seuls qui sachent en tirer parti. Les œufs sont bons à manger; le jaune de l'œuf est d'un joli rouge foncé, ainsi que les pieds de l'oiseau. Son bec est toujours noir et ne devient jamais rouge, comme quelques-uns l'ont dit. Le plus souvent il n'y a qu'un

(1) *Colymbus cinereus, pectore albo, gula rubra.*

(2) Voyez l'histoire naturelle de la Norwège, tome 2; chap. 4, et les mémoires de *Horrebow*, pag. 171.

(3) *Colymbus niger, pedibus sanguineis, macula alaram alba. Columba Groenlandica* des auteurs. Voyez Fn., Sv. 124.

petit dans chaque nid, ou deux au plus; ces petits sont gris-pâle sur le corps et ont les ailes un peu foncées. Lorsqu'ils ont mué ou changé leur premier duvet, on les prend avant qu'ils ne cherchent la mer; et on les retire des crevasses des rochers à l'aide de longs crochets. S'ils arrivent à la mer avec leur premier duvet, il leur est impossible de plonger, quelque peine qu'ils se donnent. Ils sont extraordinairement gras, ils ont la chair tendre et d'un goût qui n'est point désagréable. La graisse qu'on en retire, ressemble, quand elle est cuite, à celle de l'oie, mais elle est plus fine. On en sale la viande, on la fume et on la fait sécher, comme nous l'avons dit (§ 621). Lorsque les jeunes oiseaux de cette espèce sont accoutumés à la mer, les vieux s'en vont, et les gris-pâles demeurent seuls. C'est cette circonstance qui a induit en erreur, premièrement *L. Debes* (L. C., pag. 127), et après lui *Ponlopedan* et *Ström*, qui prétendent que le *Teista* ou pigeon du Groenland change de couleur et devient gris en hiver. Le Teista, dont le dernier parle, doit avoir eu deux ans. Les jeunes *Teista*

se tiennent ordinairement près de terre, et on les voit encore dans leur troisième année avec des taches blanches çà et là sur le corps, de manière cependant que la couleur noire prédomine, et que les taches blanches des ailes sont devenues distinctes et claires; les pieds commencent alors à prendre la couleur rouge; mais cette couleur n'atteint toute sa beauté que dans la cinquième année, où elle devient parfaite. Le *Teista* qui est décrit dans la Fn., Sv. 124, est donc un vieil oiseau; mais celui décrit dans le syst. nat. ref., 635, est un oiseau dans sa troisième année, et celui cité dans la Fn., Sv., N°. 636, n'en peut avoir que deux. *Klein* (Prodr. Av., part. 3, § 11) parle sans doute aussi d'un *Teista* de trois ans. Celui qui est tout blanc, est un jeune ou très-vieux. Celui qu'il dit être noir, n'est pas un *Teista*, mais un oiseau d'une autre espèce. Nous voyons d'ailleurs une erreur manifeste chez ce naturaliste célèbre: il dit (L. C., § 75) du pigeon du Groenland (qui est son *Plantus Columbarius*), que le mâle est noir, à l'exception des plumes de la queue: *rectrices albae è*

cinereo squamatae, et des pieds qui sont rouges; que la femelle a les pieds gris, la tête et le col tachés de blanc, *pedes griseos, collum et caput per puncta alba*, etc.; et encore de tous les deux, il est dit qu'ils changent de couleur dans l'hiver (*dicuntur hieme colores mutare*). Voilà comme les erreurs se propagent, lorsqu'on n'examine pas les choses par soi-même. La couleur de pourpre des excrémens du *Teista* dont il est question dans l'histoire naturelle de la Norwège (Conf. Rami, description de la Norwège, pag. 250), n'appartient qu'à la fiente vieillie. L'origine du nom de *Petrus Kofa* qu'on donne au *Teista*, vient sans doute du temps de son arrivée sur les côtes, qui est vers le jour de Saint-Pierre, ou le 22 février, Néanmoins on ne le voit sur les rivages que vers l'équinoxe, au printemps (21 mars). Les teistas sont de très-beaux oiseaux, remarquables par des habitudes gracieuses. Les couples se font beaucoup de caresses et se saluent par des inclinaisons de têtes, lorsqu'ils veulent s'unir, soit en se promenant sur les rochers, soit en nageant

près du rivage, dans un temps calme ; c'est en quoi ils ressemblent aux pigeons, et sans doute c'est aussi ce qui leur en a fait donner ce nom. Il est assez singulier que pour les gens du pays, ce soit une mauvaise action que de tuer un vieux teista, tandis qu'ils tuent les jeunes sans aucun scrupule.

Le *Skiœr-Steenbidereri* est un petit *Blennius*, que le *Teista* cherche pour apporter à ses petits. Ces petits se laissent aisément apprivoiser par des enfans, et mangent toute sorte de nourriture; mais on n'en jouit pourtant pas long-temps, car s'ils ne peuvent point fréquenter la mer, ils meurent.

Lunden : Pie de mer à gros bec (1).

§ 672. Cet oiseau est le second parmi ceux que l'on doit citer comme les plus remarquables, et se trouve en grande quantité dans les îles du *Breedefiord*. Des naturalistes

---

(1) *Alca rostro* (*psittaci*) *latissimo*, *fulcis* 4, *temporibus albis* Fn., Sv., 118.

étrangers, sur-tout des Anglais, en racontent différentes particularités intéressantes. *Hill* (L. C.) dit qu'il couve cinq œufs; mais en Islande il n'en couve ordinairement qu'un, quelquefois deux et au plus trois, ce qui est très-rare. Les œufs sont tous blancs. On lui a donné plusieurs noms : on l'a appelé *Perroquet*, de la forme de son bec, et parce qu'il plie le col et tourne son corps avec une souplesse et une agilité admirables. Son chant et sa couleur lui a valu des Islandais le nom de *Prêtre*, et c'est sans doute cette raison qui le fait nommer par *Aldrovand*, *Tratercula*, et en anglais, *Pope*. Il vient à la côte vers la mi-avril, et quelque temps après il visite ses logemens, qui sont encore remplis de neige et de glace. C'est à cette époque que l'on en prend plusieurs. Sa visite faite, il s'en va, pour revenir quinze jours après. Alors il nettoie son habitation et commence de suite à pondre. Quelques-uns se nichent entre de grosses pierres mises en tas sur le rivage, ou plus haut, dans les crevasses des rochers; mais la majeure partie demeure dans des cavités, sous terre, que l'oiseau se

creuse lui-même avec ses griffes, son bec qui est très-fort. Ces cavités ont des allées profondes, sinueuses et en forme de voûte. Leur diamètre est de six pouces et au-delà, et leur étendue de six pieds. Le *Lunden* ne couche jamais sur son dos, comme on l'a prétendu, excepté seulement au printemps, lorsqu'il travaille pour nétoyer et agrandir son habitation. Les gens du pays vont le chercher dans ces cavités, avec des bâtons minces, au bout desquels est attaché un crochet de fer, avec lequel ils retirent l'oiseau, sur-tout le jeune. Les habitans des îles ont aussi des chiens dressés à trouver les cavités où il y a des *Lunden*. Ils les indiquent avec beaucoup de précision, car l'homme ne peut pas distinguer les cavités où ils se cachent, d'avec celles qui sont vides; le chien devine par l'odorat, la présence de l'oiseau, alors il gratte la terre à l'ouverture de la cavité, aboie, hurle et regarde fixement son maître. Si la cavité est spacieuse et le chien petit, il y entre de suite, prend l'oiseau, et le rapporte. Il arrive pourtant souvent que le *Lunden* donne des égratignures, tant aux

oiseleurs qu'à leurs chiens, au point que ces derniers en poussent des cris lamentables; car cet oiseau est très-vigoureux. Il est lourd, et ne vole point légèrement, à moins qu'il ne fasse du vent, ou qu'il ne s'élance de quelque rocher élevé. C'est pour cela que l'on cherche à le surprendre dans un temps calme, et lorsqu'il sort de son habitation pour se porter par troupes dans les îles et îlots, comme s'il cherchait à examiner le pays. On en assomme alors avec un bâton autant qu'on peut, et on leur tord le col sur-le-champ. Lorsque les vieux rendent visite aux petits pour leur apporter de la nourriture, c'est toujours le petit qu'on attrape le premier, parce qu'étant entré le dernier, il se trouve plus près de l'ouverture du souterrain; les Islandais s'imaginent même que le *Lunden* se met ainsi au fond à dessein, pour que les oiseleurs prennent le petit, et croient que le vieux n'y est pas. S'il arrive qu'il ait fait sa couvée tard, il ne reste pas pour prendre soin du petit; le temps de son départ étant survenu, il s'en va, et laisse son petit mourrir de faim. On raconte aussi du

Lunden, du *Teista* et de quelques autres oiseaux, que lorsque leurs petits ont mué, ou changé leur premier duvet, les vieux ne leur apportent plus de nourriture, afin de les contraindre à sortir et chercher eux-mêmes leurs alimens; mais le *Lunden* s'en va lorsque le temps de son départ est venu, soit que son petit ait mué ou non ; ce départ a lieu vers la Saint-Michel. Au milieu de septembre on prend les jeunes *Lundens*, on les sale et apprête de même que le *Teista*. Les plumes des vieux sont les meilleures de toutes celles que fournissent les oiseaux de mer. Elles sont molles, sèches, sans la moindre graisse, puanteur ou putréfaction. Les petits sont souvent apprivoisés dans les îles du *Breedefiord*, et s'accoutument à toute sorte de nourriture ; ils supportent mieux la fatigue que ceux du *Teista* ; mais comme eux ils meurent au bout d'un an, ou ils cherchent la mer. La couleur des jeunes *Lundens* est presque la même que celle des vieux, excepté le bec et les pieds qui sont gris ; le bec est aussi beaucoup plus effilé. C'est dans la seconde année qu'il a sa plus forte croissance, et dans

la troisième, la couleur grise commence à paraître; mais elle n'atteint pourtant pas son degré de perfection, ni au bec, ni aux pieds, que dans la cinquième année. S'il arrive à un *Lunden* de s'être avancé loin dans le pays, ou au milieu d'une île, pour ne plus voir la mer, alors la tête lui tourne, et il ne sait plus ni marcher, ni voler, il se débat et se traîne par terre à l'aide de ses ailes. Si un homme survient, il se tourne vers lui en baillant; s'il y a près de-là un lac d'eau douce, et qu'on l'y jette, il ne sait ni nager, ni plonger, et continue de se débattre avec ses ailes. Une circonstance non moins surprenante, et que les habitans des îles ont souvent vérifié; c'est qu'il y a certaines îles et des rochers en mer, où le *Lunden* ne vient jamais et où on ne l'a jamais vu, quoiqu'il habite d'autres îles du voisinage; il faut que l'air de ces endroits contienne quelque chose de pestilentiel pour lui; car, soit qu'il y vienne en s'égarant, soit qu'on l'y transporte, il n'est pas plutôt arrivé au rivage, qu'il perd ses sens, et meurt ordinairement dans les vingt-quatre heures. S'il vit plus long-temps, il

il ne cherche pas à fuir, mais il se laisse mourrir de faim. Le rocher nommé *Oddbiorns-Sker*, est un de ceux où cette singularité se fait remarquer, comme on l'a constaté par plusieurs expériences.

Des Oiseaux des Montagnes.

§ 653. Tous les plongeons qui habitent dans les montagnes escarpées, qui sont dispersées dans le pays, sont désignées sous la dénomination générale de *Bierg Fugl* et *Svart Fugl*, c'est-à-dire, oiseaux de montagne et oiseaux noirs. On en trouve principalement quatre espèces (§ 527, N°. 4, 5, 6 et 7).

Aalka (1), *Klumbunefia* ou *Drunnefia* (2), *Langvige* (3) ; cette dernière espèce qui est du double plus grande que

(1) *Alca* Fn. Sv. 120, *alca rostri fulcis* 4.

(2) *Alca rostri fulco unico, linea utrinque alba ab oculis ad rostrum.*

(3) *Alca rostro acuminato non fulcato annulo ocularum et linea pone oculos albes.*

les autres, et qui est sans doute celle qu'aux îles de Fœroe on appèle *Lomuifive*, paraît plutôt appartenir à la classe des colimbes. Le *Langnefia* et *Stuttnefia* (mâle et femelle) (1) est beaucoup plus petit que la *Langvigen*, et elle ressemble plus aux *Colymbis* qu'aux *Alcis*. Ces espèces se trouvent aussi aux îles de Fœroe, et dans le nord de la Norwège (2), comme en Islande, dans les rochers escarpés. Il y a de ces rochers dans la partie occidentale; mais *Fuglebierget* (3), dans le district de *Bardestrand* et paroisse de *Sodlogsdal*, est l'endroit le plus renommé; il y a là une montagne, longeant la côte, de trois à quatre lieues d'etendue, composée de rochers fort escarpés, de 100 à 200 toises de hauteur; elle s'élève presque perpendiculairement du rivage, avec beaucoup de

(1) *Alca rostro acuminato tenui, oculis et capite immaculatis.*

(2) Voyez l'histoire naturelle de la Norwège, de *Ponloppidan*, tom. 2, ch. 3; et *L Debes*, Fœr. Reser., pag. 138.

(3) De *Jugl*, oiseau, et *Bierg*, montagne.

gradins, formés ordinairemement de couches de pierres fondues. Il y a dans cette étendue de rochers une quantité extraordinaire d'oiseaux dits *Svartfugle* , que les habitans cherchent , de même que leurs œufs , pendant tout l'été. Ces oiseaux ont un goût de graisse approchant de celui de l'huile de poisson ; on les mange néanmoins, et on en conserve salés pour l'hiver. Les œufs sont fort mous, assez agréables et très-grands , en raison du volume de l'oiseau. C'est dans les temps pluvieux qu'on en attrape le plus, parce qu'alors , cet oiseau , comme quelques autres , pond davantage. Le *Svartfuglen* vient dans la montagne, au milieu de mars , et quelquefois plutôt ; il arrive quelquefois qu'il n'y paraît qu'au commencement d'avril; mais toujours, à ce que l'on présume, la première fois seulement pour revoir ses habitations des années précédentes. A cette époque il est extrêmement gras , de même que lorsqu'il revient , vers la fête de la Croix, époque où on en commence la chasse; mais vers la fin de la saison, lorsqu'il conduit

ses petits à la mer, on remarque qu'il est devenu maigre.

Manière de les prendre.

Cette manière a beaucoup de rapport avec celle pratiquée aux îles de Fœroe (voyez *Debes*, pag. 140). A la vérité j'ignore si en Islande il est aussi d'usage que deux hommes montent sur les rochers pour s'emparer de ces oiseaux, en se faisant lever, soutenir et aider alternativement l'un par l'autre ; mais ce qu'il y a de constant, c'est que les oiseleurs qui sont courageux et accoutumés à grimper les montagnes, vont isolément aussi loin qu'ils peuvent, tant vers le sommet que vers la bâse de la montagne que la mer inonde, et il est inconcevable pour ceux qui ne sont pas du pays, comment ces gens retrouvent leur chemin; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils tombent, soit pour avoir fait un faux pas, soit pour avoir mis le pied sur une pierre détachée qui ne tenait point au rocher.

L'autre manière s'appèle *at fara ved*

Haandfæste (cheminer, la main affermie ou assurée) : c'est à l'aide d'une ligne de 30 à 40 toises et au-delà; on la tient dans la main, après en avoir attaché un bout au rocher. On va et vient en rampant; quelquefois deux se mettent de société, l'un tient la ligne en haut, pendant que l'autre cherche au-dessous. Mais la troisième manière est la plus généralement en usage, tant ici que dans d'autres cantons du pays où on prend ces oiseaux; on l'appèle *at siige*; elle consiste à se glisser en bas par une forte ligne, faite avec 4 à 7 courroies de peau de bœuf entrelacées, en sorte qu'elle peut non-seulement supporter le poids de l'homme, mais aussi de tous les oiseaux qu'il pourrait prendre; un morceau d'une poutre, qu'on appèle *Bierg Stok*, est attaché de manière que le bout en sort un peu hors du rocher. On fait autour de ce bout un creux, dans lequel la ligne coule, et quelquefois aussi cette ligne est passée dans une roue adaptée au bout en saillie. Quelques hommes (4 à 6) restent auprès de la ligne, pour la hisser ou la lâcher, selon que le demande, la position

du *Sigamand* (celui qui glisse et qui cherche l'oiseau) : et en vertu des ordres qu'il donne, soit de vive voix, soit par signes. Indépendamment des hommes qui tiennent la ligne, il y en a encore un appelé *Setu Mann* (l'homme sédentaire), qui va s'asseoir dans les endroits d'où il peut voir celui qui glisse en bas, afin d'avertir ceux qui tiennent la ligne. On dit de cette fonction du *Setu Mann*, qu'il est sur la montagne de la ligne (*han er paa Vad-Berge*) ; car *Vad* signifie une grosse et forte ligne, et on dit proverbialement de quelqu'un qui épie et observe quelque chose : *han er at Vad-Berge*. Afin que le *Sigamand* (l'homme que l'on descend) puisse être commodément assis sur la ligne, on fait un gros anneau au bout, qu'on appèle *Festar - Auga* (œillet d'attache). Cet anneau est garni de *Vadmel* (1), ou de peaux à poil; cet anneau passe par derrière le dos, autour des fesses, un peu au-dessous,

(1) Grosse étoffe de laine, ordinairement de même couleur que la laine dont elle est faite.

et remonte entre les cuisses jusqu'au milieu de la poitrine où l'homme l'attache avec une forte ceinture, afin de ne point chavirer. Il tient à la main une *Biœrg-Stang* (perche de montagne) de 12, 16 à 20 pieds de longueur, avec laquelle il se dirige, en même temps qu'il s'en sert pour captiver les oiseaux. Cette perche est garnie à l'un des bouts, d'un crochet de fer, à l'aide duquel l'homme peut s'accrocher aux endroits du rocher où il y a de la prise, et ainsi avancer et reculer à volonté; à l'autre bout est adapté un rets fait de fanons de baleine et de crin, avec lequel il attrape les oiseaux l'un après l'autre; car les oiseaux de montagne restent immobiles, soit qu'ils soient moins sauvages, ou plutôt soit qu'ils se trouvent stupéfaits par la présence de l'homme. Dans les endroits où la montagne est en forme de gradins, terrasses ou cavités, l'homme se détache de sa ligne, et va chercher les oiseaux et les œufs par-tout où il lui est possible de grimper. Ladite ligne est de 60, 80 et le plus souvent de 100 toises; elle est accompagnée d'une autre ligne plus mince et ronde,

appelée *Leyne-Vadr* (ligne dérobée); c'est celle-là que l'oiseleur tire pour donner ses ordres au *Setu Mann* (l'homme assis qui l'observe) lorsqu'il faut la remonter, après qu'il y a attaché sa capture, ou pour signifier que l'on baisse ou que l'on hausse la ligne principale à laquelle il est lui-même suspendu. En effet, si la capture est trop pesante pour la confier à la petite ligne, l'oiseleur cherche un endroit où il puisse rester de pied ferme sur le roc, attache ensuite sa proie dans l'œillet qui lui sert de siège dans la grande ligne, et la laisse monter, tandis qu'il continue à ramasser des œufs et des oiseaux aussi long-temps qu'il en trouve autour de lui.

Voilà la véritable et bonne méthode pour ce qu'on appèle en Islande le *Sige* (1); mais les pauvres du pays s'en sont bien écartés, ils suppléent par la témérité à ce qui leur manque de moyen d'exécution et d'ustensiles, ce qui a coûté la vie à bien des personnes, sur le *Fuglebierget*, par

(1) On prononce : siguée ou sighé, l'i long.

exemple : où tout le monde se porte, on fait le plus souvent usage de lignes de quarante à cinquante toises, qui souvent ne sont autre chose que du vieux cordage de navires, et beaucoup trop faible, au lieu d'œillet garni ; on fait deux nœuds, par lesquels l'homme passe les jambes et s'assied, suspendu comme il est dit plus haut. On n'a souvent ni *ligne dérobée*, ni *perche de montagne*; ou si l'on en a une, elle est extrêmement mince et faible, de douze à quatorze pieds au plus, en sorte qu'elle ne peut servir ni d'appui, ni de moyen de se conduire, n'étant point pourvue de crochets de fer, à l'une des extrémités. Ce chétif appareil est en partie l'effet de la pauvreté ; en partie aussi de ce que beaucoup d'individus veulent exercer ce métier périlleux, isolément, au lieu de se cotiser pour en faire les frais indispensables. Il en est qui n'ayant pas le droit de faire cette chasse, se cachent dans la montagne (qui est d'une très-grande étendue, et dont le sommet n'est qu'un assemblage de rochers nuds et inhabités, excepté vers la mer, et du côté opposé,

vers l'intérieur du pays). Il arrive souvent que plusieurs hommes ne reparaissent plus. Au reste, la capture serait beaucoup plus lucrative, si les dispositions étaient mieux raisonnées, car il y a une quantité infinie d'oiseaux, et on descend rarement au-de-là de cinq cens toises, quoique la montagne où ces plongeons se nichent, ait cent à deux cens toises d'élévation.

Il y a aussi beaucoup d'endroits dans cette montagne, où l'on n'a jamais fait de recherches; et c'est là, comme sur tous les points dépourvus d'habitations, que se trouve le plus grand nombre d'oiseaux de montagne. Indépendamment des obstacles résultant du peu de progrès de l'industrie, il en est un autre qui est le fruit de la superstition. Les Islandais appèlent les endroits où ils prennent annuellement des oiseaux, *Hauld* (1). Ils en connaissent bien d'autres, qu'ils regardent comme aussi abondans, et plus commodes que ceux qu'ils emploient, mais ils n'osent pas y chercher l'oiseau

(1) *De holde* tenir, parce que l'oiseau s'y tient.

(*Süge*), crainte des esprits malins (*Bierg Trold*) qu'ils croient habitans des cavernes de la montagne; et qui selon eux, coupent la ligne, lorsqu'on veut y descendre; car il est arrivé en effet que les lignes ont été coupées dans ces endroits peu fréquentés et peu connus, par des morceaux de roche, tranchans et saillans, parce que la ligne était trop mince et trop faible. On appèle ces sortes d'endroits, *Heidna-Bierg*; c'est-à-dire : montagne payenne, ou non-bénie, car toutes les stations fréquentées (*Hauld*), doivent avoir été aspergées d'eau bénie, dans les temps du papisme; le saint *Gudmund*, sur-tout (§555), a rendu de bons services dans ce genre, dans la partie occidentale.

Les petits des plongeons ont presque la même couleur que les vieux, excepté que le bec de ceux-ci, dans les deux premières espèces (qui sont de vrais plongeons), est éfilé; de même qu'on ne voit pas les sillons blancs, ni à ceux-ci, ni aux autres espèces. La couleur du col et de la tête n'est pas entièrement noire, mais grisâtre; c'est ainsi que paraissent les petits, dans leur deuxième

année; mais l'époque où ils reçoivent leurs couleurs constantes, pour n'en plus changer, m'est inconnue. Je sais seulement que c'est dans la quatrième ou cinquième année.

Du déplacement des petits.

Ayant peine à croire ce que rapporte *L. Debes* (page 138), du déplacement des petits du *Langvigen*, que la femelle selon lui, emporte au vol, sur son dos; je m'en suis soigneusement informé; n'ayant jamais vu rien de semblable par moi-même. D'abord le *Svart Fugl* a les aîles trop petites et le vol trop lourd, pour pouvoir voler avec son petit, qui est presque de sa taille, et très-lourd, lui-même étant toujours gras. Voici ce qu'il y a de vrai à cet égard : Aussitôt que le petit a mué, c'est-à-dire, qu'il a changé son premier duvet, le vieux cesse de lui apporter de la nourriture; mais il continue cependant à lui rendre visite, et fait souvent devant lui des battemens d'aîles, comme pour voler; le jeune voyant souvent le vieux s'élancer hardiment dans l'air, poussé d'un autre côté par la faim,

s'approche de plus en plus du bord des rochers. C'est ici que nous sommes forcés d'admirer la sagesse infinie de la nature. Elle a doué les vieux d'un instinct qui leur apprend que leurs petits n'ont pas les forces assez exercées, les membres assez agiles, ni les aîles assez grandes pour pouvoir encore nager dans les airs, c'est pourquoi ils guètent l'instant où le petit veut hasarder son premier vol; le mâle et la femelle s'élancent alors au-dessous de lui, déployant leurs aîles de manière que les extrémités se joignent presqu'ensemble. Le petit travaille de son mieux, mais presque en tombant du haut en bas, attendu que ses aîles sont encore petites et courtes. Aussitôt qu'il est ainsi en train de voler, les vieux planent dans les airs, remuant fort peu leurs aîles déployées; et se dirigeant obliquement vers la terre, ils laissent le petit appuyer son col sur leurs aîles jointes ensemble; et leurs corps étant suffisamment écartés, le petit peut à son aise se servir des siennes. Il est curieux de voir cette famille arriver sur l'eau; la mer est alors couverte d'oiseaux

de la même espèce, qui tous s'empressent d'empêcher le petit de tomber de suite dans les flots; ils le reçoivent à grands cris, et lui donnent une petite place entre eux, pour l'accoutumer à nager. Ce déplacement peut durer quelques jours ; après quoi le *Svart Fugl* avance plus loin dans la mer.

La durée de sa vie est inconnue, de même que l'âge où il commence à se propager. Lorsque les vieux viennent à terre, au printemps, pour la première fois, ils sont accompagnés des jeunes, que l'on cherche à prendre, parce qu'ils doivent être très-gras et très-délicats à manger. On croit cependant que les quatre espèces des oiseaux de montagne vivent très-longtemps, et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est leur grand nombre ; et comme ils ne couvent qu'un œuf à la fois, il est à présumer qu'ils ne seraient pas si nombreux, s'ils ne devenaient pas très-vieux. On ne s'est pas apperçu que ces oiseaux fussent sujets à des maladies, excepté lorsqu'ils sont chassés de leur élément, dans les années rigoureuses, c'est-à-dire, quand

les glaces flotantes du Groenland sont poussées vers l'Islande ; alors cet oiseau perd en partie la vue, à cause de l'extrême clarté que ces glaces réfléchissent ; il devient étourdi, et oublie ses habitudes naturelles, au point de pondre en rase campagne, et d'abandonner ses œufs. Il pénètre quelquefois fort avant dans le pays, en marchant, car dans ces circonstances, il oublie de voler, de même que le *Lunden*, le Macareux (§ 335 et 471), et tombe entre les mains du premier venu ; ce qui arrive sur-tout dans la partie septentrionale. D'ailleurs le *Svart Fugl* se laisse aisément étourdir ; en été, lorsque leurs bandes nombreuses obscurcissent l'air au point qu'il y a des instans où l'on ne voit pas le soleil, il y en a toujours quelques-uns qui perdent l'équilibre, tombent sur les montagnes et se tuent. Les pierres que les vents détachent des rochers, rencontrent aussi quelquefois dans leur chûte, un de ces oiseaux qui en est écrasé. Une particularité très-remarquable de cette montagne, et qui est avérée unanimement par les habitans des environs, c'est que lorsqu'on

s'en approche dans un bateau, d'assez près pour être immédiatement dessous (car elle est perpendiculaire, et même en saillie, en beaucoup d'endroits), il faut bien se garder de parler haut, ou de faire du bruit, parce qu'alors il tombe de grosses et petites pierres, que des gens simples s'immaginent être jetées par les esprits malins (*Bierg Frold*), qui ne souffrent pas la présence ou l'indiscrétion des hommes; mais il est plus sûr de rapporter cet effet au mouvement de l'air; du moins il est certain qu'il y a dans cette montagne, un écho si fort, que la chûte d'une petite pierre fait un bruit aussi considérable que celui de la décharge d'un fusil. Lorsqu'il arrive qu'un homme, ou un mouton est tombé, on prétend qu'il se crêve le ventre, et que ses intestins sortent pendant la chûte; mais ce qui est encore plus surprenant, c'est que l'on rencontre des chevaux qui tombent de cette montagne; on assure que durant la chûte, leurs fers se détachent des pieds, et les cloux recourbés se redressent.

Les gens du pays arrivent cependant à la

la montagne en bateaux, lorsque le ressac de la mer, qui ordinairement est violent de ce côté, s'est calmé; ils montent alors pour ramasser les oiseaux vivans et les œufs qu'ils trouvent, ainsi que les oiseaux morts qui sont tombés; ce qui est permis à tout le monde. On trouve souvent de ces oiseaux tombés, en très-grand nombre; on les appèle *Bierg-Fald* (1); et lorsque le mauvais temps, ou le ressac de la mer, ont empêché pendant quelques jours les habitans de venir à la montagne, ils y trouvent, en revenant, des monceaux d'oiseaux pourris, qui, dans les chaleurs, exhalent une puanteur insupportable. On ne mange que les oiseaux nouvellement morts; on ne prend des autres que les plumes. Les deux autres principales *montagnes à oiseaux* dans la partie occidentale, sont celles de *Horn* et de *Haelevüg*, situées à l'extrémité la plus septentrionale du pays.

---

(1) De *Bierg*, montagne; et *Fald*, chûte.

Des Mouettes ou *Lari.*

§ 674. Chacun des oiseaux appartenant à cette classe, change annuellement de couleur, depuis qu'ils viennent au monde, jusqu'à leur âge mûr; et ces couleurs sont si différentes, qu'elles ont donné lieu à plus d'une erreur chez les naturalistes. Je citerai pour exemple, les deux espèces dont parle *Linné*, dans sa *Fauna Sveciae*, 125 et 126. Il est bien vrai que ce sont là les espèces principales; mais quant à la couleur, il attribue à la dernière, celle qui est commune aux petits de l'une et de l'autre; et il a également tort de prétendre que les oiseaux de toutes les autres espèces en général, reçoivent leurs couleurs constantes, dans la seconde année. *Klein*, dont l'exactitude scrupuleuse est bien connue, s'est cependant laissé induire en erreur, sur la mutabilité des couleurs de cette classe, de sorte que, s'étant procuré plusieurs de ces oiseaux, il en a fait autant d'espèces qu'il y a trouvé de variations. Pour moi, je puis assurer avec certitude que ce que j'ai

dit des couleurs de l'eider, du *Teista* (plongeon de mer, ou pigeon du Groenland), et de quelques autres oiseaux, de même que ce que je vais rapporter de quelques autres espèces, est absolument exact, parce que j'ai moi-même, à diverses reprises, vu et examiné ces oiseaux, qui se trouvent en très-grand nombre dans la partie de l'Islande où je suis né, et où j'ai passé une partie de ma jeunesse. Les observations des habitans de la partie occidentale, sont aussi d'accord avec les miennes. *Linné* et d'autres naturalistes modernes, ont bien remarqué cette mutabilité des couleurs; mais jusqu'ici ils n'ont rien établi de fixe à cet égard. Ce que dit le premier, dans sa *Vestg-Resa*, que les *remiges* et rectrices changent le moins souvent de couleur, ne peut point s'appliquer aux espèces changeantes des oiseaux de mer. Voici les espèces de mouettes qu'on trouve dans la partie occidentale : Le *Malmuche*, mouette à col et poitrine blanche (1),

(1) *Larus collo et pectore albis, suprà bruno et albo variegatus.*

est presqu'inconnue en Islande, et on ne l'y voit que dans la mer, près du *Fuglebierget*; c'est dans cet endroit que j'en vis une troupe, en 1757; cet oiseau a, quant à la couleur, beaucoup de ressemblance avec celui auquel *Osbech* (dans son voyage aux Indes orientales) donne le nom de mouette; au premier coup d'œil, il paraît avoir beaucoup de ressemblance avec le mâle du *Struntjager*, excepté qu'il a le corps plus gros, les aîles plus petites, et conséquemment le vol plus pesant. La *Malmuche* de *Klein* (hist. Av. Prodr.), paraît être le *Filingen* (1).

Le *Svartbagen*, est une mouette blanche, de la plus grosse espèce (2); nous avons déjà parlé de sa chasse aux saumons et aux loups-marins. Dans les années stériles, ou lorsque la chasse aux poissons ne réussit pas, elle

(1) *Procellaria*, espèce d'oiseau de tempête, *Linnaei* Fn. Sv. 126.

(2) *Larus albus* (*maximus*) *dorso et alis superius nigris. Linn.* Syst. nat., 69, 3.

tue des petits agneaux, sur-tout dans le printemps; elle couve deux, trois, et ordinairement quatre œufs, sur les îlots qui sont élevés, montagneux, et d'où elle chasse l'eider et d'autres oiseaux; elle défend bravement ses petits contre l'aigle; et se nourrit principalement de poissons. Elle est vorace, et a le gosier large; elle avale, lorsqu'elle a faim, des œufs entiers, des poussins de l'eider, et d'autres petits tout vivans. Elle n'apporte pas la nourriture à ses petits, dans le bec, comme font la plûpart des oiseaux de mer et de rivage, mais dans son jabot.

On ne prend pas les vieux oiseaux de cette espèce, mais seulement leurs œufs et leurs petits, les œufs sont bons à manger, mais les petits ne le sont guères. Cet oiseau, est la première année, blanc, avec le dos moucheté de noir et de brun. La seconde année, ces mouettes s'agrandissent. La troisième, l'esquisse de sa couleur constante, commence à paraître. La quatrième, le dos et les aîles deviennent noirs dans leur partie supérieure, cependant, ce n'est que la

19..

cinquième année, que cette couleur acquiert sa perfection. Parmi les oiseaux de mer, qu'on fait apprivoiser et élever pour son agrément, dans les îles du *Westfiorden*, cette mouette se familiarise avec le plus de facilité. Elle supporte qu'on la traite rudement, et se contente de toute espèce de nourriture, quelleque grossière qu'elle soit; mais on ne peut retenir les jeunes au-delà de deux ans, si ce n'est en cage; néanmoins, on les a vu la troisième année, revenir aux habitations, prendre la nourriture qu'on veut leur donner.

Le *Maar*, *Maafur* ou *Maave*, mouette blanche, moyenne et commune (1). *Linné* n'en parle point dans sa *Fauna Sv.* : il serait fort extraordinaire qu'on ne la connût pas en Suède; c'est, dit-on, cette espèce que le renard blanc attrape. La mouette couve trois œufs, et bâtit son nid sur les hautes montagnes, près du *Patrixfiord*, et dans le *Breedefiord*, près d'une ferme appelée

---

(1) *Larus albus (medius et vulgaris auctorum)*.

Findé, où l'on en a fait de nombreuses captures. On sale et on fait sécher les petits, dont la chair est grasse et d'un fort bon goût. Nous avons parlé (§ 526) de leur couleur dans leurs premières années; la troisième année, cet oiseau est encore moucheté brun sur le dos; il devient blanc, la quatrième, excepté sur la tête, et à la partie supérieure du cou qui est un peu grisâtre.

Le *Ritr Rytsa* et *Skegla*, mouette de la plus petite espèce (1), est la même dont parle *Linné* (2), d'après un de ces oiseaux, qu'il vit dans son état de vieillesse. On l'appèle *Krykkie* dans le Sondmor en Norwège; mais le *Soé-Unger*, que *Strom* classe ensuite parmi les mouettes, est ce même oiseau dans sa seconde et troisième année. La petite mouette se trouve par-tout dans le pays, dans les rochers escarpés de moyenne hauteur, et avoisinant la mer; c'est là qu'elle construit son nid et couve ordinairement trois

(1) *Larus albus apicibus pennarum nigris.*

(2) *Fauna Sveciae* : page 125.

œufs à taches brunes sur un fond verd. On prend les petits avec des crochets adaptés au bout de longues perches; ils ne sont guères gras; c'est pourquoi on les mange frais dans un potage fait de petit lait.

Il y a, quant aux couleurs, une grande différence entre les vieux et les jeunes. La première année, lorsque le petit a mué, et qu'il peut voler, c'est le blanc qui est sa couleur dominante; les extrémités des *remiges* sont noires, le bec et les jambes gris-foncé; il a un collier noir, et entre les yeux, un peu par derrière, une tache noire en forme de demi-lune. La partie supérieure des *tectrices* (1) est noire, et l'extrémité des *rectrices* (2) a une bordure d'un demi-pouce, de la même couleur. Bien des personnes du pays, prétendent que cet oiseau forme une classe à part; mais ceux des îles sont les mieux instruits à cet égard, puisqu'ils prennent l'oiseau, à côté des vieux, et dans

(1) Les plumes qui couvrent l'os de l'aile.

(2) Les plus longues plumes de la queue.

le même nid. Il conserve la même couleur, la seconde année, excepté que le collier et la tache noire sont visiblement diminuées; dans la troisième année, le bec et les jambes commencent à prendre une couleur jaune; et le noir des tectrices et des rectrices, disparaît; on n'apperçoit presque plus le collier, la quatrième; ce collier, ainsi que la demi-lune noire, disparaîssent entièrement la cinquième. Cet oiseau est beau et très-propre, facile à apprivoiser et à nourrir; mais si on le lâche, il suivra l'instinct de sa nature sauvage, et ne reviendra plus s'il s'échappe après avoir atteint sa seconde année.

Des Hirondelles de Mer (1).

§ 675. De cette classe, on trouve ici, le Kioe, ou Kioven des Islandais, est une hirondelle de mer, blanche, basannée (2);

---

(1) *Sternae.*

(2) *Sterna fusco alba, recticibus mediis longissimis nigris.*

le mâle a la tête, le dos et les aîles brun-foncé, et le reste du corps, blanc; la femelle est brune par-tout, cependant plus clair dessous que dessus le corps; les deux sexes ont le bec et les jambes noirs. Cet oiseau est très-alerte, et vole d'une extrême vîtesse; il couve deux œufs, et il défend son nid, même contre l'homme, avec autant de bravoure que d'adresse, car si l'on en approche sans être sur ses gardes, on est frappé si rudement à la tête, qu'on est étourdi du coup; les chiens poussent des cris affreux lorsqu'ils sont atteint par cet oiseau. L'eider, si doux et si patient, est l'oiseau que l'hirondelle de mer maltraite le plus; elle le chasse de son nid, et lui enlève et mange ses œufs. Il arrive même quelques fois que l'hirondelle attaque et tue des agneaux ; aussi poursuit-on cet oiseau , comme dangereux, sur-tout dans les îles de *Breedefiord*; on le tue à coups de bâton, lorsqu'il veut frapper; et quelques fois on tient sur la tête, un couteau levé, que l'oiseau se plonge lui-même dans le corps, en se précipitant sur l'homme ; mais la méthode

ordinaire de le prendre, est de chercher d'abord son nid, et quand on l'a trouvé, d'y tendre un filet autour, ou de placer un piège, dans lequel il faut absolument qu'il passe le col, lorsqu'il veut couver ses œufs.

Outre l'eider, cet oiseau poursuit aussi le macareux (1) et l'hirondelle de mer, proprement dite (2), à outrance; il guète le macareux, au moment où celui-ci revient le bec plein de harengs, pour la nourriture de ses petits, et se précipite sur lui : alors le macareux laisse tomber dans la mer, les harengs, que le kior ramasse de suite; au reste, il ne sait pas plonger, ce qui est commun à tous les oiseaux de cet espèce, à cause du volume de leurs aîles, la quantité de leurs plumes, et l'air qui y est contenu; c'est pourquoi cet oiseau n'enfonce dans l'eau, que jusqu'aux aîles, et ne peut prendre dans la mer que ce qu'il trouve

(1) *Lunda Islandais alca rostro psettaci fulcis 4, ocularum orbita temporibusque cinereis.*

(2) *Sterna.*

sur la surface ; il n'y a que l'espèce dont nous allons parler, qui se précipite dans l'eau, avec une telle force, qu'elle enfonce pour quelques instans. Tous ces oiseaux sont très-légers, quant à leur poids ; et leur chair très-maigre.

Enfin, l'oiseau que le *Kior* poursuit habituellement, est celui connu sous le nom de *Krüa* (1) ; il choisit pour l'attaquer, ou le surprendre, le moment où cet oiseau est à sa pêche, et qu'il vient d'avoir avalé copieusement de poissons ; quoique lourd, à la suite d'un tel repas, le *Kior* ne saurait le joindre au vol, mais étant plus vigoureux, il le fatigue, en le poursuivant, jusqu'à ce que le premier, se trouvant harassé et malade de cet exercice violent, vomît les harengs qu'il avait avalé, et que le kior avale à son tour ; il donne ainsi la chasse à plusieurs de ces oiseaux, les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Les anciens naturalistes ont prétendu que cet

---

(1) Voyez § 338.

oiseau se nourrissait, en partie, des excrémens des autres, mais je ne saurais le croire; car outre qu'on ne s'en est jamais apperçu en Islande, on sait qu'il ne fait pas sa digestion, mieux que les oiseaux qu'il poursuit habituellement.

Lorsque cet oiseau est nouvellement éclos, il a les mêmes couleurs que la femelle; mais j'ignore encore les différentes gradations de leurs nuances, pendant les premières années.

Le *Kriia*, ou *Therna* des Islandais (§ 338), est aussi une hirondelle de mer (1); c'est probablement du premier de ces noms, que les Norwégiens ont formé leur *Krykkie*, dénomination que quelques-uns appliquent aussi au *Rytsa* des Islandais; mais le dernier nom (Therna) est le plus ancien et le seul propre, étant consacré dans les anciennes lois, et encore usité aujourd'hui

(1) *Linnaei sterna alba, capite suprà nigro, rectricibus extimis, longissimis, albo nigroque dimidiatis, rostro pedibusque rubris. Fauna sv.* 127.

dans la langue danoise. Le *Tenne* ou *Tende* des Norwégiens, est le même nom, mais corrompu. Cet oiseau est sans doute celui que M.r *Pontappidan* nomme *Sandtal*, dans son histoire naturelle de la Norwège; mais qu'il prend des poissons avec ses aîles, qu'il couve trois œufs qu'il fait éclore dans huit jours, que dans l'espace d'autres huit jours, les petits soient en état de chercher leur nourriture, et conséquemment de voler, tout cela n'est pas exact, du moins en Islande. Cet oiseau arrive aux côtes, dans les premiers jours de mai, et souvent un peu avant; il s'en va au milieu de septembre, excepté les jeunes, qui restent un peu plus. Il se précipite sur les petits harengs qui nagent à la surface de l'eau; je l'ai vu bien souvent serrer étroitement ses longues aîles contre ses côtés, en s'élançant ainsi sur sa proie; il prend de la même manière le gastré (§ 527), dans les lacs d'eau douce. Cet oiseau ne couve que deux œufs, et quelquefois seulement un; si l'on en trouve trois ou quatre dans le même nid, c'est qu'il y a deux oiseaux, qui cependant

ne couvent point ces œufs indifféremment ; chacun distingue les siens en les tenant éloignés des autres. L'indisposition qui accompagne sa ponte, dure environ trois minutes, et dans ce moment, on peut le prendre avec les mains, mais il s'envole à l'instant même qu'il est délivré de son œuf ; ce qui fait dire proverbialement de quelqu'un qui se console aussi promptement qu'il s'afflige : *That er eins og Krüa verpe*, il est comme la ponte du *Krüa.* Sa couvée dure douze à quatorze jours, et trois semaines après les petits sont en état de voler. Cet oiseau, et la gelinote des bois (1), sont les seuls de l'Islande, qui volent avant d'avoir mué. Il défend vigoureusement ses œufs et ses petits, contre l'aigle, le corbeau, et autres de ses ennemis, qu'il force à s'éloigner, en se réunissant par centaines, avec ceux de son espèce, pour les attaquer et les poursuivre jusqu'à ce qu'ils aient disparu.

---

(1) *Riupa* Islandais, *Tetrao* (*versicolor*) *rectricibus albis intermediis nigris*, ou *lagopus auctorum.*

Il frappe l'homme aussi audacieusement, et de la même manière que le *Kior*, c'est-à-dire, à la tête : son bec est si aigu, qu'il a piqué des personnes jusqu'au sang, au travers d'un bonnet de tricot double; mais son irascibilité lui coute souvent la vie, sur-tout au temps de la fenaison; car pour se garantir de ses coups, on tient sur la tête, un couteau ou une faux, le tranchant en l'air; l'oiseau n'y prend pas garde et se blesse mortellement. Le dernier œuf qu'il pond, quand il est devenu vieux, est petit comme celui du passereau, et intérieurement constitué comme celui de l'eider (§ 668); les plumes de ses aîles et de sa queue, sont d'une telle longueur que, prises ensemble, on leur donne dix pieds de circonférence; calculé problablement, d'après l'ancienne petite mesure; mais étant plumé, son corps n'est guères plus gros que celui de la grive de bois (1); la chair, qui a l'apparence de de celle du pigeon, est d'un bon goût. Ses

(1) *Turdus minor.*

œufs

œufs, qu'on trouve en quantité et en beaucoup d'endroits, sont préférés, ainsi que les œufs du *Tialdur* (1), à cause de leur goût exquis et leur mollesse, à ceux des autres oiseaux. La couleur générale des jeunes oiseaux, est d'un gris-clair, mais ils ont le ventre blanc, les pieds jaunes, le bec de même, excepté l'extrémité qui est noire; une espèce de couronne noire orne la tête, dont le devant, au-dessus du bec, est paré d'une étoile blanche, que l'oiseau conserve jusqu'à sa cinquième année; on peut distinguer de loin un oiseau jeune de cette espèce, aux plumes de sa queue, qui sont courtes, de la longueur à peu près de celles de son corps; dans la seconde année, la couleur blanche du ventre, devient parfaite; dans la troisième, les plumes de la queue ont considérablement poussé; la quatrième, on voit paraître cette belle couleur rouge, des pieds et du bec. Les petits se laissent facilement apprivoiser, mais ils meurent

(1) Voyez le § suivant.

ordinairement à l'approche de l'hiver. Cet oiseau est utile aux habitans des îles, parce que loin d'inquiéter l'eider, il le protège, en chassant le corbeau, le kior et autres oiseaux de proie, jusqu'à l'aigle lui-même, qu'il contraint à la retraite; il n'y a que le kior, qui lui rend la pareille.

§ 674. Le *Tialdur* des Islandais, ou l'huitrier (1), se trouve aussi dans ces cantons, mais plus fréquemment dans la partie méridionale. M. *Catesby* pretend (2) (mais on ne s'en est pas apperçu en Islande) que le mâle et la femelle diffèrent de couleurs; il est certain pourtant que la femelle n'a point à cet égard, de différence sensible sur la poitrine, que M. *Catesby* assure être d'une teinte plus foncée que celle du mâle. Cet oiseau passe l'hiver en Islande. Au

---

(1) *Linnaei Haematopus et Bartholini pica marina.*

(2) Hiol de la Caroline septentrionale, tom. 1er., pag. 85.

reflux de la mer, du matin et du soir, il se rassemble en nombreuses bandes, sur la plage, où il chante continuellement son *coui! coui!* Les habitans aiment bien à entendre sa voix ; c'est sur-tout à une certaine distance, et dans le crépuscule du soir, qu'elle est très-agréable. Sa nourriture ordinaire, consiste en vers de mer, *Fioru-Madkur* (§ 104), qu'à l'aide de son bec il sait très-bien déterrer et retirer du limon du rivage. Cet oiseau pond avant tous les autres oiseaux aquatiques, il couve trois œufs, au plus ; il repousse le corbeau qui attenterait à son nid, et quand il voit un homme dans un certain éloignement, il vole de suite à sa rencontre, et voltige autour de lui, en jetant des cris continuels ; on serait alors tenté de croire que son nid est tout près, mais on le chercherait inutilement ; si l'homme, ayant vu d'où partait l'oiseau, porte directement ses pas vers cet endroit ; si alors l'oiseau cesse ses cris, s'il s'éloigne un peu de l'homme, se promène doucement de côté et d'autre la tête baissée, s'arrête, observe l'homme, on

peut être assuré que son nid n'est pas loin. L'oiseau voyant son nid découvert et qu'on lui enlève ses œufs, recommence à voltiger autour de l'homme en jetant des cris plaintifs, et remuant les ailes languissamment. L'huitrier est presque fissipède, les orteils de ses pattes étant plus qu'à moitié séparés; il nage néanmoins, quoique rarement et peu loin; c'est pourquoi on est étonné de voir ses petits nager et plonger avant d'avoir mué; ceux-ci prennent de bonne heure la couleur des vieux, à l'exception du noir qui, chez les jeunes, tire un peu sur le brun; leurs jambes sont d'un blanc-pâle, le bec de même, excepté l'extrémité qui est noirâtre. La chair de cet oiseau est bonne à manger, principalement lorsqu'on la dépouille de sa peau, mais on n'en fait usage que dans la partie méridionale, et c'est aussi là où on prend cet oiseau.

Oiseaux de passage et autres.

§ 675. Les Islandais comprennent sous les noms de *Sumar-Fuglar* (oiseaux d'été),

et *Land-Fuglar* (oiseaux de terre), toute espèce d'oiseaux de terre, excepté le corbeau et les différentes espèces de faucons et de passereaux; mais la dénomination de *Sumar-Fuglar* s'applique plus particulièrement aux oiseaux de passage qui font quelque séjour et pondent dans l'intérieur du pays; tels sont le *Spoe* des Islandais, qui est une espèce de bécasse appelée *carlieu* ou *courlis* (1). La description de *Linné*, du *Spoven* des Norwégiens (qui doit être le même oiseau), ne désigne point cette espèce; elle est plus applicable à celle dont nous allons parler ci-après; mais cependant ce qu'il a dit dans sa *Faun. Svec*, page 139 et 141, se rapporte en partie à ce grand courlis. Cet oiseau passe quelquefois l'hiver dans ces parages, près le bord de la mer; on le croit rusé; et en effet, lorsqu'on s'approche de son nid, il fait le même manège que l'huitrier (le

(1) *Numenius (major) rostro arcuato, maculis fuscis rhoboidalibus, pedibus caeruleis. Fauna Svec*, page 140.

Fialdur). Le peuple le regarde comme le héraut du beau temps, et s'imagine, lorsqu'au printemps il commence à faire entendre sa voix haute et mélodieuse, que le mauvais temps est passé, on se trompe quelquefois, mais la faute en est alors au *Spoe*, que l'on traite, en ce cas, d'imposteur.

Hrossa-Gokr, ou *Myre-Skitr* des Islandais, est une autre espèce bien connue, qui a sans doute de la ressemblance avec l'oiseau dont parle *Linné*, L. C., page 140, mais plus encore avec celui décrit page 143, ainsi qu'avec le *Myr-Snipe* des Norwégiens, dont parle *Strom* (1). Le nom danois et suédois *Horse-Gog*, désigne, sans contredit, aussi ce même oiseau ; mais l'espèce de bécasseau à laquelle *Linné* donne ce nom, en est un autre ; celui-ci est la barge (1). Au printemps, lorsqu'elle commence à crier dans

---

(1) Description de *Sondmoer*, page 247.

(2) *Numenius* (*minor*) *capite Lineis quatuor fuscis longitudinalibus, rostrò libiis duplo longiore ; gallinogo minor auctorum.*

l'air, le paysan Islandais regarde cela comme un signe que le beau temps continuera, mais il lui arrive souvent avec cet oiseau, comme avec le courlis, d'être trompé.

Le *Stelkur* des Islandais, est une autre espèce de bécasseau à bec noir et pieds rouge-écarlate (1); c'est un oiseau de passage, que l'on voit sur le rivage au commencement du printemps et après la moisson. Il passe l'été sur les hauteurs, dans l'intérieur du pays; il nage peu, étant fissipède.

Le *Fildra* des Islandais, est une espèce de glaréole (2). Il n'est pas probable que cet oiseau soit de l'espèce dont parle *Linné* (3), mais plutôt de celle dont parle *Strom* (4) sous le nom de *Quikke-Tield.*

---

(1) *Tringa rostro nigro basi rubra, pedibus coccineis, rostro duplo longioribus.* Faun. Sv. 149. *Totanus auctorum.*

(2) *Tringa rostro nigro, basi rubra, pedibus rubris, dorso maculaque alarum albis.*

(3) Faun. Svec, 154.

(4) Description de *Sundmoer*, tome 1r., page 244.

Le *Selningur* des Islandais, autre espèce de bécasseau, couleur cendrée obscure, avec une tache violette au dos (1), est sans doute l'oiseau que *Pontappedan* appèle *Fiaere-Muns* (2); mais celui dont parle *Linné* (3) n'est pas de cette espèce. La tache violette est une marque distinctive de cet oiseau; mais on n'apperçoit cette tache que de près; il fait son séjour habituel, en hiver comme en été, au bord de la mer, excepté le temps où il couve dans les montagnes désertes, où il peut trouver du gazon; il nage quoique fissipède; les habitans et sur-tout les étrangers, trouvent dans sa chair un grand régal.

Lo, *Theylo* et *Heylo* des Islandais, est le petit pluvier appelé *guignard* (4). On prétend généralement que cet oiseau passe l'hiver dans le creux des montagnes, dans un état

---

(1) *Tringa cinereo fusca, macula in dorso violacea.*

(2) Hist. nat. de la Norwège, tom. 2, chap. 3.

(3) Faun. Svec., page 150.

(4) *Charadrius nigro et luteo variegatus, pectore nigro, Fauna Sveciae,* page 156.

d'évanouíssement ou d'engourdissement ; dont il revient aussitôt qu'on le transporte dans un endroit chaud ; que souvent on en a trouvé dans cet état, tenant dans leurs becs une petite branche de bouleau ou de saule, et on dit avoir remarqué, que lorsqu'on a ôté cette branche à l'un d'eux, celui-là a été trouvé mort après le départ des autres. Ce pluvier est très-gras et ses œufs sont d'un fort bon goût.

Le *Loar-Trœll* des Islandais, c'est-à-dire, l'esclave, ou le serf du lo, est un autre petit pluvier à taches noires (1), qui a beaucoup de ressemblance avec celui de *Linné* (Faun. Svec. 157), mais il est plus petit, et un peu plus grand que la grive; au printemps et à l'automne, on le voit toujours à côté du guignard (le lo précèdent), et quand on les examine de loin, on prendrait l'un pour le petit de l'autre, mais de près on distingue aisément leur différence. La raison pourquoi

---

(1) *Charadrius nigro lutescente variegatus pectore macula nigra, rectricibus intermediis longioribus.*

il suit toujours le guignard, est que celui-ci étant le plus fort, perce plus aisément le gazon pour trouver de la nourriture, et le *Laor-Trœll* a moins de peine à chercher après lui.

Le *Sandlo* des Islandais, le pluvier de sable (1), est l'oiseau qui ressemble le plus à celui décrit par *Linné*, dans sa *Fauna Svec.*, page 159 ; son vol est rapide ; il dépose ses œufs à peu de distance du bord de la mer, et toujours où le terrain est sabloneux. Cet oiseau est de la grandeur de l'alouete, il a les ailes et le ventre blancs.

Le *Riupa* des Islandais, est la gelinote des bois (2), que l'on trouve par-tout en Islande; elle est vivement poursuivie par le faucon ; et ceux qui chassent cet oiseau, se servent de la gelinote des bois pour l'attirer dans le filet. Dans plusieurs endroits de la partie

---

(1) *Charadrius (minimus) cineres et fusco variegatus, collari nigro albo utrinque terminato.*

(2) *Tetrao (versicolor) rectricibus albis, intermediis nigris. Lagopus auctorum.*

occidentale ; on la prend pour servir de provision d'hiver ; lorsqu'il est tombé beaucoup de neige, deux hommes montent dans les montagnes, tenant chacun un bout d'une ligne de laine ou de ficelle, de 20 à 30 toises, au milieu de laquelle on a fixé un lacs fait de crin, avec un nœud coulant où l'oiseau est pris, lorsqu'il veut s'enlever dans l'air. On dit que le faucon jète des cris lorsqu'il a tué une gelinote, et que c'est de douleur d'avoir tué sa sœur qu'il ne connaissait pas avant de lui avoir percé le cœur ; mais il est plus probable que ce sont des cris de joie.

Espèces de Passereaux.

§ 676. Il y a ici de cette espèce de *Trostr*, et *Skogarthrostur* des Islandais, la grive (1) que *Strom* appèle *Talletrost* (2). Le nom Islandais *Skogarthrostur* (grive des bois),

---

(1) *Turdus alis subtus ferrugineis, linea suprà oculos albicante.* Faun. Svec., page 189.

(2) Description de *Sondmoer*, tome 1er., page 260.

lui a été donné parce qu'elle fait son séjour ordinaire dans les bois de bouleau, excepté au printemps, depuis la mi-avril jusqu'à la mi-mai, qu'il se tient à la proximité des habitations, à ce qu'on présume, afin de ramasser des matériaux pour construire son nid qui est très-artistement fait.

Le *Thufu-Sytlinger* en Islandais, est une petite alouète brune, mouchetée de gris, que nous avons souvent vue, sans jamais l'avoir entre nos mains; c'est sur la poitrine que ces taches claires sont plus grandes et alongées; elle se tient dans les champs, dans des trous qu'elle se fait sous des mottes de terre, ou des pierres.

Le *Snio-Tytlingur* des Islandais, est une espèce de pinson (1). On trouve dans les transactions de l'académie des sciences de Suède, pour l'année 1840, une description du mâle, qu'on appèle, en été, *Solskriger*

(1) *Tringilla remigibus albis, primaribus extorsum nigris rectricibus nigris, lateralibus tribus albis.* Faun. Svec., page 194.

(chanteur du soleil), parce qu'au printemps et en été, lorsque le temps est calme et qu'il fait du soleil, il se pose ordinairement sur les maisons ou les rochers, d'où il fait entendre son chant qui est fort agréable et varié de roulades, comme celui des serins; on appèle aussi ce mâle *Tytlings-Blike*, le dernier mot signifie un oiseau mâle, et désigne particulièrement ceux dont les couleurs sont plus claires que celles de leurs femelles; mais lorsqu'on parle de canards et d'oies, c'est le mot *Steggur* qu'on emploie dans le même sens. Ce mâle est remarquable par la couleur brune foncée qui, en été, est entremêlée de petites taches jaunes qui relèvent le blanc; quelques-uns de ces oiseaux ont une raie noire qui, tirée du bec, passe au sommet de la tête jusqu'au chignon; d'autres (peut-être les plus vieux) n'en ont pas; les couleurs de la femelle, sur-tout en été, sont beaucoup plus foncées; mais à peu près sujètes aux mêmes changemens que celles du mâle. Les parties blanches chez le mâle sont d'un cendré clair chez la femelle, dont

la tête est aussi sensiblement plus obscure que celle du mâle. Les deux sexes ont encore une marque distinctive qui leur est propre, et qui a échappé à *Linné*: c'est un collier rouge jaunâtre, large par devant, qui est très-marquée en hiver, sur-tout sur le mâle. Le chant de la femelle est aussi très-agréable, lorsqu'assise sur un rocher et le mâle sur un autre, ce couple joyeux chante à l'envi en se répondant. Leur concert harmonieux, que l'écho des montagnes recueille et répète, est délicieux à entendre. Cet oiseau est facile à apprivoiser; on l'élève en cage à cause de son chant; un couple qu'on envoya à Copenhague, n'a pourtant jamais voulu chanter. Pour se procurer ce plaisir, il serait à propos d'en prendre de jeunes, et de les faire couver. La chair de cet oiseau est très-délicate. Etant devenu privé, il mange de préférence de l'orge perlé, du gruau d'avoine et de sarrasin, de la graine de margeline, d'oseille et d'autres plantes. Il faut avoir soin, lorsqu'il est en cage, de couper ses griffes une fois par mois, sans quoi elles viendraient

trop longues et le rendraient boiteux, vu qu'il n'a plus occasion, comme lorsqu'il est libre, de les user sur les rocs.

Le *Marin-Erla* des Islandais, est une bergeronette, ou hochequeue à gorge noire (1), qui est bien connue dans les pays du nord. On prétend que cet oiseau arrive tous les ans dans l'Islande, avec les navires marchands étrangers qui y abordent. Un vieillard digne de foi, qui habite dans la partie occidentale, m'a communiqué relativement à cet oiseau, un fait singulier : un particulier étant à la pêche de la truite, dans le lac d'*Arnarvatn* (§ 167), au commencement du printemps, trouva dans son filet une de ces geronettes morte ; mais entière et sans la moindre mutilation, ce qui surprit beaucoup notre pêcheur. Quand même cette anecdote serait faite à plaisir, elle ferait néanmoins naître l'idée que cet oiseau est un de ceux qui, comme l'hirondelle et autres, se mettent

---

(1) *Motacilla pectore nigro*, Faun. Sv., page 214.

en tas, et forment une espèce de môle, se laissent tomber au fond des étangs, où ils demeurent dans un état d'engourdissement, jusqu'au retour de la belle saison; plusieurs particuliers tendent à confirmer cette opinion, et un écrivain moderne, M. *Klein*, en a même démontré les probabilités dans son traité de *Hybernaculis Hirundinum* et *Ciconiarum*. Cette bergeronette construit très-ingénieusement son nid entre des pierres, sous les haies: elle y couve ses œufs; ses petits sont d'un gris-cendré, tirant sur le bleu; mais au premier aspect, on leur donnerait la même couleur qu'à la mère.

Le *Steindepill* des Islandais, est une espèce de bergeronette nommée cul-blanc ou vitrec (1). Elle arrive dans le pays au printemps, ainsi que celle dont nous venons de parler, et on pourrait présumer qu'elle appartient également à la classe des oiseaux qui passent l'hiver engourdis au fond de

(1) *Motacilla dorso cinereo caeruleascente fronte alba, regionibus oculorum nigris auctorum Oenanthe* ou *Vitillora*.

l'eau

l'eau, dans des creux d'arbres ou des trous. On prétend qu'elle pique le pis des vaches et des brebis, de manière qu'il en résulte une humeur; mais nous n'avons pas encore eu occasion de vérifier ce fait. Cet oiseau couve dans les clôtures de pierres; les petits prennent, dans la première année, la couleur des grands, excepté les pieds et le bec, qui restent jaunâtres jusques dans la seconde année.

Le *Rindill* ou *Musarbroder* des Islandais, est une mésange (1), et le plus petit oiseau qu'il y ait en Islande. Je n'ai jamais eu occasion d'en tenir entre mes mains, mais je l'ai souvent vu : le bec et les pieds sont noirs; le dos et tout le dessous est d'un brun foncé, ou plutôt d'un noir moucheté jaune entremêlé de blanc; de sorte que cet ensemble qui est agréablement dessiné, parait brun à une certaine distance; la gorge et le ventre ont les mêmes nuances, mais plus mêlés de blanc; aussi le dessous est

(1) *Motacilla fusca, cauda surgente.*

visiblement plus clair que le dessus ; le bec est assez gros et un peu plus court qu'aux autres motacilles ; il a la queue dressée presque perpendiculairement. Sa manière de vivre est bizarre : il n'est guères visible pendant le jour, se tenant presque toute la journée dans des trous obscurs qui, en hiver, se trouvent bouchés par la neige et la glace; néanmoins il se ménage toujours une issue pour sortir la nuit ; c'est principalement pendant le crépuscule qu'il fait ses excursions et qu'il approche des habitations, criant doucement *tirrirri*. Aucune nourriture ne parait lui plaire autant que la viande fumée; et, pour en avoir, il entre dans les cheminées où il cherche par préférence la viande de mouton. Ni la suie, ni la fumée ne peuvent vaincre sa gourmandise, il s'enfonce dans les parties de la chair où il ne rèncontre pas de muscles, et il s'y établit. Lorsque le paysan s'apperçoit de cette visite, il met un grillage de fer au haut de la cheminée, pour en défendre l'entrée; d'autres croient superstitieusement qu'il suffit d'y poser deux bâtons en croix, et que cet

oiseau, qu'ils regardent comme très-pernicieux, n'ose pas franchir ce signe. Le nom islandais *Musarbrodr*, c'est-à-dire *frère de la souris*, lui a été donné, tant à cause du rapport qu'il y a entre leurs couleurs, qu'en raison de la conformité de leur goût pour la viande. Cet oiseau parait être celui dont parle *Pontoppidan* (1), sous le nom de *Kiod-Meyse*, quoique la description qu'il fait de ses couleurs soit différente ; mais cela prouve que l'auteur n'a point vu lui-même l'oiseau qu'il décrit ; reste à savoir si ce petit oiseau n'est pas celui que les habitans des îles de Fœroé appèllent aussi *Musensbroder* (frère de souris), et qui mange également de la viande ?

Le *Svala* en islandais, est une espèce d'hirondelle (2) que l'on voit de temps en temps dans la partie occidentale ; mais elle n'y couve que très-rarement.

---

(1) Histoire nat. de la Norwège, page 134.

(2) *Hirundo nigra gula albicante.* Fauna Sveciæ, page 246.

Autres espèces de Passereaux, peu connues.

§ 677. On rencontre quelquefois en Islande, des oiseaux qui sont en partie étrangers au pays, et en partie venant de lieux déserts et inconnus, où ils se tiennent presque toujours. Tels sont les trois espèces de passereaux, savoir : une *Motacille* qui, pour la conformation, ressemble à la bergeronette nommée *Maria-Orla*, mais moindre et plus mince, que je vis dans le grand hiver de 1753 à 1754, dans l'île de Vedoé, où cet oiseau se mêlait avec les pinsons appelés *Snio Tytlinger*, qui se rassemblaient autour des tas de foin; il était par-tout le corps d'un gris-clair, tirant sur le bleu. Un grand passereau que je vis en 1763, au milieu de septembre, dans le pré de *Sodlogsdal ;* ses couleurs principales étaient comme celles de la femelle du pinson nommé *Snio-Tytling*, cependant toutes plus foncées, sur-tout vers la gorge; mais il en différait quant à la queue dont le dessus était d'un rouge de safran qui

était plus apparent lorsque l'oiseau volait ; les longues plumes de la queue étaient, à l'extrémité, noirâtres ; la tête brune, avec une tache noire par derrière, en forme de demie-lune ; et, approchant des yeux, un anneau ou collier noir traversait la partie supérieure de la poitrine ; le bec et les pieds étaient noirs ; le vol sensiblement plus vigoureux, et la voix plus forte que chez le pinson dit *Snio Tytling.*

Audna Tytlingr, passereau d'un rouge obscur (1). Cet oiseau, quoique rare, est sans doute indigène en Islande, et fait sa demeure sur les hautes montagnes, sur-tout dans la partie occidentale où les hommes ne viennent jamais. Après bien des années cet oiseau descend aux cantons habités, sur-tout aux isles du golfe *Breedefiord*, peut-être parce qu'il ne trouve plus de nourriture dans les montagnes ; il arrive alors par bandes, et sa confiance ou sa stupidité est telle, qu'il se perche souvent sur

(1) *Passer colore brunneo, fronte ferruginea.*

la tête des hommes, sur leurs bonnets ou chapeaux; il n'est pas plus grand que la mésange nommée *Rindill*, mais il est replet et bouffi; sa couleur est brune tirant sur le rouge, cependant plus claire sur la poitrine; ce qui le distingue de toutes les autres espèces de passereaux de l'Islande, c'est sa tête rouge. Sa principale nourriture consiste dans la graine de morgeline ou mouron, et de renouée.

DES POISSONS.

Espèces de Harengs.

§ 678. On retrouve dans les golfes occidentaux, toutes les espèces de poissons qui existent près du glacier dit *Vester-Jokkel*, et dont nous avons parlé dans la description de *Sneefiœldsnœss* (§ 527). Cependant la morue noire verdâtre, à trois nageoires au dos, appelée *Upse*; la grosse morue longue, monoptère, nommée *Lange*; la petite de la même espèce, dite *Keile;* l'espèce de hareng velu et puant, connu sous le nom

de *Lodde ;* et le hareng ordinaire, appelé en islandais *Havsild*, ne sont pas communs ici. La morue est aussi plus rare, (excepté dans le golfe d'*Isefiord*) que dans le *Sneefiældsnœss* ; mais la carpe ou grosse perche de mer qu'on nomme *Karfen*, est assez abondante près de l'île de *Biarnoe.* Les espèces suivantes sont les plus communes: la sardine, en Islandais *Kopsild* (1), son écaille et sa couleur sont aussi jolies que celles du hareng ; elle a quatre pouces, au plus, de long, sur deux de large; quoique grasse et délicate à manger, les habitans ne s'en soucient guères. L'oiseau nommé *Lunden* en islandais, c'est-à-dire le macareux, attrape les sardines et les apporte à ses petits.

Le *Traunu-Sile*, *Strand* et *Sand-Sile* des Islandais, sardine mince, alongée et argentée, ou sardine de sable (2), a trois

(1) *Clupea (lata.) maxilla inferiore longiore, dorso prasino clupea quadruncialis auctorum.*

(2) *Clupea (longa, tenuis, argentea) maxilla*

pouces de long, sur trois lignes de large; elle reste à sec dans le sable du rivage, après le reflux jusqu'au flux de la mer. Sa destinée est de devenir la proie du macareux, (*Lunden*), du petit plongeon de mer ou pigeon du Groenland (*Teislen*), des colimbes (*Aalkerne*), et sur-tout de l'hirondelle de mer (*Tœrnen*) qui, plus que les autres, fait sa proie de ce poisson.

Le *Skeria-Stembitr* des Islandais, est le *Gunnel*, poisson du genre du *Blenne* (1), c'est le petit poisson que (§ 570) le plongeon de mer (*Teirten*) recherche par préférence, ainsi que nous l'avons dit, ses formes ressemblent un peu à celles du loup-marin; sa peau ainsi que sa chair sont rougeâtres. Ce poisson monte sur la plage lors de la haute marée, et souvent il arrive qu'il y reste après le reflux de la mer; en

---

inferiore longiore tuberculo insignita; cauda forcipata.

(1) *Blennius macules 10 et ultrà nigris utrinque ad pinnam dorsi, radiis pinnæ dorsalis pungentibus.*

attendant son retour, il a un moyen de se sauver, par la manière dont il sait se plier et sauter très-loin, de sorte qu'il est très-difficile de le garder entre les mains; c'est pourquoi des familles danoises, établies dans la partie méridionale, l'ont surnommé *Spretfisk*, poisson sautant. La nageoire dorsales a 70 à 80 rayons.

§ 679. C'est encore ici que l'on trouve le plus communément le bouclier, en islandais *Ilrognkellse* (1), dont le mâle s'appèle, dans la langue du pays, *Rodmage*, et en danois, *Steenbider*; la femelle qui est beaucoup plus grande se nomme, en islandais, *Graasleppe*, et en danois, *Quapsoe*. Le mâle a ordinairement le ventre nacarat, qui tire cependant quelquefois sur le gris, et on l'appèle en ce cas *Graamage* (ventre-gris). Le foie est situé immédiatement sous le diaphragme et très-près de l'orifice de l'estomac, dont

(1) *Cyclopterus Linnaei*. Syst. nat. 132 I.

l'ouverture large, facilite à la grosse mouette blanche, d'en extraire le foie. Nous avons déjà parlé de la manière dont on prend ce poisson dans le golfe de *Breedefiord*; nous ajouterons ici que dans le *Patrikfiord*, *Onundfiord*, et autres golfes, on le pêche dans des filets faits de bourre ou espèce de laine d'hiver, grossière, ressemblant au poil de chèvre; les mailles des filets, pour la femelle, sont grandes comme dans ceux des chiens marins, mais plus petites pour le mâle qui passe au travers des filets de la femelle, que, pour cette raison, l'on tend au dehors de celui du mâle; la couleur de ces filets est ordinairement ou grise ou brune. On s'applique ici avec beaucoup d'activité à cette pêche, et on la fait mieux et avec plus de succès que dans aucun autre canton de l'isle. Le poisson sert en partie de nourriture aux habitans, et on en fait aussi une branche de commerce en le faisant sécher, pour le vendre aux étrangers, qui le trouvent, ainsi préparé, d'un excellent goût. Le mâle, que les commerçans appèlent *Rundemarc*, est servi frais, cuit

ou grillé, et quelquefois dans un potage de petit-lait ; c'est une nourriture agréable et saine. Pour sécher ce poisson, on coupe la tête, la queue, une partie du ventre et la nageoire ronde ; ensuite on le suspend dans un endroit où il est à l'ombre du soleil, mais où l'air et le vent circulent librement. Les boucliers du Danemark n'ont la chair ni aussi succulente et ferme, ni le goût aussi agréable que ceux de l'Islande.

§ 680. Les autres espèces de poissons que l'on trouve ici, sont le malarmat (1), en islandais *Brodda-Mus*, ou *Sexrendingr*, qui signifie hexagône, nom qu'on lui a donné dans la partie occidentale (où on le rencontre quelquefois), parce qu'au premier coup-d'œil il paraît n'avoir que six angles. Le *Fletan*, grosse espèce de pleuronècle (2), en islandais *Flydra* (§ 527), dont on trouve de

(1) *Cottus cirris plurimis, corpore octogono, Cataphractus auctorum.*

(2) *Hippoglossus.*

très-grandes dans les golfes qui avoisinent les glaciers. J'en ai vu une de dix pieds sur six : on trouve toute sorte de chose dans son estomac, comme des morceaux de bois de bateaux brisés, des hameçons rouillés ; mais ce qui est le plus surprenant, c'est qu'on y a trouvé des morceaux, gros comme le poing, de glace du Groenland. Le fait suivant m'a été rapporté par des personnes dignes de foi : le jour de la Saint-Jean 1731, on ouvrit, dans l'île nommée *Oddbiorns-Skiœr*, un *Fletan* d'une grosseur considérable, et l'on tira de son ventre un morceau de cette glace, qui vient du Groenland, sur les côtes de l'Islande, malgré qu'on n'en trouvât nulle part dans cette saison. La petite plie à taches rouges, nommée carrelet (1), se trouve aussi dans ces parages ; mais elle est maigre, et on n'en mange pas.

§ 681. On trouve encore ici le loup de mer vulgaire, ou lubin (2), dont il y a deux

(1) *Platessa auctorum.*

(2) *Anarrhichas*, système naturel, 122.

espèces, en apparence semblables, mais pourtant de qualités différentes; savoir : le loup de mer, non tacheté, en islandais *Steinbitr* (1). La pêche de la partie occidentale consiste sur-tout dans cette espèce de poisson, qui, dans les dernières cinquante années, s'est multiplié sur cette côte, à mesure que la morue y a diminué; car avant cette époque, la morue abondait sur la côte comprise entre le golfe d'*Isefiord* et la montagne aux Oiseaux, nommée *Tuglebierget*. Les habitans prétendent que c'est ce loup marin qui éloigne la morue; mais rien ne démontre que cette opinion soit fondée. La description et l'histoire de ce poisson sont consignées dans *Artedi Gen.* 23, *Synon.* 38, et dans l'histoire naturelle de la Norwège, tome 2, chapitre 6. On voit, dans la description de *Sondmor*, qu'en Norwège on mange aussi ce poisson. Il est très-maigre en arrivant sur la côte, au mois d'avril ; mais bientôt il

(1) *Lupus marinus auctorum*, *Anarrhichas non maculatus*.

s'engraisse en mangeant des moules de mer (1), sur-tout des deux espèces si connues en Norwège, sous les noms de *Krageskiœl* (coquillages des corneilles), et *Odeskiœl* (coquillages-hermites), qui se trouvent près de la côte. L'estomac de ce poisson est grand et bombé; il le remplit amplement de coquillages qu'il a broyé; les pêcheurs retranchent de suite le ventre qu'ils jettent dans la mer, comme inutile, et pour alléger le bateau qui, par ce moyen, porte un quart de plus de ces poissons. Cet usage de rejetter les ventres à la mer, est peut-être une des principales causes de l'abondance de ce poisson, qui doit affluer dans les endroits où il trouve les coquillages qu'il aime. Les pêcheurs ont soin de se précautionner contre les morsures de ce poisson, dont les dents sont fortes, sans être dures et cassantes comme celles des animaux; mais au contraire pliantes et tenant de la corne; les molaires se laissent teindre, et

(1) *Mytulus major.*

reçoivent beaucoup de lustre étant polies. Le fiel de ce poisson a la qualité du savon pour laver les étoffes de laine, auxquelles il donne une très-grande blancheur; ce que j'ai essayé moi-même. La peau est forte et belle, parsemée aux côtés et sur l'estomac de petits grains, ce qui lui donne l'air de cette belle peau préparée que nous appellons chagrin ou roussette; les nageoires sont marbrées. La peau sert à couvrir plusieurs ouvrages, après avoir été tendue, séchée et convenablement apprêtée; sa couleur naturelle est noire et bleue, tirant sur le gris, et agréablement diversifiée par de grandes taches. On peut la teindre absolument en noir, avec la teinture qu'on emploie pour l'étoffe de laine appelée *Vadmel.* Etant ainsi teinte, elle ressemble encore davantage au chagrin. On pourrait tirer de ces cantons une grande quantité de ces peaux à un prix très-modique; car, quoique les habitans s'en servent ordinairement pour en faire des souliers, je crois qu'ils trouveraient encore du bénéfice à vendre chaque côté un skilling

courant (1). On écorche chaque côté séparément. Dans les ménages, ce poisson est employé et préparé de la même manière que la morue; lorsqu'il est gras, il est très-bon à manger frais; on le sert aussi avec un potage de petit-lait. Les gourmets prétendent qu'il ne faut jamais le mettre sécher sur l'herbe; mais toujours sur un rocher, et s'accordent à dire que l'herbe lui fait perdre son bon goût. Ce poisson séché au vent, et n'étant ni rance, ni aigre, est succulent et d'un goût approchant de celui du *Rav* et *Rekling* (c'est ainsi qu'on appèle les nageoires et bandes longues coupées du *Fletan*, salées et séchées au vent). Les pauvres gens mangent le lubin lorsqu'il est gras, tant frais que séché au vent, parce qu'il se mange sans beurre, au lieu qu'il en faut avec la morue, ce qui en rend la consommation plus dispendieuse. Plusieurs ont essayé de préparer ce poisson comme la morue, lorsqu'il

(1) Un sol tournois.

n'est pas gras, ce qui a assez bien réussi; le poisson gras se sale et prépare aussi comme le *Klipsiche*; mais il prend un goût fort et aigrelet; cependant, en cas de nécessité, on pourrait s'en servir en hiver pour nourrir les ouvriers. Les Islandais les mieux versés dans l'économie intérieure de leur pays, estiment que c'est un bien que le lubin ne soit pas un objet de commerce pour les étrangers, puisque ce poisson remplace la morue lorsqu'elle vient à manquer. Dans les dernières années de disette, c'était avec ce poisson que bien de pauvres gens se nourrissaient. Son prix est ordinairement de 4 à 5 marks (1) pour 60 poissons; mais les dernières années il s'est vendu 2 marks les 60. A mesure que la saison de la pêche s'avance, ce poisson approche plus en plus de la côte, en sorte qu'à la fin, les pêcheurs n'ont plus besoin de s'éloigner beaucoup, et on peut aisément leur parler du rivage, et en être entendu. L'autre espèce connue des Islandais, sous le nom de *Hlyre*

(1) 3 liv. à 3 liv, 15 sols tournois.

et *Steinbits-Broder*, c'est-à-dire, *frère du Steinbitr* (1), est le petit loup de mer vulgaire, ou le lubin tacheté qu'on n'a pas remarqué jusqu'ici. Ce ne sont pas les taches noires qui le distinguent essentiellement du premier, mais plutôt ses dents qui sont effilées, pointues et dures, c'est-à-dire, de la même matière que celles des autres poissons. Les molaires ne sont pas de celles qu'on appèle crapaudines; elles sont effilées, hautes, serrées dans deux rangs, comme celles de l'autre loup de mer, ou lubin, mais sans ordre. Les dents de devant, ou les incisives, sont fermes dans celui-ci, au lieu qu'elles sont branlantes dans celui-là. Ce dernier a trois rangs de petites dents dans chacune des machoires inférieure et supérieure, près le gosier, et l'autre n'en a point dans cet endroit. La chair de ce poisson est délicate, et procure une nourriture excellente étant fraîche; mais on n'en pêche que très-peu.

---

(1) *Anarrhichas (minor) macrelis nigris rotundis totus conspersus.*

§ 682. Un poisson que l'on pêche quelquefois ici, qui est fort rare, et qui n'est guères connu jusqu'à présent des étrangers, est celui que les Islandais nomment *Vogmœr*, qui signifie *Demoiselle des Anses*; j'en avais bien entendu parler; mais jusqu'en l'année 1764, je n'en avais vu aucun; à cette époque, on m'en envoya un séché, mais très-endommagé et défiguré. Ce poisson singulier est sans doute le même dont parle *Artedus*, à la fin de son ouvrage, sous le nom de *Lepturus*; poisson dont il n'a pu déterminer le genre ou l'espèce; cependant il y a une différence fort remarquable entre le poisson dont il fait la description et le nôtre. *Artedus* dit du sien, qu'il n'a pas de nageoire candale, le nôtre en a; mais quant au reste, leur différence est peu sensible. Je n'ai pas pu distinguer sur celui que j'avais à ma disposition, s'il n'a qu'une narine. Son écaille est fine et de couleur argentée; la tête, les dents, les nageoires, la ligne latérale, les aiguillons et la queue, enfin, tout le reste s'accorde avec la description d'*Artedus*, de sorte que je ne puis que

croire qu'il appartient à la même espèce. A l'égard de la nageoire candale, on devine d'après la description d'*Artedus*, qu'il a décrit un poisson séché, tiré d'un cabinet, car, puisque la queue en est très-mince, il est possible que sa nageoire ait été cassée et perdue, ce qui a manqué aussi d'arriver à celui qu'on m'avait envoyé, dont la queue était cassée, bien que la nageoire y tint encore; elle est longue, assez large, fourchue comme celle de la plie, et composée de 4 ou 5 anneaux simples recouverts et réunis par une membrane fine et mince. Malgré cette nageoire candale que nous pouvons y ajouter, ce poisson pourra retenir le nom de *Lepturus*, qu'*Artedus* lui a donné; puisque la queue ainsi que sa nageoire sont très-effilées et très-étroites. On peut ajouter à la description d'*Artedus*, que les nageoires pectorales sont très-petites, le foie petit et rougeâtre comme celui du bouclier, le fiel tirant un peu sur le verd, mais clair et transparent. Ce poisson est d'environ 48 pouces de long, la tête a 5 pouces d'épaisseur, le corps 7 pouces dans l'endroit le plus large,

et seulement 2 pouces d'épaisseur où il est le plus gros ; ses os sont mous et spongieux comme ceux du bouclier; il a la chair tendre et gélatineuse. La couleur de ce poisson est belle : elle est noire sur la tête, devant et entre les yeux, avec une grande tache ronde; et noire sur l'anus et au-dessus des vertèbres. Il paraît que la chair est également noire; la nageoire dorsale, la queue et sa nageoire sont d'un rouge vif, et le reste du corps est argenté. Ce poisson est dans l'habitude de pénétrer dans les anses, lors de la haute marée, et préférablemement dans les endroits où le fond est sabloneux et où il y a peu d'eau ; il reste quelquefois à sec dans le sable ou dans la vase, après que la mer s'est retirée, et il vit quelque temps dans cet état. Les gens du pays le regardent comme venimeux, parce que le corbeau n'y touche pas; mais cet oiseau ne mange pas non plus le bouclier, dont la chair ressemble assez à celle du poisson dont il s'agit ici. Lorsqu'on le touche étant frais, ses petites écailles argentées se collent aux doits. A l'égard de la nageoire candale qui manque

22..

à celui décrit par d'*Artedus*, il peut fort bien s'en passer pour nous, et le propriétaire dira à d'autres que le poisson n'en a pas; c'est ainsi que les voyageurs aux Indes firent accroire aux savans que l'oiseau de paradis, n'avait pas de pieds, parce qu'il n'en avait pas besoin restant toujours en l'air; mais nous doutons que le *Lepturus* puisse se passer de sa nageoire candale dans l'élément où il vit.

Poissons d'eau douce.

§ 683. Les fleuves et les rivières qui arrosent l'intérieur de l'Islande, ainsi que les lacs et les étangs, sont remplis de poissons, parmi lesquels on distingue les espèces suivantes: l'anguille, en islandais *Aal* et *Biartaal* (1), n'est pas recherchée ici, quoiqu'on la trouve par-tout, car les gens du pays la regardent comme une espèce de serpent plutôt que de poisson, et cette prévention fait qu'on ne se soucie pas de la pêcher. L'anguille se trouve en grande quantité sur le banc dit *Redesand*, dans le golfe nommé

(1) *Murœna* (*anguilla*) *unicolor maxilla inferiore longiore.*

Talknefiord, et ailleurs sur la côte occidentale; on l'y pêche d'après un procédé que les habitans tiennent de leurs pères. Cette manière consiste à prendre une perche dont le bout est garni d'un grand bouton ou d'une roue. On couvre ce bouton ou cette roue, de lait caillé, et on le plonge ensuite au fond de la mer; l'anguille qui aime cette amorce, et attirée par la couleur blanche, s'approche du bouton, s'entortille autour de la perche pour sucer cet aliment, et on profite de cet instant pour enlever cette perche où le poisson reste attaché. On a trouvé de grandes anguilles à l'embouchure des petits ruisseaux. Je ne sais pas si c'est le congre ou l'anguille de mer.

Nous avons déjà parlé du saumon; on n'en pêche que dans le *Dale-Syssel* et près le golfe nommé *Rentefiord*. Voyez § 91 et 342.

La truite saumonnée, que les Islandais appèlent *Auride* (1), se trouve ici, tant

---

(1) *Salmo squamis argenteis, maculis nigris brunneo cinctis, pinna pectorali punctalis 6, notata trutta salmonata et maculata auctorum.*

en mer, que dans les eaux douces; elle est plus délicate que le saumon. Il y a une espèce de saumon que les Islandais nomment *Laxe-brodr*, c'est-à dire, frère du saumon, et qui paraît être le même que celui appelé par les habitans de la côte méridionale, *Giessing*. Il approche beaucoup de la truite pour la forme; mais il est plus grand et plus gros du ventre, son écaille est plus fine, et il a plus de taches. On le pêche en fort peu d'endroits.

Le fario est un autre poisson très-commun ici : c'est celui que les Islandais appèlent *Laekia-Silungr* (1), et d'autres *Hœngr*, quoique ce nom appartienne proprement au saumon mâle.

Le bergforelle, *Rodbirtingur*, ou *Vatna-Silungr* des Islandais (2), est très-abondant dans les lacs de l'Islande.

---

(1) *Salmo maxilla inferiore longiore, maculis rubris.* Faun. Sv. 309. *Trutta fluviatilis auctorum.*

(2) *Salmo dorso nigro, lateribus cinereo cœruleis, ventre læte fulvo, pinnis ventralibus et ani eleganter rubris longioribus. Umbla minor auctorum.*

Il y a une espèce de saumon lisse que les Islandais nomment *Reydur* et *Bleikia* (1. Cette espèce, ainsi que la précédente, sont celles que l'on pêche le plus souvent dans les lacs et fleuves poissonneux du pays.

La truite brune, dite *Brandkod* des Islandais (2), est de la petite espèce : on la trouve dans les ruisseaux de la partie occidentale; elle a 1 pouce d'épaisseur, sur 5 de long, et sa chair est très-délicate, quoiqu'on n'en mange guères, à cause de sa petitesse; les enfans la prennent sur des épingles recourbées en guise d'hameçons, et les pêcheurs s'en servent comme du meilleur appât pour la petite morue.

Il y a une espèce de truite à écaille blanchâtre, en Islandais *Forelle* (3), qui est encore plus petite que la précédente : on la

---

(1) *Salmo levis, pinnis maximis, corpore subtereti pallide fusco.*

(2) *Trutta longa fusca, capite obtuso.*

(3) *Trutta ex albido testacea maculis in dorso quadratis nigris.*

pêche dans les petits ruisseaux, mais on ne s'en sert pas; elle est très-privée et gentille.

La gastré à trois épines dorsales (1), se trouve ici par-tout dans les eaux douces. *Voyez* § 527.

§ 684. Sans doute il y a encore ici d'autres espèces de poissons d'eau douce, dans les lacs et rivières dont le pays abonde; mais il en est où l'on ne pêche jamais, soit à cause de leur éloignement des habitations, soit aussi parce qu'on ajoute encore foi à de vieux contes qui représentent des poissons venimeux, tels que le *Ofuguggen*, dont on dit que les nageoires sont tournées à contre-sens, ou à rebours, et le *Hrockaalen* qui s'entortille autour des jambes des bestiaux qui entrent dans l'eau, comme les vaches, les chevaux et même les hommes, et les ronge en un instant par l'effet du venin qu'il distille. Il y a en outre d'autres lacs très-poissonneux qui, à ce que prétendent les

---

(4) *Gasterostens aculeis dorsi tribus.*

gens du pays, renferment des monstres et des êtres extraordinaires qui dévoreraient tous ceux qui seraient assez téméraires pour vouloir y pêcher; tel est le lac nommé *Thyrillsvallevatn*, dans le district de *Strande*, près de la ferme du même nom de Thyrilsvalle, où on voit quantité de truites, sans que personne ose en prendre. Certains golfes, ainsi que divers endroits en pleine mer, ont la même réputation, comme le golfe appelé *Hvamsfiord*, dans le district de *Dale*, où on sait que la morue abonde; mais personne n'y fait la pêche, parce qu'on prétend qu'anciennement beaucoup de pêcheurs y ont péri. On retrouve ailleurs des préjugés du même genre, par exemple, dans l'île danoise, nommée *Helgeland*, il y a un lac où on assure què les habitans n'osent jamais pêcher.

Poissons cartilagineux.

§ 685. Ce genre de poisson est celui que *Linné*, dans son système nat. réform., place parmi les amphibies, et dont nous avons déjà eu occasion de faire mention (§ 527). On

trouve ici plusieurs poissons qui se rangent dans cette classe, d'abord le requin dit lamie, en islandais *Haakall.* Ce poisson est souvent pêché sur la côte occidentale. Les plus grands sont d'environ 20 pieds, et donnent ordinairement de 2 à 2 tonnes et un quart (1) de foie, et une demi-tonne d'œufs ou de laite; on peut tirer d'une tonne de foie de requin, environ une demi-tonne de *Thvan* (d'huile), plus ou moins, selon que le foie est gras. L'odorat du requin est exquis : aussi les pêcheurs qui le cherchent, ont-ils ordinairement un sac traînant dans la mer, après le bateau. Ce sac contient soit un morceau de viande corrompue, soit une tête de chien-marin, soit enfin de la lie d'huile de poisson, ou autres choses puantes, que ce poisson vorace et affamé flaire de loin, même (à ce que l'on prétend) à la distance de quelques lieues, et il ne manque pas d'accourir avec une grande célérité. On se sert aussi d'une tête de chien-marin pour amorcer

(1) La tonne est de quatre-pieds et demi cubes.

l'hameçon qui est attaché à une chaîne de fer de six pieds, afin que le requin ne puisse pas se dégager à l'aide de ses dents tranchantes, avec lesquelles il couperait une chaîne moins forte. Il arrive même quelquefois qu'il parvient à la casser en la tordant; mais pour l'en empêcher, on l'enduit de goudron, pour lequel il a une grande répugnance. Lorsqu'on l'a attiré sur la surface de l'eau et près du bateau, on le frappe à la tête avec une perche garnie par le bout, d'un clou ou d'un fer piquant. Souvent un autre requin s'est attaché à la queue de celui que l'on tire à l'hameçon; les pêcheurs s'en emparent à l'aide d'une gaffe, et le font entrer dans le bateau, s'il n'est pas trop grand. Les œufs de la femelle sont employés et apprêtés comme des œufs brouillés, ou comme le mêts qu'on appèle fromage d'œufs. La peau sert à faire des souliers qu'on appèle *Skraapr.*

Le glauque, dit *le Bleu*, est une espèce de chien-marin, que les Islandais nomment *Haamœr* (1); il a 8 à 10 pieds de long,

(1) *Squalus fossula triangulari in extremo*

et la queue en a un de large ; la peau n'est pas raboteuse ; le dos est bleu, et le ventre d'un blanc argenté. Ce poisson est très-robuste et très-dangereux pour les faibles bateaux des Islandais. Il est à remarquer que ce poisson a les entrailles chaudes ; que lorsqu'on l'ouvre pour en ôter le foie, le sang qui en découle, est très-chaud.

Le roi des harengs *du nord*, ou ramart, ou renard-marin, que les Islandais appèlent *Haamus* (1), se pêche assez souvent dans le golfe nommé *Patrixfiord*, et sur d'autres points de la côte occidentale, de sorte qu'il n'est pas aussi rare que *Linné* et d'autres écrivains modernes l'ont pensé. Il y a même très-long-temps que ce poisson est connu en Islande. Dans les lettres de *Mormius*, il est désigné sous le nom de *Centrina-*

---

dorso, foraminibus nullis ad oculos. Galeus glaucus auctorum.

(1) *Chimaera monstrosa.* Peut-être *Artedi squalus cauda longiore quam ipsum corpus ;* ou *Vulpecula auctorum.*

Humantin; les Norwégiens l'appèlent *Guul-Haa* (requin jaune), et *Soe-Rotte* (rat de mer). Son museau en forme de lance lui a fait donner le vieux nom norwégien de *Geirnefur*, ou *Geirnyt*.

Des Insectes.

Introduction.

§ 686. Jusqu'ici nous avons seulement eu occasion de parler de quelques insectes de mer (§ 102, 103, 104 et 529). Autrefois on ne connaissait qu'une très-petite partie des insectes qui existent dans le nord. On a même prétendu qu'il ne s'en trouvait qu'infiniment peu en Norwège (1), et en Islande presque point (2). On attribue leur absence de ces pays, au froid qui y règne; mais M. *Horrebow* a, avec raison, contredit cette opinion quant à l'Islande. *Linné* nous a aussi désabusé à cet égard; il nous a montré qu'en Suède,

(1) Histoire nat. de la Norwège, tome 2, ch. 2.

(2) Relations d'*Anderson*, § 72; et les relations de *Horrebow*, page 240.

en Laponie et dans tout le nord en général, non-seulement il se trouve des insectes, mais même en assez grand nombre. En Islande, le peuple en connaît plusieurs, qu'il désigne sous de vieux noms islandais. Nous en vîmes de ceux-ci et beaucoup d'autres, en traversant le pays; mais les embarras du voyage que nous fûmes obligés de faire à cheval, l'intempérie de la saison (car ce fut dans les mois d'août, septembre et octobre), et d'ailleurs le manque de livres sur cette partie de l'histoire naturelle, toutes ces causes réunies nous empêchèrent de faire des collections d'insectes de terre; mais nous avons chaque année recueilli ceux de mer. Revenu en Islande, dans l'été de l'année 1760, et pouvant alors me livrer plus à mon aise à la recherche des insectes, je commençai à en rassembler, et je fus plus heureux dans mes excursions que je ne l'avais d'abord pensé, car dans un seul petit vallon j'en trouvais plus de 200 espèces, dont il est superflu de faire ici l'énumération. En effet, quoique les insectes excitent notre curiosité et notre admiration, par la petitesse de leur conformation

conformation, l'organisation distincte et singulière de leurs parties, leurs métamorphoses, leur économie, etc. Cette lecture si intéressante, n'est cependant pas également utile et agréable à toutes sortes de lecteurs. Nous nous bornerons en conséquence aux insectes les plus remarquables par leurs qualités utiles ou nuisibles, en suivant l'ordre adopté par les naturalistes.

*I*er. *Coléoptères.*

Le *Gullvarta* des Islandais, ou l'anthrène à broderie (1), paraît être le *Linnaei Dermestes pilula*, quoique ce dernier n'ait pas la couleur d'or, qui, dans notre insecte, est comme couverte d'une gaze. Sa grandeur est de la moitié d'un pois. Son étui est orné de points et cannelures en relief; c'est pour cela et en raison de sa couleur que les Islandais l'appèlent *Gullvarta* (verrue d'or). Lorsque cet insecte s'apperçoit et qu'on le touche, il

(1) *Dermestes tomentosus ovatus, auratonebulosus. Haemisphaeria Hillii.*

retire ses pieds sous son écusson, et reste immobile et comme mort.

Le *Silakeppr* des Islandais, est le charençon (1). On le trouve, ainsi que l'anthrène, dans les jardins, sur les légumes. Le charençon aime sur-tout les feuilles des raves, qu'il ronge pendant la nuit, lorsque ces feuilles rampent par terre; on le voit rarement le jour; il est très-lent dans ses mouvemens.

Il y a un autre charençon qui est lisse, mais très-semblable par tout le reste au premier, dont il ne paraît être qu'une variation; il habite les mêmes lieux, et a le même instinct.

Le *Jottun-Oxe* des Islandais, est le staphylin (2) dont il y a plusieurs espèces ici; mais celui-ci est le plus grand et le plus aisé à reconnaître. Un autre presqu'aussi grand, mais brunâtre, passe sous le même

---

(1) *Curculio abdomine ovato niger, coleoptris striato granutatis.*

(2) *Thaphylinus pubescens niger. Linnaei maxillosus.*

nom, et paraît n'en être qu'une variation ; toutes les deux exhaltent une odeur infecte, et les habitans les regardent comme venimeux. Celui qui a assez de hardiesse pour en écraser un, et dont le doigt est taché des intestins de ce petit insecte, sans qu'il en ressente du mal, passe pour très-courageux, et on en augure qu'il le deviendra encore davantage. On trouve dans les annales du pays une foule de contes de cette nature.

Le *Brunnklukka*, en danois *Vandkalr*, est le scarabée d'eau (1), que l'on dit communément être un insecte nuisible et même mortel, si on a eu le malheur d'en avaler un, sans l'avoir pu rendre par le moyen de l'émetique. Ce scarabée se trouve d'ordinaire dans les puits et réservoirs où l'eau est tranquille.

Le *Jarnsmidur* des Islandais, le forgeron, ou le crabe noir (2), est aussi très-commun

(1) *Dytiscus nigro bruneus extremo abdominis albido.*

(1) *Scarabus* (*vulgaris niger*).

ici : on le regarde comme un insecte innocent, et on se fait scrupule de le détruire. Les *carabi multipunctati* n'en sont que des variations. On trouve en outre en Islande, beaucoup d'autres espèces de cet insecte, parmi lesquelles le *carabus è nigro aureus*, que les habitans appèlent *Gullsmidur* (l'orfèvre), et une moindre espèce dont la tête est noire et la poitrine rouge; c'est le *carabus melano cephalus* de *Linné*.

L'escarbot commun, ou grand pilulaire(1), connu vulgairement sous le nom de fouille-merde, est rare dans la partie occidentale, et en général je n'ai rencontré que fort peu d'escarbots dans ce pays.

II. Hémiptères.

Le peuple parle d'un insecte qu'il appèle *Vatskottur*, c'est-à-dire, chat-d'eau, que je n'ai jamais pu me procurer. Il doit faire son séjour dans les petits lacs d'eau douce, dans

(2) *Scarabaeus thorace inermi nigro elytris rubris. Linnaei scarabaeus fimetarius.*

des ruisseaux tranquilles et dans les marais ; il passe pour très-dangereux, tant pour les hommes que pour les bestiaux qui l'avalent, et à qui il donne la mort, si on ne le fait rendre par des vomissemens. Cet insecte est grand, de couleur brunâtre, les étuis de ses élytres sont courts; il a un aiguillon qui sort du derrière de l'abdomen. C'est probablement la *Notonecta* de *Linné*, ou punaise à avirons ; peut-être aussi le *Vandkald* des Norwégiens, insecte qui, comme celui-ci, est réputé très-funeste à celui qui l'aurait avalé (1).

Je n'ai vu ici que deux espèces de punaise, l'une, le *cimex grilloides* de *Linné*, et l'autre, le *cimex coleoptratus*, qui est peut-être le *cimex litoralis*. La première espèce est très-rare.

III. Lépidoptères.

Les insectes de ce genre, que les habitans

---

(1) Voyez l'histoire naturelle de la Norwège ; par *Pontoppidan*, tome 2, page 80.

nomment *Fidrilde*, sont peu connus : on n'en trouve ici que peu d'espèces ; on les divise en trois classes.

Le grand *Fidrilde* dont on distingue une variation par le nom de *Hrossa-Fidrilde* (papillon des chevaux) (1), qui est de couleur brunâtre et velu. Ce phalène se met ordinairement sur les chevaux. Un autre phalène un peu moindre et pas tout à fait aussi velu, est connu sous le nom de *Kaupmanns Fidrilde* (phalène des négocians), parce qu'il paraît dans le pays à peu près à l'arrivée des navires marchands ; j'en ai cependant trouvé dans mon jardin, au mois de juillet ; ils ne faisaient que commencer à voler ; ils étaient rougeâtres, avec la pointe noire. Leur développement ne s'est accompli que le 5 août suivant, parce que je les avais tenus dans un endroit où le soleil ne donnait pas.

Les *phalaenae geomaetrae* de *Linné*, sont connus dans l'Islande, sous le nom

(1) *Phalaena (maxima) colore obscure sericeo pallescente, toto corpore plumoso, ore spirilingui.*

collectif de *Gras-Fidrilde*, ce qui signifie phalène de l'herbe. Cet insecte se trouve au mois de juillet, dans les herbes et le foin; son sort ordinaire est de devenir la proie du passereau et de l'hirondelle de mer. On en trouve différentes espèces, variées par leurs dessins; mais la couleur dominante dans le plus grand nombre, est d'un blanc argenté, avec des raies ou traits, en forme de caractères ou de chiffres, noirs, bruns et rouges. La *phalaena fluctuata* de *Linné* appartient à cette classe.

Le phalène nommé *Melfluga* par les Islandais (1), est un insecte nuisible qui est très-connu dans ce pays. Dans son état de chenille il est d'un blanc pâle, avec la tête rouge; on l'appèle alors *Molur* (teigne); il s'introduit dans les maisons, et il y fait un grand ravage sur les habits et les livres. Afin de l'en empêcher, on met de la canche odoriférante entre les habits, dans les coffres,

---

(1) *Phalaena tota aurea, punctulis nigris conspersa.* Faun. Sv. 193 et 94.

ou armoires où on les serre ; cette odeur chasse l'insecte. Deux autres espèces de phalènes approchans beaucoup du dernier, sont connus en Islande, sous les noms de *Gesta-Fluga* et *Lios-Fluga*, et se tiennent aussi dans les maisons pendant l'hiver. Dans l'ordre des *Nevroptères*, je n'ai vu ici que deux *Phryganes*, dont l'une était la *Phryganea bicaudata* de *Linné*.

I V. Hymenoptères.

On rencontre ici dans les jardins la mouche à scie (1), ainsi qu'un petit insecte très-joli, qui doit être l'*Ichnermonerator* de *Linné*. Dans les campagnes et sur-tout dans les endroits montagneux, on rencontre une grande espèce de mouche ichneumone (2), qui est cependant assez rare ici ; c'est l'*Ichneumon sarcitorius* de *Linné*.

L'abeille-bourdon appelé *Hunangs-Fluga*

---

(1) *Tenthredo aculeo crasso.*

(2) *Ichnermon niger scutello flavicante segmento abdominis secundo et tertio ferrugineis.*

en islandais (1), est très-connu dans le pays. Cet insecte se tient volontiers dans les bosquets adossés aux montagnes, et dans les lieux où il croît de la bruyère; mais cependant toujours dans des trous qu'il fait en terre, et où il dépose une bonne quantité de miel que les habitans retirent, lorsqu'ils ont trouvé ces trous.

V. Diptères.

Ces insectes, ou mouches à deux ailes, se trouvent en grande quantité en Islande, entr'autres les *Tipules*, nom que l'on donne quelquefois aux cousins; mais plus particulièrement aux cousins d'eau.

La grande tipule (1) est la plus grande mouche que l'on connaisse en Islande; elle reste sur les rochers, au bas des montagnes;

---

(1) *Apis hirsuta nigra, thoracis singulo flavo, ano albo.*

Bombylius auctorum et apis serrestris Linnaei.

(2) *Tipula (maxima) alis hyalinis dilute fusca, maculis alarum nigris, pedibus longissimis.*

ne serait-elle pas la *Tipula hortorum* de *Linné*?

Une tipule nommée *Vœngdila Fluga* en islandais, ressemble beaucoup à la précédente dans sa conformation; mais elle est plus petite, et n'a qu'une tache noire sur chaque aile; elle reste dans les maisons.

La tipule à ailes blanches (1) est encore plus petite que celle dont nous venons de parler; elle se tient aussi dans les habitations. Elle est très-reconnaissable à cause de la singulière situation de ses ailes.

Theyfluga des Islandais, est la *Tipule culiciforme* (2) et la *Tipula plumosa* de *Linné*, quoiqu'il y ait une différence dans les couleurs; car les autres caractères distinctifs sont si évidemment les mêmes, qu'on ne saurait attribuer celle-ci à une nouvelle espèce. Cette mouche passe l'hiver sous la neige et la glace, près des ruisseaux; et

---

(1) *Tipula lutea alis albis, in sedendo erectis.*

(2) *Tipula nigra subvirescens, alis hyalinis non punctatis.*

lorsqu'en hiver on la voit sur la neige, on en augure un dégel très-prochain, ce qui lui a mérité son nom islandais qui signifie mouche de dégel. En été, on la voit (avec les autres espèces de tipules dont nous ne ferons pas ici l'énumération), près des lacs d'eau douce. Lorsque le temps est calme, elle se met sur la surface de l'eau, où elle devient la proie des truites qui la cherchent par préférence, étant plus grande que les autres espèces.

La tipule nommée *Galdre - Fluga* des Islandais, c'est-à-dire, *mouche-sorcière*, est aussi appelée *Tinfluga* (*mouche-d'étain*), à cause de la couleur de ses ailes (1). Il y a des naturalistes qui prétendent que celle-ci doit être la *Tipula nigra glabra*, *alis nigricantibus*; ou *Tipula marci* de *Linné*; mais chacun peut voir la différence. Son nom de sorcière en islandais lui a été donné, parce que l'on a cru qu'elle était celle dont les Nécromanciens se servaient. C'est cette espèce

(1) *Tipula nigra subhirta, alis hyalinis pedibus ferrugineis.*

qui ressemble le plus à celle *Décrète*, dans la Faun. Sv. 1127, sous le nom de *Tipula alis glauncis puncto marginali corporeque atro, pedibus rufis*. Cette mouche est très-pesante et flasque ; lorsqu'il fait mauvais temps en été, elle se couche de lassitude, ne pouvant plus se tenir sur ses longues jambes ; il en est de même dans le commencement du printemps, lorsqu'elle paraît ; en hiver elle se refugie dans les maisons.

Parmi les *muscae*, ou mouches dont il y a en Islande une très-grande quantité, la *Randa-Fluga* des Islandais (1) est très-jolie et de la taille des plus grandes mouches bleues de la viande ; elle se tient principalement dans les fleurs du pissenlit. Une autre plus petite et plus mince a quelque ressemblance avec celle-ci ; elle est cependant différente dans sa structure et dans ses nuances.

La *Mykefluga* des Islandais, c'est-à-dire la mouche de la fiente (2), est la mouche

(1) *Musca* (*variegata*) *thorace nigro, nitente abdomine virescente, lineis tribus transversis albis*.

(2) *Muscar hirsuta lutea, puncto alarum fusco*.

bien connue des auteurs, sous le nom de *Musca stercoraria.*

La *Fagrafluga* des Islandais, c'est-à-dire, la *belle mouche* (1), est le plus joli insecte que j'aye vu en Islande ; elle est plus petite que la mouche domestique; elle a les antennes noires, le sommet de la tête vert, la partie inférieure de la tête, ainsi que l'espace entre les antennes, blanches, et les côtés d'un rouge jaunâtre, les jambes de même couleur, la poitrine et les ailes blanches, l'écusson et les balanciers verdâtres, le reste du corps de couleur dorée, avec une nuance plus claire et reluisante à la poitrine. Cette mouche fréquente aussi les maisons, mais elle est rare.

La mouche bleue de la viande s'appèle en Islandais *Madkafluga* (2). On trouve encore ici trois autres espèces des *Muscis auratis* de *Linné*, qui sont de la même grandeur et

---

(1) *Musca gibba, capite albo, luteo et viridi variegato, corpore aureo.*

(2) *Musca aurata, thorace nigro, abdomine caerules-viridi, Linnaei.*

ont les mêmes habitudes ; c'est pourquoi les habitans ne les distinguent pas, et les désignent sous le même nom; ils appèlent leurs œufs *Viigia* et leurs larves *Madkur* (vers), ou *Fiskmadkur* (vers des poissons), parce qu'on la trouve, sous la forme de larve ou de nymphe, dans les poissons que l'on expose à l'air pour les sécher; de sorte que cet insecte est très-nuisible en Islande, puisque non-seulement le poisson, mais les viandes et autres comestibles en sont atteints. La bergeronette et ses petits rendent de bons services aux habitans, en ce qu'ils dévorent cet insecte dans son état de larve. On se sert aussi de ces larves comme d'un appât pour attirer les truites dans les filets; on prend un morceau de viande qui en fourmille; on l'enterre près du lac ou du fleuve où les filets sont tendus, et on l'en retire à mesure qu'on le juge à propos, pour en jetter un peu dans l'eau, vers les endroits où on veut attirer la truite, qui est très-gourmande de cette espèce de vers, et par ce moyen tombe dans les filets.

La mouche domestique appelée *Myfluga*,

est commune ici; mais on en trouve aussi de petites et de moindres espèces, qu'on désigne toutes sous ce même nom, entr'autres la *Musca nigra fronte alba.* Faun. Svec. 1107.

L'*hippobosque*, ou mouche araignée, ou mouche à chien (1), en islandais *Færlus* (poux de moutons); dans son état de nymphe elle a l'apparence d'une graine de rave, et on la trouve en hiver dans la laine, sur les moutons qu'on lave avec de l'eau et du sel pour la détruire. Si cela ne réussit pas, on se sert d'urine pour cet effet (§ 324).

VI. Aptères.

Dans cette espèce, se trouvent *Pediculus humanus*, en islandais *Luus*, le pou ordinaire; le *Pediculus ferus.* Le *Naa-Luus* des Islandais, est très-rare ici; et lorsqu'on le trouve, c'est d'ordinaire des équipages des vaisseaux étrangers qu'il provient. Le nom

---

(1) *Hippobosca* (*ovina*) *alis nullis.*

islandais (1) lui vient de ce que l'on prétend l'avoir souvent trouvé sur des corps morts.

Le pou de cheval, en islandais *Hesta-Lus* (2), doit aussi se trouver sur les brebis. Pour les détruire sur les chevaux, on les fait entrer dans le courant des rivières, et préférablement dans l'eau de la mer, sur-tout au printemps; si ce moyen ne réusssit pas, on lave les chevaux avec de l'urine pour tuer ces poux.

Le pou du macareux arctique, en islandais *Lunda-Lus* (3), est de la grandeur du pou de l'homme. Ceux qui vont à la chasse du macareux, sont sujets à attraper ce pou, qui pénètre presque dans la chair, et cause des démangeaisons douloureuses; on fait souvent de vains efforts pour s'en délivrer; si on n'en tient que la partie postérieure, le reste

---

(1) De *Naa*, cadavre humain, et *Lus*, pou.

(2) *Pediculus capite et thorace rubris, abdomine cinereo-albido*. Faun. Sv. 1155.

(3) *Pediculus* (*alcae arcticae*) *è cinereo caerulescens.*

étant

étant enfoncé dans la peau, il cause des douleurs, même long-temps après l'extraction.

Le pou du petit guillemot, en Islandais *Kofu-Lus* (1), se trouve le plus souvent sur les jeunes petits guillemots ; ce pou est assez grand, applati et arrondi comme l'hippobosque des brebis. Lorsque ces poux se sont accumulés sur un jeune guillemot, cet oiseau ne prend plus d'accroissement, il reste rabougri et languissant. Cette espèce de pou n'a point encore été bien observée ; il en est de même de beaucoup d'autres espèces qu'on rencontre sur des animaux et sur des oiseaux de l'Islande, et dont le nombre est assez considérable.

Les *Podurae* dont je ne citerai que deux espèces qui sont connues, savoir: le pou sauteur (2), qui est de la grandeur d'une petite puce, et qui saute à de grandes distances. Ce podure se trouve dans le bois humide dont les maisons peuvent être construites.

---

(1) *Pediculus capite fusco*, *abdomine glauco.*

(2) *Podura tota argenteo-aurata*, *lanugine suprà caerulea*, *antennis recurvis.*

L'autre espèce de podure est d'un bleu foncé (1) ; on le nomme *Blaamar* et *Vatsblaame*. Les puits et les étangs, ainsi que les bords des lacs, près de terre, en sont souvent couverts, au point que la surface en paraît toute bleue; on en voit encore dans les jardins, entre les couches, et sur les grandes routes, en aussi grand nombre, sur-tout sur les terrains gras. Sans la différence dans les couleurs, on serait autorisé à croire, d'après ce qu'on connaît de l'instinct de cet insecte, qu'il est le même que celui dont il est parlé dans la Faun. Sv. 1179, ou 1178.

L'acari, en islandais *Maurer*, cirons, tiques, ou mittes; parmi lesquelles la tique des poissons, en islandais *Fiskmaur* (2), est le moins connu, et cependant le plus nuisible des insectes de l'Islande; sa couleur est d'une blancheur resplendissante par tout le corps, à l'exception d'une tache noire sur la partie postérieure du

(1) *Podura obscure caerulea, antennis crassis, corpore cylindraceo versus posteriora crassiore.*

(2) *Acarus albus corpore spinoso.*

dos; cet insecte est hérissé de pointes longues et aigues, sur-tout celles sortant des côtés, dont deux sont plus grandes que toutes les autres; deux autres lui sortent par derrière. Cette tique dévore le poisson sec et attaque sur-tout la morue et le lubin, de sorte qu'après un ou deux ans la moitié du poisson est mangée par cet insecte, dont on voit distinctement les traces; les habitans mangent journellement, sans le savoir, des milliers de cette tique, qui s'introduisent imperceptiblement dans la chair du poisson, de manière qu'il est impossible de l'en faire sortir, même en le battant et le secouant, ce que l'on fait toujours avant de l'apprêter pour la table. Mais cette tique ne fait pas à beaucoup près autant de ravage sur le poisson que l'on serre dans les sécheries où les vents circulent librement et où le froid agit. Cette tique mange aussi des insectes, comme des coléoptères et des araignées, ce que j'ai souvent observé dans ma collection.

La tique des pierres (1), en islandais

(1) *Acarus petrarum ruber.* Faun. Sv. 1205 et 1206.

Steina-Lus (pou des pierres), se trouve presque par-tout dans les rochers et les pierres du rivage; elle est beaucoup plus grande que la précédente. On trouve pareillement dans les crevasses des rochers plus éloignés du rivage une autre tique d'un rouge clair.

Araneae, les araignées, en islandais *Kongulvofa*, sont en grande quantité en Islande, sur-tout si on veut y comprendre les phalanges; car on en a trouvé dans la partie occidentale, près de trente espèces des deux classes. Ces insectes sont les plus difficiles à conserver, parce qu'ils se désenflent, pourrissent et tombent en poussière. La tique blanche dont je viens de parler, m'en a aussi mangé considérablement.

Parmi ces phalanges que l'on rencontre ici dans les maisons, le *Phalangium pallidum abdomine linea nigra utrinque dentata, lateribus rubris*, est le plus commun; il a deux lignes d'épaisseur, sur une ligue un quart de largeur.

Le *Phalangium suprà nigricans abdomine notato lineis 6 transversis granulatis (rosarium aemulantibus) pedibus omnibus*

longissimis, se trouve aussi dans les maisons ; cependant assez rarement. Ses jambes ont six fois la longueur du corps.

Le phalange des montagnes, en islandais *Fialla Kongulo*, est un *araneus* (*cruciger*) *abdomine ovato sericeo, albo et nigro elegantissime picto* ; c'est un des plus grands insectes de terre de l'Islande, il a un demi-pouce de long et quatre lignes de large ; on le trouve dans les montagnes, où il tend sa toile entre deux rochers, dans laquelle il attrape toutes sortes de mouches ; il est lent dans ses mouvemens. On le trouve aussi dans le voisinage des habitations, dans les vallons de bruyère.

Dans les prés se rencontre l'*aranea nigra* (*saccata*) *thorace tres lineis albis longitudinaliter ductis notata*. Faun. Svec. 1219, et le *Hnoda-Kongullo* des Islandais.

L'*araneus totus ater, splendens, filo demissorio*, que les Islandais nomment *Dorgdingull*, est une petite araignée qu'on trouve dans chaque maison, et qui tend sa toile irrégulièrement sous les plafonds, et plus communément dans les endroits où on brûle

de l'huile de poisson dans les lampes; la fumée de l'huile noircit la toile de cette araignée. Cette toile, que les Islandais appèlent *Hegome* , est employée comme emplâtre pour les plaies et cloux qu'elle fait suppurer et dessécher. On se sert au figuré du mot *Hegome* , pour exprimer la vanité de ce monde, ou la qualité d'une chose bonne en apparence, mais de nulle valeur ou utilité en effet.

L'*araneus* (*palustris minimus*) *niger*, est à peine sensible à l'œil nu, si ce n'est dans les fleurs de la *montia aquarum*.

Cancri , les cancres : le crabe nommé *Margfœlta* des Islandais (§ 103), est commun sur la côte occidentale; c'est le *cancer brachyurus*, que les Danois établis ici appèlent *Taskekrabbe*, mais qui à l'égard des *crustae margines aquatos*, diffère un peu du crabe que l'on mange en Danemarck, quoiqu'il porte le même nom.

Le cancre nommé *Kofunga-Krabbe* des Islandais, et *diogenes* de *Linné* (1), se

(1) *Cancer macrourus*, *chela dextra majore.*

trouve ici dans toutes les espèces de limaçons, tant grandes que petites.

La cherrette ou salicoque, en islandais *Marthvare*, que quelques naturalistes nomment *cancer macrourus rostro suprà serrato*, se prend aussi ici à quelques distances du rivage.

Le cancre-puce, ou *Marflo* des Islandais (1), ronge les filets qu'on tend aux truites et aux boucliers, et mange les poissons qu'il y trouve; mais, si les mailles inférieures sont faites de crin, il les laisse intactes.

L'aselle aquatique, *Oskabiorn* des Islandais; *Tiskebiorn* des Norwégiens, est le grand *Oniscus* de *Linné*, qui, ainsi que les autres, a quatorze et non douze pattes, comme *Pontoppidan* le confirme, l'ovaire qui est tantôt rougeâtre, tantôt noir, devient dur et lustré, étant séché. Dans cet état, les habitans l'appèlent *Onskesteen* (pierre à souhaits). Autrefois on croyait, parmi le peuple, que si on tenait cette pierre (l'ovaire) sur la langue,

---

(1) *Cancer pulex Linnaei.* In. Sv. 1253.

avec une aselle aquatique vivante dans la bouche, on obtenait ce qu'on avait desiré.

L'aselle, ou cloporte aquatique obscur (1), est commune sur le rivage, au printemps; on en trouve aussi de noires (2), qui n'en paraissent être qu'une variation; toutes sont assez ordinairement très-jolies et régulièrement bigarrées. Les plus grandes sont de 4 à 5 lignes de long, sur 2 à 3 lignes de large.

Le *Jardlus* des Islandais, c'est-à-dire, le pou de terre, est un très-joli insecte nouvellement découvert. Mr. *Olafsen* le nomme *pediculus cataphractus*, à cause du nombre de ses pieds; mais en raison de sa *crusta* il l'appèle aussi *insectum cancroides*, et prétend que cet insecte doit prendre la place, dans le systême, entre les cancres et les aselles aquatiques (*oniscos*). La femelle a la même structure que le mâle (3), excepté l'ovaire qui

---

(1) *Aniscus fuscus, crusta carinata, macula in thorace alba.*

(2) *Aniscos nigros, maculis albis variegatos.*

(3) Mr. *Olafsen* donne du mâle la description

est situé sous la partie postérieure de l'abdomen; ce qui constitue une différence considérable entre les deux sexes. L'ovaire est composé de quelques (7 à 9) écailles minces et étroites. Ces écailles sont blanches comme l'insecte lui-même, et tombent aussitôt qu'il a déposé ses œufs qui sont d'une blancheur éclatante, assez grands, mais inégaux. Les plus grands ont un quart de ligne de diamètre. J'ai vu tout cela le 7 juin 1762. On

---

suivante : *Corpus est rotundum non crassum, latitudine lineari, capite non à thorace discreto. Totum corpus (antennis et pedibus exceptis) ambit cataphracta (qualis in testaceis) non articulata, gypsea, suprà elegantissime efficta, margine ad latera elevato et in 14 crenas totidemque incisuras diviso. Corpus in ferne inter pedes connexum, superne (sive dorsum) parum depressum, fulco longitudinali profundo in medio notatum, utrinque fulcis 7 transversis minoribus, nisi proximo ad caput, qui profundus est aeque ac fulcus longitudinalis. Caput crusta quidem tectum, sed extrà rotunditatem corporis parum prominet. Antennae duae tenues simplices rubrae. Pedes sex per cataphractam exsorti, fusco rubri. Postice in dorso suprà anum lacuna triangularis profundissima fulcum istum longitudinalem terminat.*

apporta chez moi un couple de ces insectes. La femelle mit bas ses œufs le 11 du même mois. L'un et l'autre sexe marche lentement. On trouve cet insecte sur le gazon, entre les racines des herbes et sous des pierres éparses dans les prés. J'en ai aussi trouvé dans les fleurs du bec-de-grue (*geranium*).

§ 687. Des testacés et sur-tout différentes espèces de limaçons dont beaucoup ont des noms islandais, abondent dans la partie occidentale; mais nous nous réservons d'en parler, lorsque nous traiterons de la partie méridionale, puisque c'est là principalement qu'on en rencontre en plus grande quantité.

Des Vers de mer, et autres.

Les plus communs sont le *gordius pallidus* (1), ou crin de mer, ou soie de mer, ou fil de serpent.

Le *lumbricus litteralis*, ou ver des rivages, (§ 104), que les pêcheurs conservent chez

---

(1) *Capite caudaque nigris*, Faun. Svec. 1265.

eux quelquefois quinze jours, en le mettant dans du sable humecté d'eau de mer.

Un autre ver beaucoup plus petit (*lumbricus annulis circiter* 40, *papillis vix apparentibus*) est souvent trouvé dans le ventre des poissons que l'on pêche près de la montagne aux Oiseaux. On distingue encore la sangsue, ou *Blodsuga* des Islandais (1). Cette espèce, ainsi que le ver précédent, est rare ici; on la trouve aussi dans les entrailles des poissons; sa couleur est d'un blanc cendré.

La tarière, ou *Tremadkr* des Islandais (2), est un ver pernicieux qui dévore les poutres et autres bois flottés.

On trouve aussi, sous le nom de *Brekku-Snigill*, tant la grande limace noire de mer (Faun. Svec., 276) que la petite (3) qui est la plus commune.

La lerne (*Lernea salmonea*), espèce de

---

(1) *Hirudo corpore tereti ventricoso, extremitate oris coniformi, cauda magis protracta.*

(2) *Teredo navalis intrà lignum.* Faun. Sv. 1329.

(3) *Limax cinereus immaculatus.* Faun. Sv. 1279.

ver que j'ai trouvé dans les ouïes de la truite, dans le lac de *Sodlogsdal* (1).

La sèche, en islandais *Smockfiskur*, et dans la partie septentrionale *Kolkrabbe*, en danois *Bleksprutte Halder* ou *Kaule* (2). Ce ver zoophyte est dans certaines années poussé sur le rivage. La mouette est extrêmement avide de ses intestins. Une autre espèce de sèche (*Sepia loligo*), c'est-à-dire le calmar, se rencontre quelquefois dans le golfe nommé *Isefiord*, où on l'appèle *Dile*.

Le ver-meduse (*medusa*), en islandais *Skollahraake*, c'est-à-dire, crache du diable, présente trois espèces.

On trouve aussi le palmier-marin, appelé pierres étoilées, ou asteries (*asterias*), en islandais *Krossfiskr*, indépendamment des palmiers communs, tant avec que sans pointes, et avec cinq rayons; on en a vu dans le golfe nommé *Talknefiord*, qui avaient treize rayons,

---

(1) Voyez le syst. nat., 257 — 3.

(2) *Sepia tentaculis* 10, *corporis parte posteriore crasso, pone acuminato.*

et un autre qui en avait quinze, et qui en outre était garni par-tout de petites pointes et de couleur violette.

On trouve par-tout des oursins de mer, que les Islandais nomment *Igulter* (1), ils ne servent de nourriture qu'aux mouettes et aux corbeaux. Un autre oursin de mer (*Ovatus gibbosus*), peut-être le *spatagus* de la *Fauna Svecica* 1289, c'est-à-dire, l'oursin ovoïde échancré d'un côté, nommé pas-de-poulain, est rare ici.

La boucarde, chez les Islandais et les Norwégiens *Kuskel* (§ 98), se trouve en grande quantité dans le golfe appelé *Patrixfiord*, où on la prend pour la manger; sa chair est blanche et de bon goût.

Les deux espèces de moules, ainsi que l'escargot de mer, dit *Kufungr* en islandais (§ 99 et suivans), servent aussi de nourriture aux habitans des îles. Il y a dans le district de Sodlogsdal quelques espèces de coquillages qu'on n'a pas vu ailleurs en Islande,

---

(1) *Echinus esculentus*. Faun. Svec. 1289.

et dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Particularités remarquables en Islande.

Bois de bouleaux.

§ 688. Les forêts de bouleaux qu'on rencontre dans cette île, ne sont plus aujourd'hui que des bois-taillis pour la plûpart, au lieu qu'anciennement il y en avait de haute-futaie. Il n'y a pas de bois dans le district de Sodlogsdal, et les annales ne disent pas qu'il y en ait jamais eu; cependant, lorsqu'il y a trois ans, on creusait ici dans plusieurs endroits, pour se procurer de la tourbe, on trouva de gros morceaux de bois de bouleau pétrifiés. Les annales dignes foi, appelées *Laxdœla-Saga*, nous apprennent qu'autour de la vallée de *Laxaa*, district de *Dale*, où il n'y a point de bois aujourd'hui, cette étendue en était entièrement couverte dans le 10me. siècle, et que dans ce temps-là, on le coupait et déracinait entièrement pour y bâtir des fermes et des habitations.

La rivière dite *Hogedalsaa*, qui prend sa source dans le lac *Hogedals - Vatn*, charie souvent des fragmens et des troncs de bois restés comme ensevelis près de ses bords et que l'eau en détache.

Feu souterrain.

Nous avons déjà parlé des effets de ce feu. On ne rencontre point ici, comme ailleurs, des portions de terrain couvertes de laves, mais seulement des couches de *Hraun* (1) à différentes élévations dans les montagnes, ainsi que près du rivage, ce qui prouve que l'éruption, dans ces districts, n'est pas nouvelle, mais très-ancienne.

Rocs extraordinaires.

Il se trouve ici des rocs, ou de grandes pierres de forme sphérique, appelées *Hnallunger* ; ces rocs sont pesans, compactes

---

(1) Les Islandais appèlent la lave *Hraun*, du verbe *Hrinna*, couler.

et assez souvent ignescentes. C'est dans les montagnes de la partie occidentale, ainsi que dans la lande dite *Thinmœndsheide* qu'on apperçoit ces rocs, dont la surface sphérique à l'air de sortir des sommets des montagnes. On en trouve d'entiers, de 2, 4 et même 6 toises de diamètre et de moindres, dans les endroits les plus élevés des montagnes, comme s'ils y eussent été apportés, ou roulés en bas d'une plus haute montagne, quoiqu'il n'y en ait point de plus élevées. Rien assurément n'est plus singulier que ce spectacle, parce qu'on ne conçoit pas comment ces rocs y sont venus ; car aucune inondation, quelque considérable qu'elle ait pu être, n'aurait seule pu les y transporter, à moins qu'on ne suppose qu'ils y étaient auparavant, et que les terres qui les couvraient, ont été emportées ensuite par une grande inondation. Il est cependant possible qu'un très-grand débordement de la mer, concurremment avec les glaces flottantes qui viennent du Groenland, ait jetté ces masses de pierres jusqu'à l'élévation où on les voit, puisqu'il est vrai que des débordemens de ce genre ont arraché des

langues de terre et emporté des rochers et des îles (§ 645).

Décroissement de la mer.

Par-tout on s'apperçoit de la diminution graduelle des eaux de la mer et de l'augmentation proportionnelle du rivage; cependant ce phénomène est plus sensible dans le golfe dit *Breedefiord*, où de temps en temps on voit sortir des rochers du sein de la mer. Les habitans de trois différens endroits nous en nommaient plusieurs qui ont apparu depuis 60 ans; on découvre aussi de nouveaux écueils et brisans. Il y a 60 ans qu'on remontait depuis le golfe de *Patrixfiord* jusques dans le lac de *Dalsvatn* avec des bateaux chargés à plein; aujourd'hui, il y a un quart de lieue du lac à la mer, et la petite rivière qui découle du lac, a à peine un pied de profondeur. Le fond de cette petite rivière, qui est sablonneux et qui change continuellement, a probablement plus contribué à diminuer sa profondeur que les

malines (1), quoique plus considérables ici que sur la côte méridionale, puisqu'elles y ont jusqu'à 14 pieds 5 pouces et demi d'élévation.

Des Habitans.

§ 689. Les annales, dites *Landnama-Saga* et *Arngrimi jonae specimine Islandiae*, nous donnent la relation des premiers établissemens formés sur la côte occidentale. L'origine de ces établissemens est très-àncienne, et les îles furent bientôt toutes occupées; mais leur population fut considérablement diminuée par l'envoi d'une colonie au Groenland, quoique des historiens ont prétendu que ce pays fut originairement peuplé par des Norwégiens, mais cela est inexact; il est bien vrai qu'*Eric le Rouge* fut Norwégien, né à *Jœderen*; mais il n'alla pas

---

(1) Les plus hautes marées de chaque mois, qui ont lieu aux nouvelles et pleines lunes.

de là directement au Groenland ; il se rendit d'abord, avec son père, dans l'Islande, où il passa habituellement une grande partie de sa vie, et il était encore jeune, lorsque son père s'établit sur la côte du Cap-de-Nord. Avant ce temps, le Groenland avait été découvert par un nommé *Gunbiorn-Ulfsen*, dans le même voyage où cet homme trouva le rocher nommé *Gunbiorns-Skiœr.* Sa relation donna l'idée à *Eric le Rouge* d'y aller, lorsqu'il fut obligé de fuir le pays pour un homicide qu'il avait commis. Il y avait cent ans que l'Islande, à cette époque, était habitée, et cette époque remonte à l'an 982. Le Groenland ne fut occupé que trois ans après, parce qu'*Eric*, dans cet intervalle, revint en Islande, où il vanta beaucoup le pays qu'il avait visité. Les discours d'*Eric* firent un tel effet sur les habitans du *Westfiord* et du *Borgefiord*, qu'en l'an 986 ils s'embarquèrent dans vingt-cinq navires pour le Groenland ; mais ils essuyèrent une tempête, de sorte que quatorze de ces navires seulement atteignirent le Groenland, les autres furent en partie perdus, et le reste obligé

de revenir en Islande. Les nouveaux colons se multiplièrent en peu de temps, de sorte qu'on y compta bientôt 280 fermes ou métairies, dont 90 dans la partie occidentale, et le reste dans la partie orientale. Si l'on veut comparer cette population à celle de l'Islande ancienne, elle ne ferait pas le tiers du moindre canton de ce dernier pays, d'après le dénombrement de l'évêque *Gitzur*.

De l'Agriculture.

§ 690. Il y a eu dans beaucoup d'endroits, autour du golfe de *Breedefiord*, des champs cultivés en grains. Nous avons déjà parlé (§ 347) de la métairie de *Reykhole*. Dans les îles, tant du district de *Bardestrand*, que de celui de *Dale*, on retrouve encore aujourd'hui des champs qui ont été labourés. Une des plus anciennes histoires de l'Islande, la *Thorskfirdinga-Saga* (chap. 8 et 9), rapporte que le nommé *Guld-Thorer* se servait de l'île de *Flatoe* pour son champ à grain, et qu'il percevait ses revenus en un cheval de selle et le reste en grains.

Autres restes de l'antiquité.

§ 691. Nous n'avons trouvé ici que peu de monumens de l'antiquité qui méritent quelque attention, tels sont : *Grettis-Tak*, deux grandes pierres que l'on voit, l'une dans la plaine dite *Thingmœndsheide*, et l'autre dans celle appelée *Trekyllisheide*. Le géant *Grettir* (qui vivait vers le milieu du onzième siècle, et dont l'histoire, en partie fabuleuse, nous reste) est censé avoir élevé ces pierres qui sont dressées de champ, avec de petites pierres que l'on a mis dessous et qu'on apperçoit encore. Ces pierres sont d'un tel volume, qu'il est impossible qu'un homme puisse y trouver de la prise, quand même on lui supposerait assez de force pour les remuer ; mais dans les temps où la population était bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que des voyageurs passaient par nombreuses bandes dans ces déserts, il est possible que plusieurs personnes, réunies et pourvues de cordes, aient érigé ces pierres, ce qui pouvait se faire aisément ; et il est aussi probable

qu'ici, comme ailleurs, on a voulu faire croire à la postérité que les hommes de ces temps-là étaient beaucoup plus grands et plus forts que leurs descendans. On remarque un caractère sur la pierre de *Thingmœndsheide*, qu'on a pris pour le nom de *Grettir*; mais ce caractère n'est qu'une marque de propriété (§ 310) qui peut avoir cent ans, et non de ces inscriptions anciennes (§ 378, 379, etc.) connues sous le nom de *Runer*.

Il y a quarante ans qu'on déterra dans l'île de *Flatoe*, près du rivage, plusieurs petites figures de cuivre fondu qui représentaient toutes sortes d'animaux; les habitans de l'île se les partagèrent, et elles furent ainsi dispersées. Plusieurs personnes prétendent que ces figures, qui représentaient encore d'autres images que celles d'animaux, ont dû servir d'idoles; mais on ne trouve aucune trace d'idolâtrie en Islande; il est plus raisonnable de supposer qu'elles servaient d'amusement, par exemple, pour le jeu d'échec, ou autre jeu semblable.

On retrouve encore dans quelques églises des vestiges du catholicisme; dans celle de

Wastfiord, près du golfe d'*Isefiord*, on voit un lambeau du mouchoir de *Saint-Etienne*, qui sert d'enveloppe à un petit os de saint; l'étoffe est du taffetas rouge, et l'os est une partie d'une branche de bouleau.

Ports Maritimes.

§ 692. Les ports fréquentés des étrangers sont connus; mais la partie occidentale en comptait autrefois davantage, comme *Bord-Ove* dans le golfe dit *Rutefiord*, et *Huusevig*, dans celui dit *Steengrimsfiord*. Nous avons parlé des golfes nommés *Eyvindsfiord* et *Jokelfiord*. On trouve aussi dans beaucoup d'endroits de la côte occidentale de forts bons mouillages; il y a dans le golfe dit *Talknefiord* une bonne rade pour les navires, tant grands que petits; il y en a aussi une dans le golfe dit *Patrixfiord*, un peu au-de-là du port actuel. L'île nommée *Flatoe* a le plus joli port possible, formé par la nature; mais il ne peut contenir que peu de navires. Ce port est situé du côté opposé à la mer et abrité par une petite île, formant ainsi un passe - canal

qu'on appèle *Hofn*. La plus grande élévation de cette petite île est du côté du nord-nord-est et nord - ouest; elle étend deux bras de rochers qui s'avancent très-près de *Flatoe* en forme circulaire. L'entrée de ce port est étroite, le hâvre profond, et les navires y sont à l'abri du gros temps de tous côtés. Ces bras de rochers sont si heureusement disposés, que si on n'y reconnaissait pas l'ouvrage de la nature, on les prendrait pour le résultat des travaux de l'homme.

§ 693. Les Hollandais sont les seuls étrangers qui fréquentent la côte occidentale et principalement les golfes dits *Talknefiord* et *Jokelfiord*. Les commerçans islandais voyent de mauvais œil le trafic qu'ils y font, croyant qu'il leur est préjudiciable ; autrefois ces plaintes étaient mieux fondées; mais aujourd'hui le peuple lui-même répugne à favoriser ce commerce interlope, non-seulement parce qu'il est défendu, mais aussi (ce qui n'échappe pas à la pénétration du vulgaire) parce qu'il lui est nuisible. Ceux qui abordent ici, sont des pêcheurs qui ne vendent que de vieux habits, de vieilles chemises, des linges pour

pêcher, etc., et seulement le superflu de leur pain, de leurs gruaux, syrops, tabac et eau-de-vie; ce qui se réduit à peu de chose, vu qu'ils n'emportent avec eux que ce qu'ils estiment nécessaire pour faire leur voyage, encore la plûpart de ces articles sont beaucoup plus cher achetés à ces Hollandais que chez les négocians Danois; aussi leur donne-t-on en paiement des laines de rebut, les plus mauvaises et les plus grossières que l'on puisse trouver. Les Hollandais déprécient le plus qu'ils le peuvent les marchandises qu'ils veulent acheter, et portent au prix le plus élevé celles qu'ils veulent vendre; car ils connaissent pour ainsi dire par cœur le taux des marchandises, tant de la compagnie islandaise, que des habitans. En général ces derniers, sur-tout ceux qui sont mauvais économes, sont infiniment plus lésés que la compagnie, par la visite des Hollandais. Avant l'an 1700 les Français et les Anglais venaient chaque année à la côte occidentale; les premiers pour pêcher la baleine; les derniers pour d'autres pêches, et les uns et les autres pour faire le commerce interlope; ils engageaient aussi les habitans

à servir à bord de leurs navires pendant l'été ; mais dès l'an 1700 jusqu'à 1730 la pêche et le commerce de ces nations cessèrent graduellement; les baleines se sont refugiées ailleurs, et on les pêche aujourd'hui dans divers autres endroits; ce qui fait que le nombre des pêcheurs Hollandais et Dunkerquois s'est aussi accru considérablement. Depuis ce temps-là, les Anglais pêchent sur la côte orientale.

Fin du troisième Volume.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le troisième Volume.

SUITE D'OBSERVATIONS ET DE DÉTAILS SUR LE QUARTIER OCCIDENTAL DU PAYS.

SORTILÈGES ET SUPERSTITIONS DANS LES TEMPS MODERNES ET RECULÉS.

GENRE DE VIE DES HABITANS DES ISLES.

VOYAGES AU HORNSTRAND *ou* SUR LES CÔTES DU CAP-NORD.

DES ANIMAUX.

DES OISEAUX.

DES POISSONS.

DES INSECTES.

PARTICULARITÉS REMARQUABLES EN ISLANDE.

Fin de la table du troisième Volume.